l'Avant-Scène

150

femina-théâtre

POLYDORA





Comédie Française - Salle Luxembourg

Pièce en 3 actes de André Gillois

Mise en scène de l'auteur


Thérèse
le
Pra

Comédie Française

Salle Luxembourg

Pièce nouvelle
en trois actes
de André Gillois

Mise en scène
de l'auteur

Décor et costumes
de André Planson

POLYDORA

Distribution

Polydora, *20 à 25 ans. Il ne saurait y avoir de femme plus belle.*	**Denise Noël**
Laodamie, *sa jeune sœur. Elle ne peut pas être aussi jolie. Mais elle peut l'être tout de même.*	**Magali de Vendeuil**
Erinna, *30 ans. Il faut aussi qu'elle soit physiquement très bien. Mais c'est l'épouse d'un homme puissant et sage. Elle est « tranquille ».*	**Eliane Bertrand**
Bryaxis, *une vieille esclave, sans âge, sans forme, sans espoir.*	**Mme Berthe Bovy**
Protésilas, *25 à 30 ans. Le héros grec, époux de Polydora.*	**Jean Deschamps**
Iphiclos, *son père, prince de Thessalie. La cinquantaine, tout en façade. Son hypocrisie même est hypocrite. Il ne faut pas qu'elle soit trop voyante.*	**Jean Marchat**
Acaste, *roi d'Iolchos, époux d'Erinna, père de Polydora et de Laodamie. Grande allure, grande intelligence et grand égoïsme bien camouflé.*	**Maurice Escande**
Aristoclès, *l'archonte de Phylacé. Tout fier d'être prêtre et bombant le torse.*	**Georges Baconnet**
Cléandre, *sculpteur. Solide comme ses statues.*	**Paul-Emile Deiber**
Tyrtée, *poète estimable et personnage assez grotesque.*	**Jacques Séreys**
Naucrate, *guerrier tombé en esclavage.*	**Jean-Claude Arnaud**
Le Marchand, *il porte des tapis comme tous les marchands de tapis, mais ce n'est pas un marchand comme les autres.* *et enfin* **Hermès,** *le dieu lui-même.*	**Jean Piat**

Cette pièce a été créée à la Comédie-Française le 27 février 1957

L'action se déroule dans la Grèce antique, à Phylacé, ville de Thessalie, située au pied de l'Olympe.

[...]e Bovy, dans le rôle de Bryaxis :
[...] *malheur, c'est toute ma vie !* »
(Portrait de Thérèse Le Prat)

POUR LES BÉNÉFICIAIRES D'UN ABONNEMENT-CONFIANCE

Cher Abonné,

Vous êtes bénéficiaire d'un ''ABONNEMENT-CONFIANCE'', abonnement d'essai gratuit qui sera interrompu ou régularisé lorsque vous le désirerez.

En retour nous vous demandons un petit service : si, pour une raison quelconque, vous savez, dès maintenant, que vous ne donnerez pas suite, soyez assez aimable pour nous retourner la carte rose qui vous a été adressée avec le numéro précédent (« L'Équipage au complet »).

En vous abonnant n'oubliez pas d'indiquer si vous désirez ou non bénéficier de notre collection spéciale de 12 numéros, pour 600 fr. (voir ci-dessous).

Merci.

Robert CHANDEAU

LA PRIME DE L'ABONNEMENT-CONFIANCE

(jusqu'au 1er juillet)



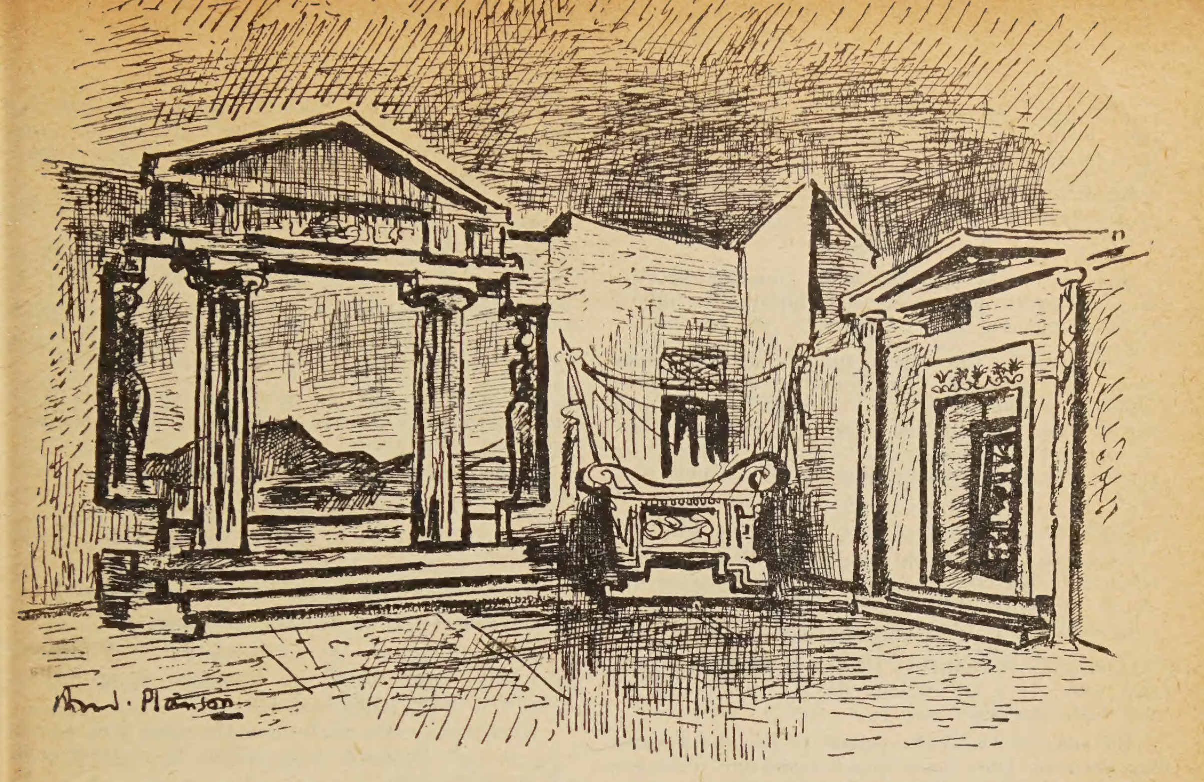
Nous avons sélectionné une collection spéciale de douze numéros récents (soit 24 pièces) et nous les réservons aux bénéficiaires d'un abonnement-confiance qui s'abonneront avant le 1er juillet.

Le prix de la collection est de 600 francs au lieu de 1.800 francs. L'abonné qui veut bénéficier de cette offre devra simplement joindre 600 francs au prix normal de l'abonnement annuel.

LA COLLECTION LUI SERA ADRESSEE FRANCO PAR RETOUR DU COURRIER

Dans nos prochains numéros

Nous sommes heureux d'annoncer dans nos prochains numéros: « HIBERNATUS » *de* Jean BERNARD-LUC ; « THE ET SYMPATHIE » *de* ANDERSON *et* ROGER-FERDINAND ; « LA MAMMA », *dernière création d'*André ROUSSIN.



Maquette du décor de André Planson.

Le décor représente la cour intérieure d'une maison grecque dont l'époque est indéterminée, puisque les événements et les personnages appartiennent à la légende plus qu'à l'histoire. Toutefois, c'est la demeure du prince de Thessalie, et nous sommes donc dans un palais.

De cette cour (aula, c'est-à-dire l'atrium romain), à ciel ouvert, des marches montent vers les appartements qui l'entourent. Il y a d'un côté celui d'Iphiclos ; de l'autre celui de Protésilas et de Polydora ; au fond, les appartements des hôtes de passage.

Une porte donne vers l'extérieur. Face à la porte, l'autel.

Au-dessus des marches, des colonnes entourent la cour. Entre les deux colonnes qui sont face au public une tenture a été tendue pour cacher la statue qui se trouve derrière et qu'on doit inaugurer le jour où commence l'action. Cette statue ne doit pas être visible non plus sur les côtés ; là aussi des tentures sont tendues.

ACTE I

Au lever du rideau, Bryaxis, une vieille esclave, type éternel de la servante vouée aux travaux non moins éternels de nettoyage, est accroupie et lave les marches du côté de chez Polydora. Un esclave, Naucrate, travaille de la même façon du côté de chez Iphiclos. Mais leur ressemblance s'arrête là. Naucrate est jeune et content de vivre et il chantonne ou sifflote en travaillant un air de marche, un air martial et même triomphal, tandis que Bryaxis, courbée sur le sol, laisse entendre une mélopée affreusement triste. Naucrate essaye d'abord de couvrir la voix de Bryaxis en chantant plus fort qu'elle, mais comme elle ne se tait pas, il éclate.

NAUCRATE. — Oh ! Tais-toi, Bryaxis.

(*Elle se tait, tout de suite soumise et continue à frotter. Naucrate la regarde, un peu gêné de s'être fâché, puis.*)

Chante si tu veux, mais au moins chante gaiement. On ne peut pas commencer une journée sans se mettre en colère après toi.

BRYAXIS. — Et tu voudrais que je sois gaie !

NAUCRATE. — Ne geins pas tout le temps, et je ne crierai pas.

BRYAXIS. — Tu dis que je geins quand je chantonne. Je n'y peux rien.

NAUCRATE. — Dès que tu ouvres la bouche, il n'en sort que des soupirs et des grognements. A croire que tu t'en régales.

BRYAXIS. — Regarde-moi. Et dis-moi si j'ai des raisons de me réjouir.

NAUCRATE. — Tu en as une qui vaut toutes les autres : tu vis.

BRYAXIS. — Tu appelles ça vivre : astiquer les pierres que les autres salissent.

NAUCRATE, *avec un feint orgueil.* — Nous savons faire briller le marbre que les autres n'arrivent qu'à ternir !

BRYAXIS. — Tu te consoles avec des mots. Tant mieux pour toi.

NAUCRATE. — Fais-en autant.

BRYAXIS. — Je voudrais savoir comment tu t'arranges pour te débarrasser de celui qui te colle à la peau comme à moi : esclave.

NAUCRATE. — Un esclave qui vit, ça vaut mieux qu'un roi mort. Si j'en doute, je n'ai qu'à me rappeler la minute où j'ai cru périr. J'avais déjà sur la gorge la pointe de l'épée qui allait me tuer. A ce moment-là, tout était fini : l'espoir, les regrets, les consolations ; plus rien, je n'étais plus rien.

BRYAXIS. — Tu étais encore un homme libre.

NAUCRATE. — Libre de quoi ? De dire librement adieu à la lumière. Et je n'aurais jamais su ce qui devait suivre cet instant qui me restait à vivre.

BRYAXIS. — C'est la curiosité qui t'a sauvé !

NAUCRATE. — Peut-être. Iphiclos a dû la voir dans mes yeux. Il a été curieux de ma curiosité. C'est une belle passion.

BRYAXIS. — Une belle excuse : celle des femmes qui trompent leurs maris, des hommes qui trahissent leurs frères et des dieux qui inventent les hommes.

NAUCRATE. — Sois curieuse alors, Bryaxis, et tu aimeras la vie.

BRYAXIS. — On n'est pas curieux de servitude !

NAUCRATE. — Esclave ou non, moi, je respire, j'écoute, je regarde, je sens, je mange, je bois, je chante, je parle.

BRYAXIS. — Tu peux ajouter : « J'obéis. »

NAUCRATE. — Il y a aussi : « J'espère. »

BRYAXIS. — Et « je regrette ».

NAUCRATE. — Ecoute, Bryaxis, nous vivons à Phylacé, qui est la ville la plus riche de toute la Grèce. Quand tu lèves les yeux, tu vois l'Olympe au-dessus de toi, avec tous ses dieux qui nous regardent de là-haut comme de bons voisins. Nous habitons dans le palais d'Iphiclos, qui est prince de Thessalie et qui a le meilleur cuisinier du pays. Tu es au service de Polydora et tout le monde t'envie parce qu'elle est la belle-fille d'Iphiclos et parce qu'à elle toute seule, elle est le plus joli spectacle de la nature.

BRYAXIS. — Et qu'est-ce que j'ai, de tout cela ?

NAUCRATE. — Aujourd'hui, tu as droit à la fête, comme moi.

BRYAXIS. — Une fête pour un mort ! Tu trouves ça gai ?

NAUCRATE. — On organise toujours les fêtes au nom des morts. Mais ce sont les vivants qui en profitent. On va célébrer Protésilas, mais le vin des libations sera pour nous, pour tous ceux qui vivent.

BRYAXIS. — Polydora est vivante, mais elle pleure chaque jour la mort de Protésilas.

NAUCRATE. — Elle n'est pas veuve depuis assez longtemps. Elle l'oubliera.

(*A ce moment le marchand fait irruption. Il vient de l'extérieur et a les bras chargés de tapis.*)

LE MARCHAND. — Esclaves, allez dire à Iphiclos que j'arrive de Milet. Je lui apporte des tapis de Milet, tissés par des filles si capiteuses qu'elles les ont imprégnés de leur parfum. (*Jetant un tapis sur les marches.*) Regarde ! On dirait une femme qui se couche.

BRYAXIS. — Retire-moi ça, il va me mettre des peluches.

LE MARCHAND. — Les tapis de Milet ne peluchent pas.

NAUCRATE. — Qui t'a permis d'entrer, marchand ?

LE MARCHAND. — Le dieu des marchands sans doute, Hermès, qui protège tous les voyageurs.

NAUCRATE. — Tu n'as donc pas vu que la foule est maintenue à distance et qu'il est interdit d'approcher de cette porte ?

LE MARCHAND. — Mes tapis sont magiques.

BRYAXIS. — Les gardes t'ont laissé passer ?

LE MARCHAND. — Je leur ai dit qu'Iphiclos m'attendait.

NAUCRATE. — Tu ne manques pas d'audace !

BRYAXIS. — Il va te faire bâtonner.

LE MARCHAND. — Je ne pense pas. S'il organise des fêtes pour attirer les étrangers, il ne va pas les recevoir à coups de bâton.

NAUCRATE. — On parle donc de notre fête au-delà des mers ? Pourtant, nous allons la célébrer pour la première fois.

LE MARCHAND. — La mort de Protésilas a fait du bruit dans toute la Grèce. Le premier mort de la guerre ! Et de quelle guerre !

NAUCRATE, *montrant l'espace entre les deux colonnes, marqué par les tentures.* — On lui a élevé une statue. Là. Tu la verras tout à l'heure. Tous les ans désormais, il y aura des cérémonies qui porteront son nom. Avec des courses de chevaux, des concours de poésie et naturellement des distributions de vin. Tu viens pour le vin ?

LE MARCHAND. — Je viens pour honorer Protésilas, son père et son épouse.

BRYAXIS. — Malheureuse Polydora !

LE MARCHAND. — Aime-t-elle les tapis ?

BRYAXIS. — Elle ne pense qu'à son malheur !

NAUCRATE. — Tu la verras pleurer. C'est merveilleux. D'habitude les femmes qui pleurent sont horribles à voir. Elles se mouchent. Elles ont des petits yeux rouges. Mais Polydora ! Elle a le génie des larmes.

LE MARCHAND. — A quelle heure pleurera-t-elle ?

BRYAXIS. — Hélas ! Elle ne cesse pas.

LE MARCHAND. — Les femmes ne sont pas logiques. Elles devraient détester les maris qui les abandonnent pour la guerre.

BRYAXIS. — Lui surtout ! Il l'a quittée le lendemain de leurs noces.

LE MARCHAND. — Un soir, c'est peu ! Généralement, ils attendent pour partir de n'avoir plus envie de rester.

NAUCRATE. — Il sanglotait autant qu'elle.

BRYAXIS. — Une bonne épouse l'aurait retenu.

NAUCRATE. — Elle est montée sur les remparts et elle criait de loin : « Entre mille vaisseaux que ta poupe soit la dernière. Sors le dernier de ton navire. Que d'autres lancent des javelots ! Protésilas, lui, doit aimer. »

BRYAXIS. — Hélas ! L'oracle avait dit le contraire.

NAUCRATE. — Protésilas aurait mieux fait d'écouter sa femme.

LE MARCHAND. — Les héros n'ont pas à discuter. Ils meurent.

BRYAXIS. — Ou bien ils tuent les autres. Et il y a toujours quelque part une femme qui pleure.

NAUCRATE. — Les hommes reçoivent les coups. Et les femmes gémissent.

LE MARCHAND. — Il est mort et elle pleure. Bon. C'est la règle. Mais ce soir, qu'y aura-t-il de plus ?

NAUCRATE. — Ne cherche donc pas à savoir. Fais comme moi : attends. Les princesses, les dieux, les héros sont là pour se donner en spectacle. Qu'ils s'entretuent ou qu'ils triomphent ! Moi, je regarde. S'il ne leur arrivait rien, je m'ennuierais. Ils appellent ça leur Destin, ces hommes libres. C'est très bien ainsi : qu'ils vivent leurs drames et qu'ils nous donnent la comédie.

(*A ce moment éclate le long et strident appel d'une flûte, appel lointain, suivi d'une série de notes qui décroissent. Naucrate, tout heureux.*)

La fête commence ! (*Il bondit à la porte.*)

BRYAXIS. — Hélas !

NAUCRATE, *regardant de loin.* — Ils sortent du temple d'Arès. Chacune des jeunes filles met sur le front d'un garçon une couronne de narcisses.

BRYAXIS. — Des fleurs ! Toujours des fleurs ! Pour les naissances et pour les morts. Pour les mariages et pour les guerres. Tout a l'odeur des narcisses !

NAUCRATE. — Voilà Tyrtée.

LE MARCHAND. — Le poète !

NAUCRATE. — Il arrive en courant. Il est pressé de s'entendre.

BRYAXIS. — Des poèmes ! Toujours des poèmes !

TYRTÉE, *entrant.* — Est-ce que Polydora est éveillée ?

BRYAXIS. — Elle n'a pas dormi de la nuit.

TYRTÉE. — Alors Cléandre ne l'a pas encore vue ?

NAUCRATE. — Cléandre ! Il dort.

VOIX DE CLÉANDRE. — Cléandre ne dort pas. (*Il sort de derrière les tentures.*) Comment veux-tu qu'on dorme quand vous bavardez ? (*Il approche.*) Et quand vous ne bavardez pas, vous chantez !

NAUCRATE. — Tant mieux pour toi. Si tu t'étais endormi, qui aurait veillé sur ton œuvre ?

LE MARCHAND. — C'est toi qui as fait la statue de Protésilas ?

CLÉANDRE. — Oui. Et je veille sur elle. Je ne l'ai placée ici que cette nuit. Je la cache, pour que son apparition saisisse les spectateurs d'un seul coup.

TYRTÉE. — Dis plutôt que tu voulais te cacher, toi, pour surprendre Polydora à son réveil.

CLÉANDRE. — Tu as beaucoup d'imagination quand tu n'écris pas.

LE MARCHAND, *à Cléandre.* — Le buste d'Hermès, que j'ai vu à l'entrée de Phylacé, est ton œuvre aussi ?

CLÉANDRE. — Oui. Tu l'as remarqué ?

LE MARCHAND. — Pourquoi Hermès ? Est-ce le dieu que tu préfères ?

TYRTÉE. — Il aime les dieux dont on lui commande les statues.

LE MARCHAND. — Mais dis-moi : pour donner un visage à Hermès, tu n'avais pas de modèle. Es-tu certain qu'il lui ressemble ?

CLÉANDRE. — C'est lui qui est dieu, et pas moi. Il n'a qu'à s'arranger pour ressembler à sa statue.

LE MARCHAND. — Et pour Protésilas, comment as-tu fait ?

CLÉANDRE. — Polydora me l'a raconté tous les jours. Elle m'a conduit auprès d'un berger qui avait son nez, d'un potier dont la lèvre supérieure rappelait la sienne et même auprès d'une courtisane pour le lobe de son oreille.

LE MARCHAND. — Il va ressembler à tout le monde, ton héros.

TYRTÉE. — Sauf à Protésilas.

(*A ce moment, nouvel appel de musique, un peu moins éloigné que le premier.*)

NAUCRATE, *bondissant à la porte.* — Ils approchent !

BRYAXIS. — Attention ! Voici Iphiclos !

(*Iphiclos sort de ses appartements.*)

TYRTÉE. — Je te salue, Iphiclos. Au nom des...

IPHICLOS, *sans l'entendre.* — Polydora n'est pas là ?

BRYAXIS. — Dois-je lui dire de venir ?

IPHICLOS. — Naturellement. Et dépêche-toi. Qu'est-ce qu'elle attend ? La procession est commencée. Il faut qu'elle reste ici, devant l'autel.

(*Bryaxis sort, pendant qu'Iphiclos se tourne vers Tyrtée, puis vers Cléandre. Il ne découvrira qu'ensuite le marchand, caché à demi par une colonne. Iphiclos, à Tyrtée.*)

Qu'est-ce que tu disais ?

TYRTÉE. — Je te saluais, Iphiclos.

IPHICLOS. — Merci. (*Se tournant vers Cléandre.*) Et toi ?

CLÉANDRE. — Tu ne m'as pas laissé le temps de le faire. Mais je te salue.

IPHICLOS, *à Tyrtée.* — J'ai hâte de savoir ce que tu vas dire de mon fils.

TYRTÉE. — J'ai composé un poème d'un genre nouveau, passant de l'anapeste au spondée et dont l'ensemble...

IPHICLOS, *le coupant.* — Je n'entends rien à la poésie ; que raconte-t-il, ton poème ?

TYRTÉE. — La mort héroïque de Protésilas.

IPHICLOS. — Et sa vie ? Tu ne dis rien de sa vie ?

TYRTÉE. — La cité m'a chargé de composer un hymne à la gloire du premier mort de la guerre. J'ai pensé qu'il valait mieux ne pas parler du temps de paix.

IPHICLOS. — Sans doute ! Sans doute ! Mais ce n'est pas la première guerre dans laquelle Phylacé soit engagée. Ni la première fois que la famille des Iphiclides se couvre de gloire dans les combats. As-tu parlé de mes ancêtres ?

TYRTÉE. — A vrai dire, Iphiclos, non. La cité...

IPHICLOS. — Les magistrats sont des ânes. Quand on célèbre un guerrier disparu, ce n'est pas pour le plaisir. Il faut le donner en exemple et surtout montrer au peuple que ce n'est pas un héros isolé, né par hasard dans une famille quelconque.

TYRTÉE. — Mon poème...

IPHICLOS. — Tu ne parles pas de moi non plus, naturellement.

TYRTÉE. — J'ai pensé...

IPHICLOS. — Tu as eu tort ! (*Se tournant vers Cléandre.*) As-tu fait en sorte au moins que Protésilas me ressemblât ?

CLÉANDRE. — Polydora m'en a fait un portrait si fidèle...

IPHICLOS. — A-t-elle dit qu'il me ressemblait ?

CLÉANDRE. — Elle ne s'attachait qu'à me décrire des détails.

IPHICLOS. — Les femmes n'ont pas de vue d'ensemble. Protésilas me ressemblait. Il a été un guerrier comme moi. Deux guerriers se ressemblent toujours.

CLÉANDRE. — Polydora ne l'a jamais vu au combat.

IPHICLOS. — Il fallait me demander. Montre-moi ta statue.

CLÉANDRE. — Il faut que l'archonte l'ait consacrée avant qu'on puisse la voir, Iphiclos. L'archonte me l'a bien recommandé.

IPHICLOS. — L'archonte !... L'archonte !.... Il fait ce qu'il veut dans son temple. Mais tu l'as amenée sous mon ciel, cette statue. Je suis le maître chez moi.

CLÉANDRE. — Après les dieux et après les lois.

IPHICLOS. — Tu es bien insolent pour un sculpteur !

TYRTÉE. — Il ne faut pas lui en vouloir. Quand on a l'habitude de donner de grands coups de marteau dans la pierre, on peut manquer de doigté.

CLÉANDRE. — La langue est un instrument plus flatteur.

IPHICLOS, *découvrant le marchand.* — Et toi ! Qu'est-ce que tu fais là ? Qui es-tu ?

LE MARCHAND. — Je ne suis rien par moi-même, Iphiclos ; je ne vaux que par les présents que j'apporte.

IPHICLOS. — Qui m'envoie des présents ?

LE MARCHAND. — Les dieux sans doute.

IPHICLOS. — Quels présents ?

LE MARCHAND. — Les dieux envoient aux hommes ce qu'ils souhaitent. Que souhaites-tu ?

IPHICLOS. — La gloire de ma patrie, d'abord.

LE MARCHAND, *étalant un tapis.* — La voilà. Foule aux pieds les autres pays, c'est la gloire.

IPHICLOS. — C'est un tapis ! Tu es un marchand de tapis !

LE MARCHAND. — Hermès est le dieu des marchands. Accueille-moi comme tu accueillerais Hermès.

IPHICLOS. — Tu es bien audacieux pour un marchand !

LE MARCHAND. — Ne fais pas attention à moi. Regarde mes tapis.

IPHICLOS, *qui regarde le tapis.* — Ce guerrier ressemble à Protésilas.

LE MARCHAND. — Suppose que ce soit ton fils que j'aie amené jusqu'ici, roulé dans ce tapis.

IPHICLOS. — Tous les guerriers se ressemblent, je le disais tout à l'heure. Regarde, Cléandre. As-tu mis Protésilas sur un char comme celui-ci ?

CLÉANDRE, *regardant à son tour le tapis.* — Je n'ai pas pensé à un char.

IPHICLOS. — Sera-t-il à pied ou à cheval ?

CLÉANDRE. — Ni à pied ni à cheval, Iphiclos.

IPHICLOS. — Un guerrier qui n'est pas à cheval, ni à pied ni sur son char !... J'y suis ! Sur le pont du navire qui l'emmenait. Accroupi pour être le premier à sauter sur la plage ?

CLÉANDRE. — Il n'est pas non plus sur un navire.

IPHICLOS. — Comment le verra-t-on alors ? L'as-tu montré au moment où la lance d'Hector le frappait ?

CLÉANDRE. — Non, Iphiclos, il n'y a ni lance, ni Hector, ni char, ni navire, ni combat.

IPHICLOS. — Pas de combat. Protésilas ne se bat pas ! Qu'est-ce qu'il fait alors ?

CLÉANDRE. — Il est dans son lit.

IPHICLOS. — Dans son lit !

CLÉANDRE. — Dans un lit de marbre.

IPHICLOS. — Dans son lit, un héros !

CLÉANDRE. — Il tend les bras vers Polydora.

IPHICLOS. — Mais c'est honteux ! C'est grotesque ! Nous serons la risée de l'univers.

CLÉANDRE. — Pourquoi rirait-on d'un homme qui aime sa femme ?

IPHICLOS. — Un guerrier aime la guerre, un Grec aime sa patrie, un homme aime les dieux. Mais une femme !...

CLÉANDRE. — Polydora voulait que la statue fût de cire, et colorée comme la peau de son époux, pour qu'elle pût se blottir dans ses bras.

IPHICLOS. — Elle est folle.

CLÉANDRE. — Elle a consenti au marbre pour la gloire de Protésilas.

IPHICLOS. — Quelle gloire y a-t-il à être dans un lit ? (*A Tyrtée.*) Et toi, tu n'as pas pensé à cette gloire de mari ? Tu ne nous raconteras pas ses prouesses amoureuses ?

TYRTÉE. — Je parle de son amour, mais sur le mode héroïque.

IPHICLOS. — Je sais bien à qui vous avez voulu plaire, tous les deux. La cité ! La Grèce ! Protésilas ! La postérité ! Vous n'y pensez pas plus que moi... Je veux dire « pas plus l'un que l'autre »... Pour vous, elle n'a qu'un nom, la gloire : Polydora.

POLYDORA, *entrant, suivie de Bryaxis.* — Tu m'appelles, Iphiclos ?

(*Un temps. Elle s'est arrêtée. Tout le monde la regarde et l'admire.*)

IPHICLOS. — Oui, Polydora, je t'appelais. Il faut que j'aille au-devant de l'archonte. Tu resteras ici pour l'accueillir à son arrivée, comme il sied à une épouse. Ce soir tu ne seras plus celle de Protésilas. Il appartiendra désormais à la cité. Mais cette demeure restera la tienne.

POLYDORA. — Non, Iphiclos. Une dernière fois, je t'en supplie. Laisse-moi à ton fils. Je resterai dans ce palais si tu le veux, mais pour me consacrer à sa mémoire, à lui seul.

IPHICLOS. — Il n'en est pas question. Ne revenons pas là-dessus. Je n'ai plus d'enfant. Il faut qu'une femme m'en donne un, et le plus vite possible.

TYRTÉE. — Tu es jeune encore, Iphiclos. Et toutes les femmes te regardent, quand tu passes. Demande à l'une d'elles. Et laisse Polydora.

IPHICLOS. — Garde ton éloquence pour les discours qu'on te commande, Tyrtée. Même si je le voulais, je ne pourrais pas changer le cours des

événements. Cléandre me rappelait tout à l'heure que je n'étais maître ici qu'après les lois. Ce sont les lois qui obligent une jeune veuve à se remarier avec le plus proche parent de son époux. Protésilas n'a d'autre parent que moi. Je m'incline. Chacun doit en faire autant.

CLÉANDRE. — Il y a aussi des lois naturelles, Iphiclos. Tu es trop vieux pour Polydora.

IPHICLOS, *furieux.* — Mettez-vous d'accord tous les deux. L'un me dit que je suis jeune et l'autre que je suis vieux.

POLYDORA. — Que tu sois jeune ou que tu sois vieux, ce n'est pas ce qui me touche. Tu n'es pas Protésilas.

IPHICLOS, *avec hauteur.* — Je suis son père. Je suis ton maître. La Thessalie tout entière me reconnaît pour son prince. Que te faut-il de plus ? D'où viennent ma puissance, ma richesse et les honneurs dont on m'entoure ? Crois-tu qu'ils m'aient été donnés ? J'ai tout conquis et chacun ici me doit tout. Protésilas lui-même me devait tout : sa beauté, sa force, son esprit, tout ce qui t'a séduite venait de moi. Ne l'oublie pas. Et oublie-le. (*Il sort.*)

POLYDORA, *fébrile.* — Bryaxis, fais vite. Va jusqu'aux appartements où doit être mon père. Dis-lui que je veux lui parler tout de suite.

(*Bryaxis sort par le fond.*)

TYRTÉE. — Je te défendrai, Polydora. J'ai préparé plusieurs arguments pour combattre Iphiclos. Je les ferai valoir. Quand tu voudras.

POLYDORA. — Tu ne peux rien contre son entêtement.

CLÉANDRE. — Moi, je te défendrai, si tu le veux. Et sans de longs discours.

POLYDORA. — Il est le maître !

CLÉANDRE. — Pourtant je lui ai refusé de lui montrer ma statue. Mais veux-tu la regarder, toi ? Pour toi, je suis prêt à tout, même à une impiété.

POLYDORA. — Non, Cléandre. Laisse Protésilas derrière ces tentures qui sont ma dernière défense. Quand elles tomberont, ce sera le signe qu'il ne m'appartient plus. Je veux le garder le plus longtemps possible, tel qu'il fut. Après il sera ce que tu l'as fait... Si tu as fermé son poing, j'oublierai peu à peu la grâce de sa main ouverte. Si ton ciseau a mis sur ses lèvres un sourire, je ne retrouverai plus jamais la gravité de son regard.

(*Elle se tourne vers l'emplacement où est la statue.*)

Protésilas, c'est ta mort véritable qui s'apprête. Ton effigie va remplacer ton image. Adieu pommettes saillantes que le soleil a basanées ! Adieu mâchoire de petit animal qui mordillait mes doigts avec les fruits que je lui tendais ; adieu bouche entrouverte ; adieu cheveux bouclés ; adieu tendresse ; adieu mon époux que tout un peuple épouse.

BRYAXIS, *entrant rapidement.* — Polydora, voici Acaste, ton père illustre. Il attendait ton appel. Et maintenant, il se hâte. Ta jeune sœur, Laodamie, l'accompagne. Et Erinna aussi, sa nouvelle épouse.

(*Elle se range devant Acaste, Erinna et Laodamie qui entrent. Acaste presse le pas vers Polydora qui se précipite dans ses bras.*)

POLYDORA. — Père, sauve-moi ! Iphiclos exige que je devienne sa femme. J'ai d'abord refusé avec horreur. Mais il est le maître et la loi est avec lui. Je l'ai tellement supplié qu'il a accepté d'attendre. Mais il ne veut pas que ce jour s'achève sans que je sois à lui. C'est ainsi qu'il a décidé de célébrer la mémoire de Protésilas. Après la procession, après le sacrifice, après les hymnes, on verra le héros sur son socle et l'épouse jetée sur un lit. Je suis perdue. Sauve-moi. Il n'y a que toi qui puisses me sauver.

ACASTE, *cherchant à l'apaiser.* — Allons ! Allons ! Tu ne peux pas dire à la fois que tu es perdue et que je peux te sauver.

LAODAMIE, *se jetant dans les bras de Polydora.* — Polydora !

POLYDORA. — Laodamie, ma petite sœur !

ERINNA, *s'approchant et embrassant Polydora.* — Ne désespère pas. Ton père est là. Et il t'aime tendrement.

POLYDORA, *à son père.* — Alors, emmène-moi.

ACASTE. — Iphiclos irait à notre poursuite. Il voudrait te reprendre par la force. Je te défendrais. Il y a des guerres qui ont commencé sous des prétextes plus futiles.

POLYDORA. — Futiles.

ACASTE. — Futiles, oui. Les sentiments personnels sont toujours futiles. Tu pleures ton époux. Est-ce une raison pour que demain mille épouses pleurent à leur tour ?

POLYDORA. — Qu'on me laisse pleurer, c'est tout ce que je demande.

ACASTE. — Je parlerai à Iphiclos.

POLYDORA. — Tu m'as donnée à son fils. Pas à lui.

ACASTE. — Le législateur n'a pas prévu que les femmes aimeraient leurs maris. Il aurait même été sage en le leur interdisant.

LAODAMIE. — Polydora te parle avec son cœur. Ne lui réponds pas avec la loi.

ERINNA. — Acaste, tu expliques toujours si clairement le devoir que l'obéissance devient un plaisir. Mais tu dois savoir aussi comment on désobéit. Sinon, à quoi servirait ton intelligence ?

ACASTE. — Les dieux eux-mêmes ne font que des miracles possibles.

LAODAMIE. — Iphiclos pourrait trouver une autre femme qui lui donnerait un enfant.

ERINNA. — Cette idée lui serait déjà venue si Polydora n'était pas si belle.

ACASTE. — Iphiclos est un prince, et un homme : Il prend ses désirs pour des ordres.

LAODAMIE. — Dis-le-lui et il aura honte.

ACASTE. — Souviens-toi, Laodamie, de ne jamais dire la vérité à un homme dont tu attends quelque chose.

(*A ce moment, nouvel appel de musique à l'extérieur, mais plus proche encore.*)

NAUCRATE, *entrant en courant.* — Ils arrivent. (*Et il se range, tout en regardant par la porte ouverte.*)

POLYDORA. — Je suis perdue !

ACASTE. — Aie confiance en moi.

(*Un temps. Aristoclès fait son entrée, suivi d'Iphiclos.*)

POLYDORA. — Aristoclès, es-tu l'archonte-roi de Phylacé ?

ARISTOCLÈS. — Je te salue à ce titre, Polydora.

POLYDORA. — A ce titre, es-tu le chef de la religion ?

ARISTOCLÈS. — Vois ma tête couronnée de myrte. La couronne accompagne la prière et le sacrifice.

Je vais prier les dieux pour que l'âme de Protésilas vienne habiter son nouveau corps de pierre. Sur l'autel de sa demeure, je vais lui offrir son premier sacrifice.

POLYDORA, *se jetant aux pieds de l'archonte.* — Alors, Aristoclès, si la douleur d'une épouse a quelque droit dans la cité, écoute-la. Si la ferveur d'une jeune femme a quelque poids devant les dieux, écoute-moi.

ARISTOCLÈS. — Relève-toi, Polydora.

POLYDORA. — Non. Je veux rester à tes pieds. Je veux rester devant l'autel. Epargne l'agneau que tu voulais égorger. C'est moi qu'il faut sacrifier. Offre ma vie à Protésilas. Que mon âme le rejoigne. Elle est pure comme celle de l'agneau.

ARISTOCLÈS. — Les âmes n'apaisent pas les morts. Ils ont soif et ils ont faim. L'agneau est leur offrande préférée.

POLYDORA. — Je te promets, là-bas, d'intercéder auprès de mon époux chaque fois que tu en auras besoin. Il protégera tous les foyers de Phylacé. Il sera auprès de vous dans toutes vos entreprises. Je t'en fais le serment. Mais si tu ne nous réunis pas il se vengera. Il se détournera de toi, de tes temples, de ta cité. Aucune libation jamais ne l'apaisera. Il n'a soif que de Polydora.

ARISTOCLÈS. — Il ne faut jamais changer les rites. Relève-toi. Il est dit dans les livres sacrés qu'on doit sacrifier un agneau. Pas une femme.

POLYDORA. — Et si je dis que je ne crois pas à tes livres, si je les insulte, si je blasphème, est-ce que tu ne me tueras pas ?

ARISTOCLÈS. — Si tu commets un sacrilège, tu seras certainement châtiée. Mais dans la demeure d'Iphiclos, Iphiclos est le seul juge.

POLYDORA. — Je refuse cette loi ! Vos lois ne sont pas faites pour moi.

IPHICLOS. — La vérité est que tu cherches à te soustraire à ton devoir. A ton devoir véritable. Mais tu ne le pourras pas. Personne n'a le droit de choisir entre la vie et la mort.

POLYDORA. — Tu n'es pas juge de mes droits et de mes devoirs.

IPHICLOS. — J'en appelle à l'archonte. Aristoclès, tu dois veiller à ce qu'aucune famille ne s'éteigne. Que nous ordonnes-tu ?

POLYDORA. — Tu me renvoies à lui. Il m'a renvoyée à toi. Je ne suis pas dupe. Vous me traquez comme une biche. Personne ne se mettra donc entre vous et moi ? Tout le monde m'abandonne ! Protésilas n'est plus et mon père se tait.

ACASTE, *intervenant.* — Ton père n'a pas à élever la voix dans la maison d'Iphiclos. (*Iphiclos approuve.*) La sagesse des dieux nous a appris à reconnaître que le foyer avait plus d'importance que la naissance. En choisissant Protésilas, tu as choisi d'appartenir à ses ancêtres et d'obéir à Iphiclos. (*Iphiclos approuve de plus en plus.*) Je n'ai pas le droit de parler, en tant que père. Je puis seulement, si mon hôte m'en prie (*Iphiclos l'encourage.*) exprimer les opinions d'un homme libre, les idées d'un prince grec, et la conviction que les dieux m'inspirent.

IPHICLOS. — Parle, Acaste. Le renom de ta sagesse s'étend bien au-delà des murailles d'Iolchos, ta patrie, et nous savons tous que l'illustre Jason lui-même a reconnu ta valeur et t'a cédé son trône alors qu'il revenait triomphalement avec la Toison d'Or.

ARISTOCLÈS. — Parle, Acaste. Au séjour des morts, le temps n'est pas mesuré comme le nôtre et Protésilas ne sera pas irrité d'attendre.

POLYDORA. — Ils ne t'écouteront pas. Emmène-moi.

ACASTE. — Ton amour t'aveugle.

(*Approbation nouvelle d'Iphiclos qui continuera à manifester son accord pendant un certain temps.*)

Tu rejettes toutes les lois et les plus sacrées. Seulement tu choisis parmi toutes les croyances des hommes celle qui flatte ta passion. Tu veux mourir pour rejoindre Protésilas. Es-tu sûre que la mort vous réunisse ?

POLYDORA. — Que mon âme désolée erre à la recherche de la sienne. La recherche est encore une présence. Et nous nous aimerons sans nous rejoindre, mais sans qu'on nous sépare.

ACASTE. — Tu crois que tu veux mourir et tu es sincère. Tu es une amante passionnée. Tu as été une jeune fille insouciante. La jeune fille, qu'est-elle devenue ? Ne peut-on pas dire qu'elle est morte ? Laisse de la même façon mourir l'amante passionnée. Une autre Polydora vivra qui ne s'en souviendra plus et que tu ne peux pas imaginer toi-même. Nous mourons ainsi et revivons souvent.

POLYDORA. — Mon amour ne mourra pas avec moi.

ACASTE, *se tournant vers Iphiclos.* — Tu entends, Iphiclos. Contre la passion la raison n'a pas de prise.

IPHICLOS. — Je suis heureux que tu le déclares publiquement.

ACASTE. — Joins ta voix à la mienne. Le devoir des pères est d'éclairer les jeunes gens.

IPHICLOS. — J'ai déjà tenté vainement de le faire comprendre à Polydora. Elle ne m'écoutait pas.

ACASTE. — En tout cas, je suis content que nous soyons d'accord.

IPHICLOS. — Il faut être bien sot pour ne l'être pas.

ACASTE. — Quand on voit certains hommes, qui par ailleurs, sont robustes et raisonnables, perdre brusquement tout bon sens et tout jugement dès qu'il s'agit d'amour, on peut dire que leur esprit est gravement atteint.

IPHICLOS. — C'est une véritable maladie, tu as raison. Mais les femmes sont fières de cette maladie-là.

ACASTE. — Les hommes s'en vantent moins, c'est vrai. Peut-être parce qu'ils en connaissent moins les signes. Ils ne les comprennent pas.

IPHICLOS. — Nous avons d'autres soucis.

ACASTE. — Hélas ! Il peut nous arriver d'être aveuglés aussi, de ne pas vouloir nous regarder en face et de donner les raisons les plus nobles à ce que nous trouverions si vil chez autrui.

IPHICLOS. — Tu es au-dessus de ces soupçons, Acaste.

ACASTE. — Aucun de nous n'est à l'abri d'Eros. Les autres dieux eux-mêmes ne lui résistent pas. Comment en vouloir à des hommes qui succombent ?

IPHICLOS. — Je n'en veux pas à Polydora, mais...

ACASTE. — La difficulté, c'est de s'apercevoir qu'ils sont atteints. Tant qu'ils n'en conviennent pas eux-mêmes, on hésite à se prononcer.

IPHICLOS. — Polydora ne s'en cache pas. Je n'ai jamais rencontré de fille aussi déraisonnable.

ACASTE. — Si on te racontait son histoire, tu ne pourrais pas la croire.

IPHICLOS. — Assurément non !

ACASTE. — Et pourtant on est meilleur juge quand on ne connaît pas les gens.

IPHICLOS. — Est-ce que je ne juge pas sainement le cas de ta fille ?

ACASTE. — Si, mais...

IPHICLOS. — Nous étions d'accord à l'instant.

ACASTE. — Imagine qu'il ne s'agisse pas d'elle, mais d'une autre femme ; jeune aussi, pleurant également son mari disparu, désirable bien entendu. Imagine qu'un homme veuille l'épouser, plus âgé qu'elle également, un parent peut-être qui tienne à ce que cette famille ne s'éteigne pas.

IPHICLOS. — Pourquoi veux-tu que j'imagine ? La réalité suffit.

ACASTE. — Imagine cependant. Si tu ne connais pas cette femme, tu la jugeras mieux. Et cet homme aussi. Ses intentions sont pures ; il ne pense qu'à l'enfant dont le culte a besoin. Soit. Mais tu te diras : « Est-ce que cette pensée-là, si noble, si louable, n'en cache pas une autre, qui est moins avouable, qui est moins une pensée qu'un désir lancinant, sournois, qu'il ne veut pas s'avouer à lui-même ? »

IPHICLOS. — C'est pour moi que tu dis cela ?

ACASTE. — Je raisonne. Nous raisonnons ensemble.

IPHICLOS. — Nos ennemis nous accusent d'être rusés. Tu es un Grec rusé.

ACASTE. — Tu étais de mon avis tout à l'heure.

IPHICLOS. — C'est moi que tu accuses et tu n'oses pas me le dire en face.

ACASTE. — Si tu te reconnais, tu me donnes raison.

IPHICLOS. — Tu veux m'enfermer dans les mailles de ton discours. Mais je ne me laisserai pas faire.

ACASTE. — Tu me suivais jusque-là.

IPHICLOS. — Je te connais de réputation, Acaste. Jason lui-même, qui revenait à Iolchos en triomphateur, tu l'as étourdi de paroles et honteusement supplanté.

ACASTE. — Il n'est pas question de notre force, mais de nos faiblesses. Je viens d'épouser Erinna parce que je la trouvais capiteuse et fraîche tout à la fois. Je l'avoue. Choisis-tu Polydora parce que la loi l'exige ou parce que tu la désires ?

IPHICLOS. — Voilà donc où tu voulais en venir ! Eh bien ! je n'ai qu'une réponse à te faire. Protésilas est mort. Je dois remplacer Protésilas.

ACASTE. — Nous le savons tous et nous t'approuvons. Mais la loi t'autorise à le remplacer en ayant un autre fils sans le remplacer comme époux.

IPHICLOS. — Il me faut une femme pour avoir un fils, puisque ces êtres-là sont le seul moyen connu de nous donner une progéniture. Si tu m'en indiques un autre, je l'accepte.

ACASTE. — Il n'y a pas d'autre moyen, mais il y a d'autres femmes. Pourquoi Polydora ?

IPHICLOS. — Et pourquoi pas ?

ACASTE. — Ce n'est donc pas la loi qui te l'impose, mais ton choix.

IPHICLOS. — Une femme est une femme. Et Polydora est là.

ACASTE. — Regarde, Iphiclos, regarde toutes les femmes qui sont aussi près de toi que Polydora. Puisque ce n'est pas elle que tu veux, mais une femme qui te donne un nouveau fils, regarde. Que de jeunes filles au clair visage, à la taille souple, aux yeux tendres ! Il n'y en a pas une qui ne souhaiterait de te plaire.

IPHICLOS. — Je n'en veux pas ! Aristoclès, achève la cérémonie.

ACASTE. — Viens avec moi, Iphiclos. Parcourons la Grèce. A Athènes il y a des femmes si parfaites que les artistes s'en inspirent pour peindre Aphrodite. A Rhodes, elles ont des yeux si alanguis qu'on hésite à les regarder en face pour ne pas tomber à leurs pieds. Connais-tu le cou élancé des filles de Mytilène, les jambes de celles de Samos ? Veux-tu même une Egyptienne aux hanches fines ? Une Crétoise malicieuse ? Choisis une épouse à Iolchos, une autre Polydora.

IPHICLOS. — Je ne vais pas courir le monde pour trouver une femme, quand il y en a une sous mon toit et que je peux l'épouser ce soir.

LAODAMIE, *se précipitant aux pieds d'Iphiclos.* — Iphiclos, prends-moi pour femme au lieu de Polydora. Je suis sa sœur et mon père y consentira. Je ne suis pas aussi jolie qu'elle, mais ce n'est pas sa beauté que tu regardes. Je suis de la même race. Je te donnerai des enfants. Je guiderai tes pas quand tu seras plus vieux. Je me consacrerai au bonheur de ton foyer.

IPHICLOS. — Laisse-moi tranquille avec mon bonheur ! Il me regarde. Je ne veux pas qu'on m'épouse comme on se sacrifie.

ACASTE. — Laodamie n'y voit qu'un honneur au contraire, Iphiclos. Elle ne pense qu'à être princesse de Thessalie, tu peux en être certain. Je te la donne si tu la veux. Si tu en veux une autre, j'irai te la chercher. Choisis, parmi toutes les femmes de la terre, celle que tu préfères, et je te la rapporterai comme Jason a rapporté la Toison.

IPHICLOS. — Je ne te demande rien. Tu m'interroges. Tu m'accuses. Et puis tu m'offres les plus belles filles du monde comme des courtisanes et comme s'il s'agissait de mon plaisir.

ACASTE. — Je ne pense qu'à ta postérité, comme toi.

IPHICLOS. — Et tu m'offres ta fille aussi ? Pourquoi pas ta femme ? Est-ce que tu me donneras Erinna si je te la demande ? En plus de tes conseils ! C'est cela. Donne-moi Erinna, et va, pour la remplacer, faire ton choix à Athènes, à Rhodes, en Egypte ou de l'autre côté de la terre. (*Et il a pris Erinna par la main.*)

ACASTE, *très calme.* — Si je te donne Erinna, tu renonces naturellement à Polydora ?

IPHICLOS, *le regarde, voit le piège et lâche Erinna.* — Non. Garde ta femme et tes discours. Aristoclès, fais venir l'agneau et sacrifie-le. Ce soir, j'épouse Polydora.

POLYDORA. — Je me tuerai avant que tu ne me touches.

IPHICLOS, *à Acaste.* — Pourquoi n'exerces-tu pas ton éloquence sur elle ? Tu veux me faire avouer que je la désire. Pourquoi ne lui demandes-tu pas la raison de son refus ? Son amour pour Protésilas ? Et si ce n'était pas vrai ? Si elle parlait de Protésilas pour en dissimuler un autre ?

POLYDORA. — Tu n'as pas le droit de m'insulter.

IPHICLOS. — Je fais une hypothèse. Ton père adore les hypothèses.

POLYDORA. — Seul Protésilas a jamais occupé mon esprit et mon cœur.

IPHICLOS. — Tu ne l'as connu que pendant une nuit !

POLYDORA. — Cette nuit-là, depuis, nourrit toutes mes nuits et toutes les heures de toutes mes journées.

IPHICLOS. — Une nourriture aussi substantielle ne t'empêche pas de rencontrer d'autres hommes.

POLYDORA. — Je les croise comme je te croise, en passant.

IPHICLOS. — Ils te parlent, comme je te parle. Ils te désirent comme tout le monde. Ils te l'ont dit. Tu les as entendus. Tu n'oublies pas tout ce qu'on te dit. Tu ne les oublies pas. Donc tu penses à eux. Il y en a un à qui tu peux penser plus qu'aux autres. Je raisonne, Acaste.

POLYDORA. — Ouvrez-moi le cœur, vous n'y trouverez que l'image de Protésilas.

ACASTE. — Iphiclos, si Polydora te préférait un autre homme, renoncerais-tu à elle ?

IPHICLOS, *méfiant*. — Dans quel piège veux-tu encore me faire tomber ?

ACASTE. — Ma question est claire. Et s'il y a un piège, il est pour Polydora. Dis que tu renonces à elle si elle aime quelqu'un d'autre et elle sera contrainte d'avouer.

IPHICLOS. — Tu diras la vérité, Polydora ?

POLYDORA. — Ma vérité n'a qu'un nom : Protésilas.

IPHICLOS, *à Acaste*. — Tu vois. Tout est inutile.

ACASTE. — Fais d'abord la promesse que je demande et laisse-moi ensuite interroger Polydora.

IPHICLOS. — Elle est butée. Elle n'avouera rien.

ACASTE. — Si je l'oblige à céder, céderas-tu ?

IPHICLOS. — Si tu n'y parviens pas, seras-tu de mon côté ?

ACASTE. — Je t'en fais le serment.

IPHICLOS. — Alors moi aussi.

ACASTE. — Tu es prêt à renoncer à Polydora si j'arrache de son cœur un cri d'amour qui ne soit pas pour Protésilas ?

IPHICLOS. — Oui.

POLYDORA. — Je n'aime et n'aimerai jamais que Protésilas.

IPHICLOS. — Alors, je ne renonce plus.

ACASTE. — Ne parle pas si vite, Iphiclos. Et toi non plus, Polydora, ne me réponds pas sans m'écouter.

POLYDORA. — Protésilas, inspire-moi !

ACASTE. — Je ne doute pas de ta sincérité, Polydora. Je ne te demande pas de me dire que tu as oublié Protésilas. Je veux même croire que tu ne l'oublieras jamais.

POLYDORA. — Jamais !

ACASTE. — Ton amour pour Protésilas est unique. Et il restera unique. Je te l'accorde.

POLYDORA. — Alors ?

ACASTE. — Alors il y a dans le monde beaucoup de gens uniques. Et la seule chose qui ne soit pas unique, c'est l'amour lui-même. Tu seras surprise un jour de sentir que ton cœur est touché comme il ne l'avait pas été par ton époux. Tu diras que ce n'est pas l'amour. Tu parleras d'estime, d'amitié, d'admiration. Tu avoueras que celui-ci te plaît par son talent, celui-là par ses propos, un autre par son dévouement. Eros choisit ses flèches, comme il choisit la cible. Tu seras blessée encore.

POLYDORA. — Je suis blessée à mort.

IPHICLOS. — Ecoute ce que dit ton père. Avoue au moins que tu aimes ceux qui te parlent de Protésilas. N'est-ce pas déjà une façon d'aimer ?

POLYDORA. — Tu ne m'en parles jamais, et tu es son père.

IPHICLOS. — Je le ferai si tu y tiens. Mais je pensais qu'il valait mieux t'aider à n'y plus penser.

POLYDORA. — Ne compte pas sur mon oubli.

IPHICLOS, *à Acaste*. — Même si elle l'oubliait, elle ne l'avouerait jamais.

ACASTE. — Une femme qui aime, c'est une femme qui s'entête. Un homme aussi d'ailleurs.

IPHICLOS. — Je veux bien que tu sois fidèle à la mémoire de ton époux. Mais le dévouement, l'amitié, le désir lui-même peuvent exister tout de même. Reconnais-le.

ACASTE. — Polydora, peux-tu faire le serment que jamais tu ne seras émue par un geste, par un acte, par une preuve d'amour ?

POLYDORA. — Une preuve, je n'en connais qu'une.

IPHICLOS. — Il y a donc un moyen de se faire aimer de toi ?

ACASTE. — Laisse-la dire, Iphiclos. Et ce moyen, une fois qu'elle te l'aura indiqué, tu n'auras plus qu'à t'en servir.

IPHICLOS. — Que faut-il faire alors pour te plaire ?

POLYDORA. — Je ne pourrais aimer qu'un homme : celui qui me ramènerait Protésilas.

IPHICLOS. — Vous l'entendez !... Elle aimerait celui qui lui ramènerait celui qu'elle aime. Et comment ferais-tu à ce moment-là ?

POLYDORA. — Je ne sais pas. Si l'on me rendait Protésilas, tous les miracles seraient possibles.

CLÉANDRE, *s'avançant*. — Penses-tu bien ce que tu dis, Polydora ? Es-tu prête à aimer celui qui te rendrait Protésilas ?

POLYDORA. — Si cela était possible, pourquoi ne serait-il pas possible que je l'aime ?

IPHICLOS. — Acaste, tu es un homme raisonnable. Est-ce à une folie pareille que tu comptais aboutir ?

ACASTE. — Je t'ai promis d'arracher de son cœur un cri d'amour qui ne fût pas pour son époux.

POLYDORA. — Il n'est que pour lui.

ACASTE. — Ne reviens pas sur ton aveu, Polydora. Il te sauve : Iphiclos renonce à toi si tu peux aimer un autre homme. Il l'a promis.

IPHICLOS. — Tu m'as encore fait basculer dans la trappe.

ACASTE. — Pas du tout. Tu renonces à elle en tant que père de famille. Mais tu peux tenter de l'obtenir en tant qu'homme. C'est plus flatteur et Polydora te donne une chance d'être aimé.

IPHICLOS. — Une chance absurde. Tu ne vas pas me dire que tu prends sa promesse au sérieux ?

ACASTE. — Cléandre n'a pas l'air de la trouver ridicule.

CLÉANDRE. — Fais un serment, Polydora, un serment solennel, devant l'autel, devant l'archonte, devant ton père.

POLYDORA. — Que voulez-vous de moi ? Que voulez-vous de plus ? Je le répète et je le jure : celui qui me rendra mon époux, je l'aimerai.

CLÉANDRE. — Alors tu m'aimeras. Car en découvrant la statue que j'ai faite, je te rendrai Protésilas.

TYRTÉE, *bondissant.* — Tu m'aimeras, Polydora. Car mon poème fera revivre ton époux.

POLYDORA. — Que Protésilas revive. Que je le voie. Que je l'écoute. Que ma main touche sa main.

IPHICLOS. — Vous déraisonnez tous. Alors pourquoi pas moi ? Regarde-moi. Mon fils me ressemblait plus qu'il ne ressemblera à une tête de pierre. Je suis Protésilas au moins autant qu'elle. Je te le rends.

POLYDORA. — Non ! non ! non ! Qu'on me le rende, lui, lui seul.

IPHICLOS. — Cette femme ne sait dire que non ! Aristoclès, en voilà assez. Je t'ordonne de poursuivre la cérémonie. Nous réglerons ensuite le sort de Polydora.

ACASTE. — Elle tiendra sa promesse, j'y veillerai, si l'un de vous réalise son rêve.

IPHICLOS. — Tu m'avais promis un aveu et tu m'offres un concours.

ACASTE. — Les rêves s'interprètent. Je t'offre un espoir.

IPHICLOS. — C'est une idée insensée, irréalisable.

ACASTE. — On n'espère que l'impossible. Sinon ce ne serait plus l'espérance.

TYRTÉE. — Vous allez écouter mon hymne. Vous allez voir revivre Protésilas.

CLÉANDRE, *montrant l'endroit où est sa statue.* — Tu le verras tout à l'heure, Polydora. Il va t'apparaître.

IPHICLOS. — Archonte, poursuis la cérémonie.

ARISTOCLÈS. — Protésilas, tu vas être reçu parmi les héros que nous vénérons. Ta statue remplacera parmi nous le corps qui n'a pas pu être ramené dans sa patrie. Tout à l'heure, nous allons découvrir ton nouveau visage ; évoquons d'abord l'ancien. Tyrtée, dis-nous comment est mort Protésilas dans la plaine du Scamandre.

TYRTÉE. — Pour que mon poème fasse revivre Protésilas, il faut en finir avec votre vérité. Votre vérité est qu'il est mort. Mon poème va le ramener sur la terre. Votre vérité est qu'on se bat pour conquérir des terres et des richesses. Mais les poètes préfèrent que les hommes s'entretuent pour l'amour d'une femme. Votre vérité est que la lance d'Hector a tué le premier guerrier qui ait sauté sur la plage. Mais mon poème commence au moment où la lance d'Hector touche Protésilas. Il tombe. Son sang ruisselle. Ses compagnons s'élancent pour relever son corps. Et votre vérité les laisserait aller jusqu'à lui, le prendre dans leurs bras, l'ensevelir. Mais c'est alors que le poète intervient, suspend leur élan, arrête l'enchaînement des gestes et des actes, écarte la mort. Un instant peut germer comme la graine et s'épanouir au lieu de tomber. Le poète joue avec cet instant. Il fait tenir en équilibre sur la pointe d'un mot la pyramide des événements. Il donne à Protésilas une existence toute neuve, qui s'insère miraculeusement entre l'avant-dernier et le dernier de ses souffles. Et voici le miracle. L'âme de Protésilas s'élance et tandis que ses yeux sont fermée à la lumière du jour ils s'ouvrent à celle des ténèbres. La porte de l'enfer, que l'on franchit dès que l'on perd conscience, il l'a franchie. Déjà s'étend devant lui le fleuve sombre que l'on ne traverse qu'une fois. Il monte à bord de la barque. Mais une ombre est montée avec lui. L'ombre de Polydora ne l'a pas quitté. Le sang a pu couler de ses blessures, les images de Polydora ne se sont pas répandues avec lui sur le sable. Toute l'eau du fleuve ne les effacera pas. Le Léthé, le fleuve de l'oubli, ne vient pas à bout de Polydora. Et les sombres divinités sont émues. Divinités de l'Erèbe, juges de l'Hadès, puissances infernales, cédez à l'amour de Protésilas, cédez à l'amour de Polydora. Etendez votre main souveraine. Prononcez les formules magiques. Les voici : Protésilas, repasse le fleuve, repasse la porte, retourne vers la terre, retourne vers ta patrie, retourne vers ta demeure, retourne vers la couche de Polydora. Tu n'es plus étendu sur la terre étrangère. Tu es sous le ciel de la Grèce. Tu es auprès de ton amour. Tu es vivant.

(*Il se tait, et tandis que tous les assistants restent immobiles et stupéfaits, la tenture qui cache la statue tombe d'elle-même et Protésilas apparaît sur son lit de marbre. Il se dresse, se lève, fait un pas, s'arrête, tend les bras vers Polydora. Polydora tend à son tour les bras, mais ne bouge pas. Les autres sont, comme elle, cloués sur place et muets.*

Alors, près de Protésilas apparaît le marchand qui s'était dissimulé derrière la tenture et qui, tout en parlant, va redresser sa taille et, se débarrassant des tapis qu'il portait, se montre enfin dans toute sa gloire et devient ce qu'il est : le dieu Hermès lui-même.)

LE MARCHAND, *devenant Hermès.* — Eh ! quoi ? La stupéfaction vous cloue sur place et vous rend muets ! Pourquoi vous étonner d'un prodige, vous qui en parlez toujours ? L'histoire de vos ancêtres est pleine d'apparitions semblables que vous aimez à raconter. Vous n'y croyez donc pas ? Les moindres détails de votre existence sont réglés par votre religion, mais quand surgit devant vous un des dieux que vous invoquez si souvent, on dirait que son existence vous surprend. Cléandre, tu as fait la statue d'Hermès, et tu ne me reconnais pas. Tyrtée, tu as prétendu faire revivre Protésilas et quand il est là, vivant, devant toi, tu as l'air d'être pris au piège. Polydora, tu nous suppliais de te le rendre. Ton vœu est exaucé, le miracle se réalise et tu doutes. Tu étais donc convaincue que tes prières étaient vaines et que tu demandais l'impossible. Doutais-tu des dieux ou de ton amour ? Aristoclès, toi qui es prêtre, tu es abasourdi de n'être pas un imposteur. Habitants de Phylacé, qui nous faites séjourner sur l'Olympe, pourquoi ne comprenez-vous pas que j'en puisse descendre ? Allons ! Si vos paroles ne sont pas vides de sens, si votre existence ne contredit pas vos serments, vos prières et les leçons que vous donnez aux autres, ayez le courage de regarder en face les idées dont vous êtes si fiers. Si elles sont justes, tout est vrai. Si elles sont fausses, tout est possible. Ou alors, si vous ne croyez pas aux fables, pourquoi m'écoutez-vous ? Et si vous y croyez, pourquoi vous taisez-vous ? Au moins, applaudissez.

RIDEAU

ACTE II

Même décor qu'au premier acte. On a retiré les tentures qui cachaient la statue et il ne reste plus que le lit de marbre, sur lequel on a jeté les tapis magiques. D'autres lits de festin ont été placés à droite et à gauche ; devant eux des tables. Çà et là des vases de fleurs.

Au lever du rideau, des esclaves, dont Bryaxis et Naucrate, mettent en place les coupes, les amphores, les paniers à pain, les plats chargés de fruits.

Iphiclos fait une inspection rapide des préparatifs.

IPHICLOS. — Les gros mangeurs, vous les connaissez, ce sont toujours les mêmes. Ne posez pas les plats à leur portée. Ici encore on se tient bien parce que j'y suis. Et puis devant l'autel on garde un peu de respect ! Mais sur la place, il faudra veiller. Tu entends, Naucrate ?

NAUCRATE. — Oui, oui !... Oh ! là là, je sais ce qui m'attend. Au moment de la viande surtout, ce sera la bagarre. La dernière fois Douris et Polygnote l'avaient attaquée à pleines dents chacun par un bout. Ils étaient si voraces qu'ils ne s'apercevaient même pas qu'ils arrivaient à l'autre bout et Polygnote a arraché un morceau du nez de Douris qui allait lui mordre la joue.

BRYAXIS. — Une nuée de sauterelles ! Voilà ce que c'est. Tout est rasé après leur pasasge. Et en plus ce sont des sauterelles qui se saoûlent ! Des repas sacrés, qu'ils disent ! La religion a bon dos !

IPHICLOS. — Les dieux se réjouissent quand l'ordre règne dans la cité. Et, pour y parvenir, les viandes rôties sont plus efficaces que les discours.

BRYAXIS. — Tu es le maître et tu as donc raison. Mais il y a des gens que tu invites et qui attendent ce jour-là pour prendre un vrai repas. Tiens ! Ton ami Dinaos ! A l'entendre, il n'aimerait que les pois chiches. Il n'y a jamais rien d'autre sur sa table. Mais, ici, essaye un peu de lui en servir.

IPHICLOS. — Il m'aime donc pour ma cuisine. C'est une forme d'amitié... comme dirait Acaste.

NAUCRATE. — Protésilas vaut bien un festin.

IPHICLOS. — Je veux que chacun se réjouisse autant que moi de son retour.

NAUCRATE. — Et puis il y a Hermès ! On n'a pas tous les jours un dieu comme convive.

BRYAXIS. — A table, tous les dieux de l'Olympe ne valent pas une assiette remplie.

IPHICLOS. — Qu'on emplisse les assiettes. Seulement ayez l'œil. Je ne dis pas cela pour la dépense. Mais pour la retenue que l'on doit garder dans une cérémonie religieuse. (*Il est allé vers la porte et regarde vers l'extérieur.*) Toutes les tables sont déjà pleines. C'est beau, la gourmandise ! C'est une forme de ferveur..., comme dirait Acaste... (*Il sort.*)

BRYAXIS. — Il cache bien ce qu'il pense !

NAUCRATE. — C'est une forme de l'amour..., comme dirait Acaste.

BRYAXIS. — On aura tout vu ! Même un père qui n'est pas heureux d'avoir retrouvé son fils !

NAUCRATE. — Mais si, il est heureux. Tout le monde est heureux.

BRYAXIS. — Tu n'as pas fait attention, hier soir, quand il l'a vu !

NAUCRATE. — Je ne regardais que Polydora.

BRYAXIS. — Il a été le premier à ouvrir la bouche. Il a voulu prouver qu'il était plus heureux que tout le monde. Il était peut-être heureux, mais il n'avait pas l'air content, je te le dis.

NAUCRATE. — Polydora tremblait de tous ses membres. Et elle arrivait à trembler avec grâce !

BRYAXIS. — Au fond, il n'y a eu de bonne surprise que pour elle. Parce que les autres, ils se passaient très bien de Protésilas. Maintenant il les éclipse tous. Le plus vexé, c'était Cléandre. Parce que lui, il ne perdait pas seulement Polydora, du coup. Mais sa statue. Tu te rends compte ? Un drôle de miracle pour un sculpteur.

NAUCRATE. — Il a fallu que Protésilas la prenne dans ses bras pour qu'elle revienne à la vie, à son tour. Il l'appelait par son nom et elle n'avait même pas la force de répondre. Et puis elle a passé un doigt sur les lèvres de son époux. Je voyais ses larmes couler. Celles de Protésilas aussi. Et moi, j'avais envie de pleurer comme eux.

BRYAXIS. — Tu as des larmes de trop ! Pleurer pour son maître !

NAUCRATE. — Je regardais un homme et une femme qui s'aimaient. Et je me disais : j'ai raison d'espérer toujours. Il y a des miracles.

BRYAXIS. — Pas pour nous. Même ici, personne ne vient me rechercher. Et pourtant l'enfer, c'est tous les jours.

NAUCRATE. — Peut-être qu'à la fin il y aura un dieu pour s'occuper des esclaves.

BRYAXIS. — Il n'est pas encore né, celui-là !

NAUCRATE. — En attendant, profitons des autres. Hier on n'offrait que du vin. Aujourd'hui il y a à boire et à manger. (*En parlant il chipe une olive dans un plat et la mange.*)

BRYAXIS. — Ne mange pas d'olives. Après, je retrouve des noyaux dans tous les coins.

NAUCRATE. — Tu ne penses qu'aux noyaux, pau-

vre vieille. C'est la chair qui compte. Aujourd'hui plus qu'hier ! Vive Protésilas !

HERMÈS, *entrant.* — Pourquoi dis-tu : « Vive Protésilas » ! puisqu'il vit ?

NAUCRATE. — Pour qu'il continue. Moi, je suis pour la vie la plus longue possible.

HERMÈS. — Les dieux font ce qu'ils peuvent !

NAUCRATE. — Tu as arraché à la mort un homme jeune et beau. Voilà ce qui s'appelle être dieu.

BRYAXIS. — Le Dieu de la guerre, pendant ce temps-là, en tue d'autres.

HERMÈS. — Ne dis pas de mal du Dieu de la guerre. Sans lui vous finiriez par être si nombreux sur cette terre que vous n'y pourriez plus tenir.

NAUCRATE. — Et on se battrait !

BRYAXIS. — Sous la terre au moins on ne sera jamais trop.

HERMÈS. — Où est Protésilas ?

NAUCRATE. — Auprès de Polydora.

BRYAXIS. — Il la regarde ; on l'habille, on la peigne, on la boucle, on la parfume, et il regarde. Voilà pourquoi tu t'es donné tant de mal!

HERMÈS. — Va lui rappeler que je l'attends. Et retiens là-bas son épouse.

BRYAXIS. — Fais un nouveau miracle si tu veux qu'une femme amoureuse ne courre pas après son mari. (*Elle sort.*)

HERMÈS, *à Naucrate.* — Tu veilleras à ce que personne n'entre pendant que je parlerai à Protésilas.

NAUCRATE. — Devrai-je rester dehors, moi aussi ?

HERMÈS. — J'ai dit : « Personne. »

NAUCRATE. — Est-ce quelqu'un, un esclave ?

HERMÈS. — Tu crois à l'existence des dieux et pas à la tienne ? Tu ne vois jamais ton image dans l'eau d'un puits ?

NAUCRATE. — Je ne doute pas de mon corps. Les coups qu'il reçoit prouvent qu'il est bien là. Mais il y a des dieux pour tout. Et il n'y en a pas pour les esclaves. J'en déduis que les dieux ne croient pas à l'existence des esclaves.

HERMÈS. — Qu'est-ce qu'un dieu, Naucrate ? Un maître pour les hommes libres. Il leur faut toujours un dieu qui décide à leur place et qui soit ensuite responsable de leurs malheurs et de leurs fautes. Il est leur servitude. Il les délivre de cette liberté que tu leur envies et qui leur pèse. As-tu besoin d'un dieu, toi ? Tu as déjà Iphiclos. Tu le crains, tu l'implores, il décide pour toi.

NAUCRATE. — Pour ça, il est libre, tout à fait libre.

HERMÈS. — Sa liberté, c'est donc toi qui la lui donnes. Tu es son vrai dieu.

NAUCRATE. — S'il le savait, cela m'arrangerait bien. (*Il sort vers l'extérieur.*)

(*Un temps.*)

(*Entre, venant des appartements de Polydora, Protésilas, mais un Protésilas accablé, qui va lentement vers Hermès.*)

HERMÈS. — A te voir, je sais déjà que tu n'as pas parlé.

PROTÉSILAS. — Je n'ai pas pu.

HERMÈS. — Préfères-tu que je lui annonce moi-même ?

PROTÉSILAS. — Oh non ! Personne. Personne. Moi seul !... Qu'elle défaille au moins dans mes bras !

HERMÈS. — Si tu m'avais écouté, si tu lui avais dit tout de suite : « Polydora, les dieux ont eu pitié de nous. Ils nous rendent l'un à l'autre pour une nuit, pour une nuit tout entière ! » Alors elle se serait émerveillée de ce miracle.

PROTÉSILAS. — Elle n'aurait pensé qu'à mon départ trop proche. Elle aurait voulu me cacher sa douleur. Elle n'aurait pas su. Et nous aurions pleuré toute la nuit dans les bras l'un de l'autre.

HERMÈS. — Les nuits sans lendemain sont les plus exaltantes.

PROTÉSILAS. — Nous avons déjà vécu une nuit sans lendemain. Celle de nos noces. Nous savions que le jour nous séparerait. Nous nous étions promis de ne pas en parler, de ne pas y penser. Mais notre bonheur était déchiré. Nous nous regardions et ce regard disait : « Demain, je ne le verrai plus. »

HERMÈS. — Tous les amants ont ce même regard et cette même idée.

PROTÉSILAS. — Parce qu'ils doutent. Et nous, nous étions certains de nous quitter. Nous tentions de prolonger la nuit, de nous rassasier au moins de chaque minute puisque le nombre en était limité. Mais avant l'aube Polydora s'est endormie. Et j'ai quitté sa couche pendant son sommeil. Je me suis enfui.

HERMÈS. — Tu as été lâche et tu l'es encore.

PROTÉSILAS. — Ce matin, je suis resté près d'elle. Hier elle m'avait raconté son premier réveil : son bras encore endormi qui me cherchait, son bras découvrant, comprenant avant elle que je n'étais plus là, et elle brusquement dressée, puis courant, hurlant, s'effondrant. Tout à l'heure, son premier geste a été de saisir ma main et elle m'a dit : « Quel bonheur de savoir que désormais chaque matin je pourrai m'assurer ainsi de ta présence ! Et si tu es déjà levé, quel apaisement d'être certaine que je vais entendre ta voix ou t'apercevoir de la fenêtre ! »

HERMÈS. — Ce matin, naturellement, il était trop tard !

PROTÉSILAS. — Hier aussi. Tout de suite, il était trop tard. J'ai préféré lui laisser toute la joie et garder mon angoisse. Cent fois j'ai cru que je ne pourrais pas dissimuler plus longtemps. Les larmes me venaient aux yeux à l'entendre parler des promenades paisibles que nous ferions dans les matins clairs, et des enfants qui nous viendraient un jour. Je n'osais plus la regarder. Alors elle me relevait le menton pour bien me voir et mes pleurs eux-mêmes lui mentaient. Elle n'apercevait la fin de notre existence qu'au bout d'une longue route et sous des cheveux blancs. Moi, j'enroulai autour de mon doigt la longue mèche qui pour moi serait toujours blonde et je la laissais vieillir sans lui répondre.

HERMÈS. — Les hommes n'ont jamais assez de courage pour répondre à leurs femmes.

PROTÉSILAS. — Si j'avais été lâche, j'aurais dit la vérité, pour n'être plus seul à la supporter. Mais elle se répète inlassablement qu'elle est heureuse parce que je suis là, définitivement. Comment lui avouer que je dois repartir ?

HERMÈS. — Entre maintenant dans sa chambre. Approche-toi d'elle avec les yeux que je vois. Avant que tu n'aies parlé, elle aura compris.

PROTÉSILAS. — Elle voulait me retenir. Elle avait peur de me laisser faire quelques pas sans elle.

HERMÈS. — Partons sans la revoir.

PROTÉSILAS. — C'est toi qui veux fuir mainte-

nant. Elle va me rejoindre. Mais elle veut te voir, toi aussi. Te remercier. Te bénir. Un festin se prépare en ton honneur. Tu ne peux pas m'emmener si vite.

HERMÈS. — Si je te donne une heure de plus, qu'en feras-tu ?

PROTÉSILAS. — Ah ! Donne-la toujours. Qui te presse ? Compte-t-on les heures dans l'au-delà avec une telle parcimonie ? L'éternité peut attendre ! Quel crime ai-je commis pour qu'on s'acharne contre moi ?

HERMÈS. — Ne sois pas injuste. On ne s'acharne qu'à te favoriser. A quel homme a-t-on jamais accordé une telle récompense ? D'autres époux ont été arrachés à des épouses qui les aimaient tendrement. Ils ne se sont jamais retrouvés qu'en rêve. Leur réveil est plus décevant que le tien. Tu gémissais après la vie. Et cette vie, pour toi, c'était Polydora. Tu suppliais qu'on te permît de la revoir, « ne fût-ce qu'un instant ». Tu as été exaucé. On t'a même donné une nuit tout entière. Tu savais que tu devrais partir à l'aube. Tu as accepté ce voyage et ce retour.

PROTÉSILAS. — Ah ! Je ne savais pas ce qu'on m'offrait ! Ni ce que je promettais moi-même en acceptant. Lointaine, Polydora n'était qu'une image immatérielle ; un grand vide en moi que je voulais combler. Elle était mon absence et mon néant. Mais maintenant j'ai de nouveau tenu son corps contre le mien ; j'ai baisé ses lèvres, son cou, sa poitrine ; j'ai vu mon nom fleurir sur sa bouche, je suis imprégné de son parfum. Et tu veux m'arracher à tout cela !

HERMÈS. — En somme c'est à toi que tu penses et pas du tout à son chagrin.

PROTÉSILAS. — Nous sommes inséparables. Ne nous sépare pas. Oublie-nous, Hermès. Un petit couple perdu dans le monde, ce n'est rien pour les dieux.

HERMÈS. — La vie ne se donne pas deux fois. Tu n'appartiens plus à ce monde, Protésilas. La lance d'Hector t'en a retranché, à jamais.

PROTÉSILAS. — Alors, il fallait me laisser mourir tout à fait. Pourquoi cette agonie qui se prolonge ? Pourquoi savoir que l'on est mort ?

HERMÈS. — Savoir que l'on est mort ou savoir que l'on va mourir, est-ce tellement différent ? Tu as toujours su que ton existence était éphémère. Et tous les hommes le savent.

PROTÉSILAS. — Ne me parle pas des autres. Ne me parle pas de ceux qui vivent.

HERMÈS. — Songe à tous ceux qui ont vécu avant toi et qui sont morts aussi.

PROTÉSILAS. — Après moi il y en aura d'autres et qui mourront encore. Mais ils auront vécu avant de mourir. Qu'ils vivent à leur tour, mais qu'on me laisse Polydora.

HERMÈS. — Je ne suis qu'un messager, Protésilas. On m'a chargé de te conduire. Je dois maintenant te prendre par la main et t'emmener.

PROTÉSILAS. — Attends au moins la fin du jour.

HERMÈS. — J'attendrai la fin du festin. Mais alors, il faudra me suivre.

PROTÉSILAS. — Si Polydora n'existait pas, je partirais sans regret. Je ne manque à personne qu'à elle. Tout a continué sans moi. Tout continuera.

HERMÈS. — Quand parleras-tu à Polydora ?

PROTÉSILAS. — Les sorcières de Thessalie connaissent des philtres et des charmes. Je vais les faire venir. Elles trouveront quelque sortilège pour endormir sa souffrance.

HERMÈS. — Est-ce vraiment la sienne, et la sienne seulement qui te préoccupe ?

PROTÉSILAS. — Si je connaissais un moyen de la consoler, je te suivrais tout de suite, et d'un cœur léger.

HERMÈS. — Alors tu n'as pas besoin de sorcière. Je vais te donner un conseil qui vaut tous leurs charmes. A condition que tu sois capable de le suivre.

PROTÉSILAS. — Je ferai tout ce qui épargnera Polydora.

HERMÈS. — Même si mon conseil ne t'épargne pas toi-même ?

PROTÉSILAS. — Moi, je n'ai plus rien à perdre.

HERMÈ. — Si : son amour.

PROTÉSILAS. — En perdant la vie, c'est son amour que je perds. Il n'y a rien d'autre.

HERMÈS. — Tu ne la tiendras plus jamais dans tes bras. Cela, tu l'acceptes. Accepterais-tu de savoir qu'elle ne t'aime plus ? Qu'elle ne pense plus à toi ?

PROTÉSILAS. — Qu'il ne reste plus rien de moi ? Nulle part ?

HERMÈS. — Si l'idée de sa douleur te console, attise au contraire sa douleur. Jette-toi à ses pieds en sanglotant. Demande-moi devant elle de t'arracher de force à son étreinte.

PROTÉSILAS. — Non, Hermès. Pas cela. Tant pis pour moi. Je ferai ce que tu me diras. Mais quand toutes les eaux du Léthé n'ont pas effacé Polydora de ma mémoire, suffit-il que je le veuille pour m'effacer de la sienne ?

HERMÈS. — Si tu veux, elle t'oubliera. Peut-être même ton souvenir lui sera-t-il odieux. Mais plus sûrement elle t'oubliera. Comme si tu n'avais jamais existé. C'est plus féminin.

PROTÉSILAS. — Je ne te crois pas.

HERMÈS. — Tu ne connais pas de femmes qui se soient consolées de la mort de leur époux ?

PROTÉSILAS. — Elles n'étaient pas Polydora.

HERMÈS. — Ils n'étaient pas non plus Protésilas, je te l'accorde. Mais toute la question est là justement. Si tu étais vieux, affreux, égoïste, avare ou hargneux, Polydora ne serait pas si fâchée de te voir disparaître.

PROTÉSILAS. — Peux-tu me transformer brusquement ? Faire de moi un vieillard dégoûtant ?

HERMÈS. — Si je te métamorphosais ainsi, cela ne servirait à rien. Polydora ne te reconnaîtrait pas, et elle continuerait de pleurer le Protésilas qu'elle chérit dans son cœur. Voilà celui qu'il faut atteindre. Il faut le détruire en elle. Ne compte pas pour cela sur une intervention divine. Il n'y a que toi qui puisses y parvenir. Si tu le veux.

PROTÉSILAS. — Je veux qu'elle supporte de me perdre. Si pour cela il faut d'abord qu'elle me déteste, je le veux. Mais comment ? Si tu ne veux même pas me rendre hideux.

HERMÈS. — Je ne te conseille pas de changer de visage, mais d'âme.

PROTÉSILAS. — Cela ne dépend pas de moi.

HERMÈS. — Cela dépendait de toi jusqu'ici de

te montrer plein de charme, d'attention, de délicatesse. Fais le contraire.

PROTÉSILAS. — Polydora verra bien que je me force. Elle croira que je joue. Elle en rira.

HERMÈS. — On ne reconnaît pas toujours le premier signe de l'amour. Celui de la haine non plus.

PROTÉSILAS. — Faut-il qu'elle me haïsse ? Et si brusquement !

HERMÈS. — Une seule goutte de poison trouble l'eau la plus limpide. Ce n'est pas une question de temps.

PROTÉSILAS. — Je ne trouverai jamais en moi cette goutte de fiel.

HERMÈS. — Elle existe, je te l'assure. Le monstre n'est jamais qu'assoupi. Toujours prêt à bondir. Entrouvre la cage.

PROTÉSILAS. — Tu parles par énigmes. Les paraboles sont peut-être une tradition respectable, mais je n'ai pas le cœur à la recherche. Dicte-moi ma conduite en termes clairs.

HERMÈS. Polydora n'a connu qu'un seul Protésilas : le fiancé délicat, l'amant ardent, le héros. Découvres-en un autre, un nouveau. Montre-toi en mari.

PROTÉSILAS. — Qu'est-ce qu'un mari ?

HERMÈS. — C'est un homme qui regarde les femmes des autres et qui s'ennuie avec la sienne. C'est un homme qui affiche après les catastrophes la sérénité du sage et qui entre dans une colère furieuse quand il ne trouve pas ses sandales. C'est un homme à qui la douleur d'autrui n'inspire qu'indifférence et scepticisme, mais qui hurle si une écharde entre dans son doigt. C'est un homme qui parade sur les places publiques et qui chez lui ne cherche plus à plaire ; qui est fier que sa femme soit belle et qui lui reproche de le montrer ; qui lui fait grief de ses bavardages et qui raconte à ses amis tout ce qu'elle lui rapporte. Il lui demande conseil quand il est seul avec elle, mais dans une assemblée, il ne la laisse pas finir une phrase, il lui parle avec brutalité ou avec mépris, il veut montrer qu'il la domine, qu'il ne s'occupe ni de ses avis ni de ses préférences, qu'il la tolère et qu'il y a du mérite. Voilà ce que c'est qu'un mari : c'est un homme qui se venge d'être encore un enfant. C'est un homme qui mange, c'est un homme qui boit, c'est un homme qui digère, c'est un homme qui encombre une maison.

PROTÉSILAS. — Et tu veux qu'en une heure je devienne un mari ?

HERMÈS. — Ne le sois qu'un tout petit peu. C'est toujours plus qu'il n'en faut pour consoler une femme de sa perte.

PROTÉSILAS. — Si tu me donnais du temps, j'arriverais peut-être à détacher Polydora de moi...

HERMÈS. — N'essaye pas de m'abuser. Garde pour Polydora toutes tes ruses et montre-lui tout de suite un nouveau visage.

PROTÉSILAS. — Le festin va commencer. Elle ne doit pas y assister.

HERMÈS. — Elle y sera, si je le veux.

PROTÉSILAS. — Il vaudrait mieux que j'attende d'être seul avec elle.

HERMÈS. — Au contraire. En tête-à-tête elle acceptera tout. Il faut que tu te révèles publiquement. Devant d'autres femmes ce serait encore plus efficace. Il n'y a pas d'humiliation quand il n'y a pas de témoin.

PROTÉSILAS. — Faut-il que je l'humilie ?

HERMÈS. — Tout ce qui ne l'aura pas blessée profondément sera inutile. Tu ne la détacheras pas de toi en t'enivrant ou en mangeant comme un goinfre. Les femmes ne se dégoûtent pas facilement. Et nous sommes tous très indulgents pour les défauts d'autrui s'ils ne nous atteignent pas personnellement. Mais il faut que tu aies la volonté de vaincre. Comme au combat. Tu dois attaquer sans répit et sans pitié. Jusqu'à ce que tu aies trouvé le point faible. Alors acharne-toi.

PROTÉSILAS. — Tu connais sa douceur. Elle ne se défendra pas.

HERMÈS. — Ne t'y fie pas. Tu ne l'as jamais provoquée. Evidemment tu n'arrives pas à imaginer la férocité sur un visage aussi tendre. Mais le visage humain est admirablement combiné. Les mêmes traits servent à la haine et à l'amour. Tu remarqueras du reste que nos ennemis se recrutent toujours parmi nos amis. Des indifférents n'auraient aucune raison de nous haïr.

PROTÉSILAS. — Je crois en effet que Polydora te détesterait si elle t'entendait.

HERMÈS. — En ce moment, c'est toi qui m'en veux.

PROTÉSILAS. — Oui.

HERMÈS. — Tu vois : j'y suis parvenu aisément. Imite-moi.

PROTÉSILAS. — Si elle pouvait choisir, elle préférerait savoir que je meurs.

HERMÈS. — Alors va lui dire adieu.

PROTÉSILAS, *après une longue hésitation et même un pas vers la porte.* — Non. Je suis un lâche !

HERMÈS. — Tu vas être un héros !

PROTÉSILAS. — J'ai sauté le premier sur la plage. J'ai affronté Hector. Est-ce que cela ne suffit pas ?

HERMÈS. — On te regardait. On t'admirait. Tu étais un héros conforme à l'usage. Mais que personne ne sache. Ni aujourd'hui. Ni demain. Accepter au besoin le mépris des autres pour ne pas leur laisser de regret. Voilà l'héroïsme courageux : n'être grand que pour soi.

PROTÉSILAS. — En serai-je capable ?

HERMÈS. — Tu ne peux pas donner une plus belle preuve d'amour.

PROTÉSILAS. — Et Polydora n'en saura rien !

HERMÈS. — Si tu veux qu'elle t'oublie, oublie-toi d'abord.

(*A ce moment, Polydora entre, souriante, heureuse, métamorphosée.*)

POLYDORA. — Messager du bonheur ! J'embrasse tes genoux ! Je te dois tout.

HERMÈS. — Non, Polydora. Relève-toi. Je suis seulement un messager. C'est ainsi que tu m'as appelé toi-même. J'aimerais que tu t'en souviennes toujours. Je ne suis responsable de rien.

POLYDORA. — Ne me parle pas du destin. Je n'y crois plus. Il suffit d'aimer et tout devient possible.

HERMÈS. — C'est donc à ton amour que doit aller ta gratitude.

POLYDORA. — Veux-tu dire qu'avec lui je n'aurai plus jamais besoin des dieux ?

HERMÈS. — Si tu le conserves !

POLYDORA. — Protésilas, répétons devant Hermès les serments que nous nous sommes faits.

HERMÈS. — Encore une fois ne me mêle pas à cela. Je connais les hommes et je ne serai jamais garant de leur constance. Des femmes non plus, excuse-moi.

POLYDORA. — Quelles épreuves veux-tu nous faire subir pour nous croire ?

HERMÈS. — Il ne m'appartient pas de les imposer. Le destin que tu défies s'en chargera peut-être.

POLYDORA. — Je ne crains rien. Protésilas est là.

HERMÈS. — Tu ne sais pas s'il ne va pas changer. Ou bien ce sera toi.

POLYDORA. — Tout peut changer sauf notre amour. Depuis hier, tout a changé : les visages, les demeures, les oiseaux dans le ciel et le ciel lui-même ; c'était un toit pesant et c'est une volière. Je ne reconnaîtrais rien, je serais dans un monde tout neuf si mon amour n'était pas là pour me dire que c'est moi, que c'est le ciel, que c'est la terre et que Protésilas est devant moi.

HERMÈS. — Ne sois pas si confiante, Polydora. Les dieux ont une longue expérience des métamorphoses ; ils s'en servent beaucoup. Mais les hommes les subissent. D'une heure à l'autre ils peuvent en être les victimes. Au début on ne se rend compte de rien. Et brusquement on s'aperçoit qu'on ne se connaît plus. On s'est quitté sans le savoir. Il faudrait se dire adieu chaque fois que le soleil se lève.

POLYDORA, *gaiement*. — Adieu Protésilas de l'aurore.

PROTÉSILAS, *ému*. — Adieu Polydora d'une nuit.

POLYDORA, *se jetant dans ses bras, lui donne un baiser et le quitte*. — Adieu Protésilas de ce baiser-là.

PROTÉSILAS, *bouleversé*. — Adieu Polydora de ce dernier instant. L'heure coule du sablier et nous cache peu à peu dans le sable.

POLYDORA, *que cette émotion exalte*. — Oui ! Quittons-nous encore pour nous retrouver encore.

(*Et, par jeu, elle fait quelques pas en s'éloignant, tournant, dansant presque avant de revenir vers Protésilas. Pendant qu'elle fait ce mouvement, Hermès, avançant un peu s'est mis entre elle et son époux. En le voyant s'interposer ainsi, elle s'arrête, interdite.*)

HERMÈS, *comme un ordre*. — Polydora, tu assisteras au festin.

POLYDORA. — Ne me dis pas cela sévèrement. Ton ordre m'emplit de joie. (*Allant vers Protésilas.*) Où serons-nous placés ?

PROTÉSILAS. — Ne te réjouis pas si vite.

POLYDORA. — Pourquoi ? Tu n'as pas peur que je m'ennuie !

PROTÉSILAS. — Il s'agit d'une cérémonie. On n'y prend pas la place que l'on veut.

POLYDORA. — De toutes façons je te verrai. Je ne verrai même que toi. Je n'écouterai que toi.

PROTÉSILAS, *qui s'éloigne d'elle et marche de long en large, très agité*. — Nous ne sommes plus dans la chambre nuptiale. Ici tu es devant l'autel. Il y aura tout à l'heure l'archonte, les citoyens les plus nobles de la cité, mon père.

POLYDORA. — Ceux que j'ai affrontés en ton absence ne m'inquiètent plus quand tu es là.

PROTÉSILAS. — Tu dois respect et obéissance à ma famille. Mes ancêtres sont devenus les tiens.

POLYDORA. — Je ne veux être que leur fille. Je ne l'ai jamais oublié. Je suis ton épouse.

PROTÉSILAS. — Tu te souviendras aussi que je suis ton mari. Avant tout.

(*Polydora, que le ton de Protésilas, se montant peu à peu, a surprise, se tait, tandis que Protésilas s'approche de la porte et appelle à l'extérieur. Protésilas très sec.*)

Naucrate ! (*Naucrate entre.*) Où est mon père ? Quand vient l'archonte ?

NAUCRATE. — Ils sont là tous les deux. Ils attendent qu'Hermès leur permette d'entrer.

HERMÈS. — Laisse-les venir.

(*Naucrate sort. Un temps. Protésilas revient, en évitant Polydora qui le suit du regard.*)

(*Iphiclos entre, très empressé, accompagnant Aristoclès et suivi par Acaste, Erinna, Laodamie, Cléandre et Tyrtée. Tyrtée a revêtu la pourpre des aèdes et sa chevelure est serrée par un cercle d'or. L'archonte a également une couronne et du reste tous ceux qui doivent participer au festin sont en tenue de cérémonie.*)

IPHICLOS, *entrant*. — Nous attendions tes ordres, Hermès. Ma demeure est maintenant la tienne.

ARISTOCLÈS. — Elle est ton temple. Ce lit de marbre sera désormais le tien ; tu pourras t'y reposer éternellement de ton voyage d'un jour et nous viendrons devant lui chaque matin te bénir et bénir ce jour.

PROTÉSILAS, *furieux*. — Il faut laisser passer les jours avant de bénir un jour.

(*Surprise générale, sauf bien entendu de la part d'Hermès qui va s'asseoir tranquillement et majestueusement sur son lit tandis que, s'approchant de Protésilas, Iphiclos lui dit :*)

IPHICLOS. — Quelle humeur, Protésilas ! A qui en as-tu ?

(*Protésilas ne répond pas et se détourne. Iphiclos va vers Polydora, un peu inquiet, tandis qu'Aristoclès s'adresse à Hermès.*)

ARISTOCLÈS. — Hermès ! Il n'y a pas un citoyen qui n'ait quitté son foyer ou son champ pour t'honorer. Ils sont tous assemblés sur la place. Daigneras-tu te montrer, pour qu'ils t'acclament ?

HERMÈS. — Je partirai dès que le festin s'achèvera. A ce moment ils pourront pousser leurs cris, ceux qu'ils voudront.

IPHICLOS. — Qu'on leur donne à boire jusque-là.

ARISTOCLÈS. — Un instant encore, Iphiclos.

PROTÉSILAS, *dans un nouvel éclat*. — Ah ! Ne retarde pas l'ivresse. C'est cela qu'on attend.

(*De nouveau, surprise générale. On regarde Hermès qui a l'air de ne s'être aperçu de rien.*

IPHICLOS, *à Polydora*. — Pourquoi est-il en colère ?

POLYDORA. — Je ne sais pas, Iphiclos.

IPHICLOS. — Tu ne lui as rien dit qui ait pu l'irriter ?

POLYDORA. — Nous n'avons parlé que de notre amour.

ARISTOCLÈS, *s'adressant encore à Hermès*. — Hermès, pour la première fois un dieu assiste à une de nos fêtes. Nous sommes émerveillés, reconnaissants, éperdus de piété. Mais nous sommes bien

embarrassés. J'ai consulté tous les livres. Tout y est minutieusement prévu pour plaire à des dieux absents, mais tu es là !

HERMÈS. — Crois-tu que du haut de l'Olympe on voie plus mal, quand on est dieu ?

ARISTOCLÈS. — Non, mais il y a des rites. La forme c'est la foi. Dès qu'on nous laisse réfléchir, les dieux s'éloignent.

PROTÉSILAS. — Tu penses donc qu'on peut les retenir. On ne retient même pas les hommes.

HERMÈS. — Je n'ai qu'un désir : que Polydora assiste à notre festin.

PROTÉSILAS. — Veux-tu aussi que les femmes finissent par tout diriger dans cette cité ? Je les connais. Si on leur entrouvre une porte, elles ne tardent pas à envahir toute la maison.

IPHICLOS. — Sois indulgent pour mon fils, Hermès. Il oublie qui tu es. Il s'oublie lui-même.

ARISTOCLÈS. — Tes ordres sont sacrés, Hermès.

POLYDORA. — Hermès, si cela déplaît à Protésilas, laisse-moi me retirer.

HERMÈS. — Il a besoin de ta présence.

IPHICLOS. — Hermès, désigne toi-même les convives que tu veux inviter.

HERMÈS. — Que Polydora le fasse.

POLYDORA. — Puis-je demander à mon père de rester auprès de toi ? A son épouse et à ma sœur.

PROTÉSILAS. — Toute la famille alors !

(*Un froid.*)

IPHICLOS. — Prenez place.

ARISTOCLÈS. — Prenez place et souvenez-vous que nous ne sommes pas assemblés seulement pour manger et pour boire. Chaque bouchée est un acte de foi. Chaque gorgée a une valeur rituelle.

PROTÉSILAS. — Et chaque mot a un sens. Souviens-t'en, Polydora. (*Se levant et tendant sa coupe.*) Naucrate, à boire. (*Mais au moment où Naucrate arrive près de lui avec une amphore. il lui arrache l'amphore des mains et rejette sa coupe.*) Non, donne-moi l'amphore tout entière, que je m'enivre plus vite. Regarde, Polydora, tu ne m'as jamais vu ivre. Tu vas voir. (*Et il boit, debout, à même l'amphore.*)

POLYDORA, *se dressant comme pour aller vers lui.* — Protésilas !

HERMÈS. — Laisse-le boire, Polydora. (*Elle se rassied.*) De quoi as-tu peur ? Le vin ne trahit pas les hommes. Il rend meilleurs ceux qui sont bons et s'il démasque les autres, c'est encore un bienfait.

IPHICLOS. — Du reste l'ivresse fait partie des rites. N'est-ce pas, Aristoclès ?

ARISTOCLÈS. — Elle n'est pas expressément admise, mais elle n'est pas non plus interdite.

CLÉANDRE. — Alors, buvons.

TYRTÉE. — Archonte, il y a même une ivresse sacrée, c'est celle que la poésie répand sur une assistance.

ARISTOCLÈS. — Tu as raison ! Il faut d'abord que nous entendions le poète.

(*Tyrtée se lève.*)

PROTÉSILAS, *s'asseyant lourdement en lâchant son amphore.* — Ne mens pas, Tyrtée. Hermès n'aime que la vérité. Si tu ne la dis pas, je prendrai ta place.

TYRTÉE, *lisant avec emphase*

Je te salue, Hermès, dieu pacifique.
Le voyageur ne t'invoque jamais en vain,
Soit que perdu dans la forêt il cherche une clairière,
Soit que sur sa barque il guette l'accalmie,
Soit que dans un voyage imaginaire,
Il ne retrouve plus le chemin du retour.
Tu ramènes le rêveur à la raison
Et le mourant à la vie.
Mais tu es aussi le dieu du commerce,
Parce que le commerce est le voyage des objets
Et que tu protèges tout ce qui navigue librement,
Tout ce qui est libre.

PROTÉSILAS. — Ce n'est pas vrai. Rien n'est libre. Nous ne sommes pas libres puisque nous devons obéir aux dieux.

(*Consternation générale.*)

POLYDORA. — L'ivresse rend donc ingrat, Hermès ?

HERMÈS. — La liberté de se plaindre est la seule dont les hommes soient vraiment épris.

PROTÉSILAS. — Je prendrai ta place, Tyrtée. Tu as menti.

TYRTÉE. — Je n'ai pas terminé, et tu n'es pas poète.

PROTÉSILAS. — Les poètes nous trompent, les dieux nous trompent, les femmes nous trompent, l'espoir nous trompe. Et c'est cela, votre liberté. Tu entends, Polydora ?

POLYDORA. — Je n'entends jamais que toi, mon chéri.

CLÉANDRE, *à Tyrtée.* — Remercie-la.

TYRTÉE, *très haut.* — Dois-je poursuivre mon hymne ?

ARISTOCLÈS. — Poursuis-le à voix basse, Hermès t'entendra. C'est l'essentiel.

PROTÉSILAS. — La seule liberté, c'est de vivre.

ACASTE. — Est-ce pour cela que la mort tente les hommes ?

PROTÉSILAS. — Ecoutez le philosophe. « La mort tente les hommes ! » As-tu jamais vu quelqu'un qui eût envie de mourir ?

ACASTE. — Hier encore et ici même. C'était ma fille et ton épouse.

PROTÉSILAS. — Paroles ! Paroles de femme ! Polydora m'aurait rejoint si elle l'avait voulu vraiment.

POLYDORA. — Protésilas, je t'en supplie. Même dans l'ivresse, ne doute jamais de mon amour.

PROTÉSILAS. — Je ne suis pas ivre.

CLÉANDRE. — Alors bois encore et laisse-nous boire.

TYRTÉE. — C'est nous qui avons empêché Polydora de mourir.

PROTÉSILAS. — Personne n'empêche personne, avec des paroles ! L'oracle avait dit que le premier qui sauterait du vaisseau sur la plage serait tué. Cela ne m'a pas empêché de sauter.

IPHICLOS. — Parce que tu es un héros.

PROTÉSILAS. — Mais non, je ne suis pas un héros. Ecoute-moi bien, Polydora. Je ne suis pas un héros. Tout le monde savait que le premier qui sauterait serait tué et personne ne voulait sauter. Pas plus moi que les autres. Nous avons sauté tous ensemble. Pour tromper le sort. Seulement, une fois que j'ai été touché, ils ont tous dit que j'avais sauté le premier, pour calmer le devin qui était furieux. Voilà comment on crée une légende. Voilà le héros. Si c'est lui que tu aimes, tu te trompes.

POLYDORA. — Je t'aimerais même si tu étais un lâche. Mais ton aveu est plus courageux que de sauter du navire.

PROTÉSILAS. — Je ne suis pas courageux. Comment pourrais-tu juger de mon courage ? Une femme n'entend rien au courage.

LAODAMIE. — Polydora est courageuse de t'écouter.

ERINNA. — Il ne sait plus ce qu'il dit !

PROTÉSILAS. — Je suis le seul ici à savoir ce que je dis, tu entends, Polydora, je suis le seul à savoir, à tout savoir.

POLYDORA. — Alors tu sais que je t'aime malgré tout.

PROTÉSILAS. — Malgré tout ! Pourquoi dis-tu « malgré tout » ? Est-ce malgré l'ivresse ? Malgré la lâcheté ? Malgré le mépris ? Qu'est-ce que tu aimes si tu m'aimes malgré tout ce que je suis ?

POLYDORA. — Je t'en prie, Protésilas.

PROTÉSILAS. — Qu'est-ce que tu aimes si tu m'aimes malgré tout ?

POLYDORA. — J'aime que tu sois là.

PROTÉSILAS. — Malgré tout ! Et tout ! Tu ne sais pas encore ce que c'est. M'aimeras-tu toujours malgré tout ?

POLYDORA. — Naturellement.

ACASTE. — Tu voudrais qu'une jeune épouse analyse ses sentiments comme un philosophe. Elle sait qu'elle t'aime. Et nous le savons tous. Les dieux eux-mêmes l'ont reconnu.

PROTÉSILAS. — Est-ce vrai, Hermès ? Tu dois avoir un avis là-dessus. Et sur le reste. Sur nous. Sur notre cœur. Dis-nous la vérité. Aide-moi.

HERMÈS. — Ne m'appelle pas à ton secours. Toi qui as su fléchir les juges de l'Enfer, ne saurais-tu pas convaincre ton épouse ?

POLYDORA. — De quoi faut-il me convaincre ? Je suis heureuse. Et je remercie les dieux que j'ai tant suppliés.

PROTÉSILAS. — Tu ne les connais pas. Tu répètes les louanges qu'on leur adresse pour les flatter. Mais tu ne sais pas de quoi ils sont capables.

ARISTOCLÈS. — Protésilas, nous sommes réunis pour adorer les dieux. Respecte-les. Respecte-nous.

PROTÉSILAS. — Je ne respecte personne. Je n'ai pas appris le respect aux Enfers.

POLYDORA. — Et maintenant tu es revenu. Apprends à oublier le mal qu'on t'a fait.

PROTÉSILAS. — Tu ne sais pas le mal qu'on me fera encore. Celui que je ferai moi-même. Tu ne connais pas l'envers du monde.

POLYDORA. — Faut-il découvrir ce que les dieux nous cachent ?

PROTÉSILAS. — Le navigateur qui aborde sur une île nouvelle se hâte de rentrer pour faire le récit de son voyage. Et moi je me tairais !

ARISTOCLÈS. — Parle, Protésilas. Dis-nous ce que tu as vu là-bas. En tant que prêtre, j'aimerais qu'on me raconte exactement ce qui s'y passe.

CLÉANDRE. — Tu n'es donc pas certain de ta science, archonte ?

ARISTOCLÈS. — Si, mais les témoins sont rares et les témoignages utiles à la religion.

TYRTÉE. — Y a-t-il vraiment trois juges ?

CLÉANDRE. — Comment est leur visage ?

ERINNA. — Comment s'habillent les femmes pour paraître devant eux ?

IPHICLOS. — Est-ce qu'ils interrogent ou est-ce qu'ils savent déjà tout ?

LAODAMIE. — Sont-ils aussi sévères que les hommes ?

ACASTE. — On dit que le premier pèse les intentions, le second les actes, mais que fait le troisième ?

POLYDORA. — Ne le torturez pas. Vous voyez bien qu'il souffre.

HERMÈS. — Tu souffriras moins quand tu auras tout dit, Protésilas. Ne te contiens pas.

PROTÉSILAS. — On me pose mille questions. Il n'y en a qu'une. Pourquoi suis-je ici ? Personne n'en sait rien. Les dieux non plus. Ils ne servent à rien.

ARISTOCLÈS. — Protésilas, ne blasphème pas. L'ivresse n'est pas interdite, mais elle n'est pas une excuse.

HERMÈS. — Le blasphème en est une. On s'attaque aux dieux pour fuir ce qu'on n'ose pas combattre.

PROTÉSILAS. — Polydora, c'est toi qui devrais fuir. Je ne me domine plus. Je vais te faire du mal.

POLYDORA. — Nous devons tout partager. Si ton secret te pèse, ne le garde pas pour toi. Qu'est-ce que la mort a pu t'apprendre de si lourd ?

PROTÉSILAS. — D'abord, la haine de ceux qui survivent.

IPHICLOS. — Tu me fais honte, Protésilas.

ACASTE. — Nous ne devons rougir que de nous-mêmes, Iphiclos.

PROTÉSILAS. — Tu as raison, Acaste. Chacun de nous a tant de bassesses à cacher, ou à avouer. C'est une cruelle épreuve que de savoir, que de voir, que de découvrir. Soit. Les autres. Ne plus être dupe.

ARISTOCLÈS. — Tu ne nous révèles que ta haine. Est-ce tout ce que tu as appris ?

PROTÉSILAS, *à Polydora*. — A toi, je veux dire ce qui se passe aux Enfers. Dans l'eau du fleuve qu'on traverse, chacun voit son passé qui se penche et qu'elle reflète. C'est pour cela que de la barque, tous les morts donnent des coups de rame pour effacer l'image de leur vie. Et c'est bien le fleuve de l'oubli. Mais au fond, dans la boue, on aperçoit les juges. Ils ont tous le même visage : le nôtre. On se juge tout seul quand on descend dans cette boue infernale que nous sommes. Tous les visages sont trompeurs. L'Enfer, c'est de le savoir. Regarde le mien. Je vais t'apprendre à lire.

POLYDORA. — Je n'ai pas peur d'un Enfer qui t'a laissé partir.

PROTÉSILAS. — Regarde-moi : quand je t'emportais d'Iolchos sur mon char, mes yeux étaient-ils moins tendres ?

POLYDORA. — Je n'y ai jamais lu que ton amour.

PROTÉSILAS. — Tu te trompais : je ne pensais qu'à mes chevaux dont la course me grisait. Et je n'étais fier que de leur galop et de l'admiration des filles qui me voyaient passer. Quand je t'ai dit que je t'aimais, je ne savais pas ce que cela signifiait.

POLYDORA. — Tu l'as appris peu à peu : tu ne m'as donc aimée qu'après me l'avoir dit. Moi aussi. Pendant que tu regardais les jeunes filles qui te souriaient au passage, je ne voyais personne, mais je savais qu'on m'enviait. Cela faisait partie de

mon bonheur. Je l'avoue et je n'en ai pas honte. Je partais. J'étais emmenée, enlevée comme dans les contes. J'ai pris l'habitude de donner ton nom à mon ravisseur et tes traits à mon ravissement.

PROTÉSILAS. — Tu étais donc prête à les donner à n'importe qui ?

POLYDORA. — Le Destin t'a choisi.

PROTÉSILAS. — Ce n'est pas toi. Ce n'est pas moi non plus. On ne choisit pas. Seulement, on compare. Moi j'ai comparé. Et toi ? J'ai même pu comparer les baisers que tu me donnais, et tes caresses, et tes gémissements, et ta pudeur.

POLYDORA. — Tu veux m'éprouver ? Dis-moi que tu veux m'éprouver. Hermès, est-ce que toutes les jeunes épouses doivent subir une initiation de ce genre ? (*Se retournant vers Protésilas.*) Dans ce cas, regarde-moi, je triomphe.

PROTÉSILAS. — Je n'ai pas tout dit.

POLYDORA. — Tu es revenu. Et tu m'as retrouvée. Si, tu as tout dit.

PROTÉSILAS. — Et l'avenir ? Il y a aussi l'avenir. Tu ne veux pas le connaître ?

POLYORA. — Il a ton visage. Il n'est pas parfait, mais il est à mon goût.

PROTÉSILAS. — Ton goût, c'est la gloire de Protésilas.

POLYDORA. — Renonce à ta gloire. Renonce à ton nom. Renonce à tout. Je te suivrai.

PROTÉSILAS. — Tu ne renonceras jamais à ta maison. Les femmes n'aiment que leur maison. Comme les chats. Si le mari est là, il fait partie du mobilier. S'il part, il devient un sujet de conversation. (*A Erinna.*) Elle a déjà eu le temps de te raconter notre nuit, n'est-ce pas ?

ERINNA. — Tu es fou !

POLYDORA. — Protésilas, elle est à nous, cette nuit, à nous seuls.

PROTÉSILAS *sans l'entendre, à Erinna.* — Si elle ne l'a pas fait, elle le fera. (*A Laodamie.*) Tu auras droit à ses confidences, toi aussi.

LAODAMIE. — Pas devant tout le monde, en tout cas, comme les tiennes..

PROTÉSILAS, *à Podydora.* — Tu répéteras les petits noms que je te donne. Ma brebis !... Mon agneau !...

(*Il s'attendrit lui-même en les prononçant, tandis que Polydora se cache la figure dans ses mains. Il se reprend soudain et rit.*)

Savez-vous comment elle m'appelle, moi ?

POLYDORA. — Je t'en supplie !

PROTÉSILAS. — D'abord « ma gazelle »... Et puis « mon tigre »... Cela dépend des moments.

POLYDORA. — Hermès, fais-le taire !

PROTÉSILAS. — Tu n'as pas encore raconté comment tu passes sur tout mon corps ta main pleine de parfum ? En me disant que tu veux me donner ton odeur. Mais tu m'as avoué ensuite que c'était pour me caresser.

POLYDORA. — Je ne raconte rien. Je ne raconterai jamais rien. Tais-toi.

PROTÉSILAS. — Si tu ne cries pas sur les toits que tu m'aimes, tu ne m'aimeras plus.

POLYDORA. — Tu me fais mal ! Veux-tu me voir pleurer ? Je pensais que cela ne m'arriverait jamais plus !

PROTÉSILAS. — Les femmes pleurent toujours, mais elles laissent les hommes partir. Les pères se lamentent, mais ils envoient leurs fils se faire tuer. Les poètes font des hymnes, mais ils restent à l'abri.

TYRTÉE, *se levant.* — Je proteste !

IPHICLOS. — Assieds-toi, Tyrtée. Je devrais protester aussi, si je prenais au sérieux ces enfantillages.

ACASTE. — C'est un jeu.

PROTÉSILAS. — Ecoutez le chœur des pères. Leurs enfants s'amusent. Nos cris, nos révoltes, nos désespoirs, nos amours, c'est pour rire. Ils ont raison. Il faut détruire la comédie. Celle des dieux qui font semblant de nous aider et qui nous abandonnent ; celle des hommes qui font des lois pour les autres, et celle des femmes qui acceptent tout parce qu'à la fin elles restent seules.

POLYDORA. — J'accepte tout parce que je sais que ce soir tu seras contre moi sur ma couche, plein de tendresse et d'abandon.

PROTÉSILAS *qui faiblit de nouveau, désespéré.* — Non ! (*Et puis il répète ce non en changeant de ton, se reprenant peu à peu.*) Non !... Non !... Cette comédie-là est la pire de toutes ! Celle des corps. Il faut la détruire aussi. Je ne t'ai pas retrouvée. Je croyais que toutes nos nuits se ressembleraient. Mais il n'y en aura jamais eu qu'une. Tout à l'heure, quand je te tenais dans mes bras, j'essayais de me rappeler la Polydora de ma première nuit. Vainement. Sans doute l'avais-je imaginée comme le reste. Sais-tu ce que j'ai dû faire ? Cette nuit, oui, tout à l'heure. J'ai pensé à une autre, à une autre qui n'était pas Polydora, à une autre femme.

POLYDORA. — Je te déteste !

PROTÉSILAS, *soulagé d'en finir.* — Enfin !... (*Se reprenant.*) Enfin, tu l'avoues. Toi aussi. Répète-le.

POLYDORA. — Oui, je te déteste.

PROTÉSILAS. — Les femmes n'osent jamais le dire. Mais les hommes s'en doutent. Elles ont beau mentir, on les connaît. Elles se fardent, mais le maquillage les trahit. Le soir, sur le pont du navire qui voguait vers la guerre, nous parlions de nos femmes. Nous nous racontions tout, nous aussi. Nous en faisions des découvertes ! La dernière, et la plus importante, est que nous pouvons nous passer d'elles.

POLYDORA. — Pourquoi es-tu revenu ?

PROTÉSILAS. — Pour te le dire. Pour en être certain. Pour pouvoir repartir. Les hommes aiment la guerre, Polydora. Les quatre murs d'une maison les enferment. L'amour d'une seule femme les emprisonne. La terre est vaste et l'aube qui se lève sur une mer sans bornes fait battre le cœur aussi fort que l'amour. L'amour est la guerre des femmes, et nous sommes l'ennemi. Pars pour ta guerre, Polydora. Tu gagneras peut-être la prochaine.

POLYDORA, *se dressant.* — Hermès ! Puis-je maintenant me retirer ?

HERMÈS, *après un temps, puis solennel.* — Qu'on me laisse seul avec Polydora.

(*Etonnement profond. Tout le monde se lève.*)

ARISTOCLÈS. — Que chacun me suive ! Au dehors le festin n'est pas terminé. Ne jetons pas la confusion dans la cérémonie. Si nous passons en ordre, ils penseront que notre sortie était prévue.

IPHICLOS. — Tu as raison, Aristoclès. Rien ne doit transpirer de ce qui s'est dit ici.

(*Sortie générale. Au moment où Protésilas va sortir, Polydora l'arrête.*)

POLYDORA. — Protésilas ! Si Hermes y consent, reste encore un instant.

(*Hermès approuve du geste. Protésilas revient. Polydora quitte sa place et va vers lui. Polydora avec beaucoup d'aisance et de détachement maintenant.*)

Tu es un héros, Protésilas, le héros de la franchise. Alors, sois-le jusqu'au bout. Regarde-moi bien en face. Si tu mens, je le verrai. Je te demande de répondre encore à une question, la dernière. Ce n'est pas pour une guerre nouvelle que tu vas repartir ? Ce n'est pas l'aventure qui t'appelle. C'est la mort.

HERMÈS, *intervenant.* — Elle est au bout de toutes les aventures.

POLYDORA. — Ne l'aide pas, Hermès.

PROTÉSILAS. — Hermès a raison. Les dieux ont toujours raison. Quand un guerrier se lance à l'assaut, on dit qu'il cherche la mort. Il la cherche en effet. Il veut savoir derrière quel ennemi elle se cache. Il la provoque.

POLYDORA. — Ne me parle pas des autres. Je te demande si tu dois mourir, toi, maintenant.

PROTÉSILAS, *cherchant encore à éluder la réponse.* — Je t'ai déjà dit ce que je pensais des oracles.

POLYDORA, *insistant, implacable.* — Je te demande de m'avouer que tu retournes là-bas, que tu le sais, que tu le dois.

HERMÈS, *intervenant.* — Il suivra son Destin, tu le sais bien aussi. Ne le harcèle pas. Il t'a fait assez de mal.

POLYDORA. — Les dieux savent mentir... Les dieux et les femmes. Mais un homme ! Regarde-le. Il n'a même pas besoin de me répondre.

PROTESILAS, *appelant au secours.* — Hermès !

HERMÈS. — Je t'ai déjà dit ce que je pensais du courage.

PROTESILAS, *à Polydora, vaincu.* — Eh bien ! je n'en ai pas assez pour te trahir. J'ai menti pour que tu me détestes. Pour que tu ne souffres pas. Pour que tu m'oublies.

POLYDORA. — J'avais compris.

PROTÉSILAS. — Remercie Hermès ! C'est lui qui a eu cette idée.

HERMÈS. — Hommes et dieux, qu'allons-nous devenir si le mensonge perd sa vertu ?

POLYDORA. — Protésilas n'a pas menti.

PROTÉSILAS. — Ne te moque pas de moi.

POLYDORA. — Tu aurais bien voulu ! Pauvre Protésilas ! Tu cherchais tout ce qu'il fallait inventer pour me désespérer. Et tu as trouvé. Mais tu n'as trouvé que des choses vraies.

PROTÉSILAS. — Tu ne le crois pas, Polydora ? Tu ne penses pas ce que tu viens de dire. Je t'ai menti. J'ai été odieux. Je le sais. Je l'ai fait exprès. Mais rien n'était vrai.

POLYDORA. — Cela est vrai que je ne me suis pas tuée.

PROTÉSILAS. — Tout le monde sait que tu voulais mourir.

POLYDORA. — Je l'ai dit et l'on m'a crue. Cela est vrai que j'étais fière de toi et que je parlais sans cesse de mon héros.

PROTÉSILAS. — Parce que tu m'aimes.

POLYDORA. — J'aimais mon prestige. Une jeune veuve est toujours très entourée. Mais la veuve d'un héros l'est davantage. Evidemment, si le héros revient, c'est la déroute des prétendants. Mais cela est vrai qu'on ne les hait pas, ces survivants.

PROTÉSILAS. — Polydora, je t'en supplie. Ne gâche pas nos dernières minutes. Je vais mourir. Je t'aime. Je ne te verrai plus. Tu me parles pour la dernière fois.

POLYDORA. — Cela est vrai que je t'ai laissé partir, et que j'aime cette demeure. Cela est vrai que j'ai beaucoup pleuré. Devant tout le monde. Et même la nuit, quand j'étais seule sur ma couche. Sais-tu que les larmes m'ont manqué depuis hier. Les larmes de la nuit surtout. Celles qui endorment. On dort si bien après les larmes. Et puis on dort mieux quand on est seule. Tu dois savoir que cela est vrai aussi.

PROTÉSILAS. — Tu inventes !

POLYDORA. — On ne peut rien inventer qui surpasse en horreur la réalité. Merci de me l'avoir appris. Tu cherchais un monstre et tu m'as découvert un homme.

PROTÉSILAS. — Tu ne changeras rien à notre amour.

POLYDORA. — A qui pensais-tu quand tu me tenais dans tes bras ?

PROTÉSILAS. — C'est faux ! Je t'ai menti ! Je ne pensais qu'à toi. Je disais ton nom. Et tu disais le mien.

POLYDORA. — Cela n'empêche rien.

PROTÉSILAS. — Il y a des mots du bout des lèvres. D'autres sortent des entrailles.

POLYDORA. — J'ai fait des comparaisons, moi aussi. Oh ! Purement imaginaires ! Mais enfin tu sais que trois hommes au moins voulaient m'épouser après ta mort. Trois qui se sont déclarés. Ton père. N'en parlons pas, c'était horrible. Dans mes rêves, tout de même, il est arrivé qu'il prît ta place au moment où j'allais enfin te saisir. Un vrai cauchemar. Cependant je comparais.

PROTÉSILAS. — Je ne savais pas que tu pouvais être aussi cruelle.

POLYDORA. — Nous nous connaissions si peu. Donc, la nuit, je pensais à toi, mais j'avoue que les images des autres venaient se glisser traîtreusement entre nous.

PROTÉSILAS. — C'est impossible. Tu n'aimais que moi. Tu me l'as juré.

POLYDORA. — Je te donnais la préférence. Sauf une fois, dans un rêve. Veux-tu savoir qui l'a emporté, cette nuit-là ?

PROTÉSILAS. — Hermès, emmène-moi. Tu as voulu qu'elle me haïsse. Tu as réussi. Partons.

POLYDORA. — Tes épreuves ne sont pas terminées ! La mort va nous séparer une fois de plus. Et je vais avoir à tenir mon serment.

PROTÉSILAS. — Je ne connais qu'un serment : celui que tu voulais faire devant Hermès, celui de m'aimer toujours.

POLYDORA. — J'en ai fait un autre : j'ai juré d'aimer celui qui te rendrait à moi.

PROTÉSILAS. — Tu me l'as dit. Mais tu me l'as raconté en riant. Je ne suis ni la statue de Cléandre, ni le poème de Tyrtée.

POLYDORA. — Aussi n'est-ce pas l'un d'eux que j'aimerai. Hermès a tout fait. Je le lui ai dit devant toi.

HERMÈS. — Orgueilleuse Polydora !

PROTÉSILAS. — Hermès ! Tu veux aimer Hermès ! Mais Hermès est un dieu !

POLYDORA. — Tu es un héros, Protésilas. Seul un dieu pouvait l'emporter sur toi.

PROTÉSILAS. — Hermès ! Il faut que tu interviennes. Dis-lui que tu refuses. Dis-lui que nous partons. Allons-nous-en !

HERMÈS. — Polydora, je te répète une dernière fois...

POLYDORA. — ... Que tu n'es qu'un messager, je le sais. Mais on n'aime pas un homme uniquement pour ses défauts. Ni un dieu pour ce qu'il n'est pas.

HERMÈS. — Je n'ai que trop tardé. Partons, Protésilas.

POLYDORA. — Je t'attendrai donc. Avant de regagner l'Olympe, repasse par Phylacé. Tu n'y trouveras pas seulement ton lit de marbre.

PROTÉSILAS. — Ne l'écoute pas, Hermès. Elle ment ! (*A Polydora.*) Je t'ai humiliée ! Je t'ai fait du mal ! Je te demande pardon.

POLYDORA. — Adieu, Protésilas! Grâce à toi j'aurai tout appris ; je sais même comment on oublie. Il suffit d'agiter une rame et les images se brouillent.

PROTÉSILAS. — Moi, je le ferai. Le véritable enfer serait que je me souvienne. Mais toi tu te souviendras, Polydora. Tu seras obligée de penser à moi. Tout le monde te parlera de moi. La gloire qui s'attache à la faveur des dieux, mon retour miraculeux, la légende de Protésilas, tu ne pourras pas les faire oublier.

POLYDORA. — Je n'essayerai pas. Je veux qu'on te célèbre comme tu le mérites. Cléandre fera une nouvelle statue. Tyrtée écrira des poèmes. Et chaque année on racontera aux jeunes gens étonnés l'histoire merveilleuse de notre amour.

HERMÈS. — Elle seule doit survivre en effet. Ne pense plus qu'à ta gloire, Protésilas. Au moins tu seras revenu sur la terre pour en jouir. Va ! Le peuple t'attend pour t'acclamer. Ne lui dis pas encore que tu repars. Je l'annoncerai tout à l'heure. Va !

PROTÉSILAS. — Adieu, Polydora d'un seul amour. (*Il sort rapidement. Polydora va vers la porte.*)

POLYDORA *vers l'extérieur, brusquement transformée, effondrée.* — Adieu, Protésilas. Je t'aimais avec tes faiblesses. Je t'aurais aimé avec tes fautes. Ce sont les dieux qui ne voulaient pas te laisser le temps de les commettre. Ce n'est pas moi.

HERMÈS. — Tu as donc menti mieux que lui ! Pourquoi ? Pourquoi ne l'as-tu pas laissé partir avant de le désespérer ?

POLYDORA, *se retournant vers Hermès.* — Te souviens-tu d'Alceste ? Elle était d'Iolchos. Comme moi. Elle était la meilleure des épouses. Je veux l'être à mon tour. Ce qu'elle a fait, je peux le faire. Alors, si je suis son exemple, si je demande à descendre chez les morts à la place de Protésilas, si tu m'emmènes, comprendras-tu ?

HERMÈS. — On ne devrait jamais créer de précédent.

POLYDORA. — Emporte-moi.

HERMÈS. — Tu n'as pas mérité de quitter si vite cette terre.

POLYDORA. — Ne me parle pas de justice. Seule la vie est injuste.

HERMÈS. — Tu ne connais pas encore la mort.

POLYDORA. — Ne me dis pas que, là-bas aussi, les dieux ont échoué. A quoi serviraient-ils ?

HERMÈS. — A ce petit espoir, que je ne peux pas te laisser.

POLYDORA. — Que Protésilas vive, je n'ai pas d'autre espoir.

HERMÈS. — Tu veux que ce soit lui qui souffre !

POLYDORA. — Je viens de le torturer assez pour qu'il n'ait plus qu'à guérir. J'ai fait pour lui ce que tu voulais qu'il fît pour moi.

HERMÈS. — Tu as trop bien réussi. L'existence ne le tentera plus.

POLYDORA. — Offre-la-lui. Les hommes aiment la vie par-dessus tout. Les femmes ne peuvent l'aimer que si elles aiment.

HERMÈS. — S'il connaît ton sacrifice, il retrouvera son amour.

POLYDORA. — Il ne doit apprendre la vérité que plus tard.

HERMÈS. — Il faudrait qu'il acceptât de vivre.

POLYDORA. — Donne-lui un ordre.

HERMÈS. — Il voudra comprendre.

POLYDORA. — Alors trouve un prétexte.

HERMÈS. — Vous ne voulez jamais rien d'autre ! Des prétextes : la crainte ou l'espérance.

POLYDORA. — Je t'ai choisi, Hermès. A son tour choisis de m'emporter, morte ou vivante. (*Elle sort vers ses appartements.*)

HERMÈS. — C'est à moi de décider maintenant ! Et, quoi qu'il arrive, on me le reprochera. Je ne me chargerai plus de ces missions. Je l'ai déjà dit à l'Assemblée des dieux : ne nous occupons plus des hommes. Mais Zeus prétend que sans eux nous n'existons pas. La toute-puissance est impuissante si rien ne s'y oppose. On crée un moustique ; il vous pique. C'est un petit malheur. S'il ne pique pas, ce n'est pas un moustique, il n'existe pas, le créateur est inutile. Nous ne vivons que de l'imperfection des hommes. Et ils en profitent. Allons ! Il faut que je décide, que j'agisse, que je paraisse. Le peuple entier m'attend, Protésilas m'attend, Polydora m'attend. Les uns vont m'adorer, les autres me maudire. A la grâce des hommes ! Et je les imiterai : je ne croirai qu'aux éloges et aux applaudissements.

RIDEAU.

ACTE III

Même décor. Tout est resté dans le même état qu'à la fin du second acte.

Et Hermès, toujours seul, continue à monologuer.

HERMÈS. — Maintenant, il faut choisir. Toujours choisir. Des arguments, il y en a. Mais s'ils étaient assez forts pour clore une discussion, on ne discuterait pas. En fin de compte, c'est l'humeur d'un moment qui l'emporte, du moment où l'on doit dire oui ou non. Les mots les plus brefs du monde. Dans toutes les langues. Toute notre liberté est dans cet instant fugitif. La vie de Protésilas ou celle de Polydora. La décision ne dépend pas du problème, mais de celui qui le résout. Pourquoi m'en charge-t-on ? Cela ne me concerne pas. Ma mission était précise : conduire Protésilas auprès de son épouse et le ramener aux Enfers. Seulement le Destin qui prévoit tout prévoit aussi qu'on modifie ses ordres. Oui, mais les issues n'existent que pour ceux qui les trouvent. Je ne déciderai rien. Qu'ils découvrent eux-mêmes la solution. Finis les faux-fuyants. Chacun devra se prononcer formellement.

(*Protésilas entre comme un fou, venant de l'extérieur.*)

PROTÉSILAS, *entrant.* — Où est-elle ? Je veux lui parler.

HERMÈS. — Encore ! Elle n'a pas été assez claire ?

PROTÉSILAS. — Je n'en peux plus, Hermès ; tu m'emmèneras tout à l'heure, mais laisse-moi la revoir.

HERMÈS. — Rien ne dépend plus de moi.

PROTÉSILAS. — Pendant que la foule t'acclamera.

HERMÈS. — Comment as-tu pu lui échapper, à cette foule ?

PROTÉSILAS. — J'ai dit que je courais te chercher. Que j'allais te supplier d'apparaître. Je ne sais plus ce que j'ai dit. Mais je ne pouvais plus supporter cette procession absurde, ce triomphe de l'imposture.

HERMÈS. — La vie, en somme.

PROTÉSILAS. — Oui, j'ai trop vécu. Mais je veux dire adieu à Polydora. Je l'ai quittée trop vite.

HERMÈS, *prenant un temps.* — Veux-tu vivre, Protésilas ?

PROTÉSILAS. — Ne me torture plus. Profite de mon désespoir. Il ne durera pas toujours.

HERMÈS. — Encore une fois, je t'offre la vie.

PROTÉSILAS. — Pourquoi ? Pourquoi est-ce possible ? Maintenant ! Après ce que j'ai fait. Il fallait donc vider l'existence de tout ce qui lui donnait un prix pour me la rendre ? Un sac vide, voilà ce que tu m'offres !

HERMÈS. — Tu y trouveras encore la guerre, l'océan, les amis avec qui l'on parcourt le monde, et les femmes qu'on rencontre en touchant terre : tout ce que tu as décrit à Polydora.

PROTÉSILAS. — C'est toi qui me dis cela ! Toi qui m'as conseillé de lui mentir.

HERMÈS. — Tu n'as pas su. Elle a parfaitement raison : tu as prévu. Comme un augure lisant dans les entrailles des victimes. Tu lisais dans les tiennes.

PROTÉSILAS. — Je m'arrachais le cœur. Tu le sais. Si tu n'avais pas été là pour me contraindre, je n'aurais pas été jusqu'au bout. Je me serais effondré devant elle en lui demandant pardon.

HERMÈS. — C'est ce que tu as fait. Pourquoi veux-tu recommencer ?

PROTÉSILAS. — Pourquoi veux-tu m'en empêcher ? Peut-être m'offres-tu la vie pour que je te laisse Polydora ?

HERMÈS. — Sache d'abord si tu veux vivre et tu sauras ensuite à quel prix.

PROTÉSILAS. — Je le devine. J'en suis sûr. C'est cela, n'est-ce pas ? Tu me pressais de partir et maintenant tu me retiens sur la terre. Pour rester auprès d'elle. Toi.

HERMÈS. — Est-ce qu'un dieu a besoin de ces stratagèmes ? Réfléchis.

PROTÉSILAS. — En amour il n'y a pas de dieu qui tienne. Quel plaisir en auriez-vous si vous n'aviez qu'à vouloir ? Dis-moi la vérité, Hermès. Je ne t'en voudrai pas. C'est Polydora qui s'est offerte à toi. Si je pouvais être certain qu'elle t'aime vraiment, je n'aurais que de la joie à mourir. Dis-moi qu'elle est à toi. Et tout deviendra si simple.

HERMÈS. — Ce que je vais t'imposer est beaucoup moins simple. Mais veux-tu vivre ?

PROTÉSILAS. — Dis-moi d'abord si j'ai perdu Polydora.

HERMÈS. — Je n'ai rien à ajouter. Je ne lui ai pas dicté ses paroles.

PROTÉSILAS. — Tu as dicté les miennes. Et tu prétends que les dieux ne rusent pas ! Pourquoi es-tu sorti de ton rôle de messager ? Il fallait m'emmener de force au lieu de me laisser ce répit, juste le temps de détruire notre amour. Dieu du mensonge, je me souviendrai de tes conseils.

HERMÈS. — Finissons-en. Tu veux mourir ?

PROTÉSILAS. — A quel prix pourrais-je vivre ?

HERMÈS. — Ne marchande pas. Aimes-tu la vie ?

PROTÉSILAS. — Dieu du commerce, combien veux-tu me la vendre ?

HERMÈS. — Aimes-tu la vie par-dessus tout ?

PROTÉSILAS. — Combien de temps me donneras-tu ? Une nuit ? Une nuit que je passerai couché devant la porte. Pendant que tu tiendra Polydora entre tes bras ?

HERMÈS. — Tu vivras comme tous tes semblables. Sachant que tu n'es pas immortel. Et t'efforçant de ne pas y penser.

PROTÉSILAS. — Combien de temps ? Jusqu'à demain ?

HERMÈS. — Je te répète que tu seras comme les autres. C'est ce que tu voulais. Bien entendu, tu ne pensais qu'à ceux dont la vie continuait. Tu oubliais ceux dont le cœur cessait de battre au moment même où tu me suppliais de te laisser une heure de plus. Pourquoi à toi et pas à eux ? Tu as injurié les survivants. On est toujours le survivant de quelqu'un. La vie que je t'offre est une vie humaine. Avec toutes ses chances. Est-ce bien cela que tu veux ?

PROTÉSILAS. — Retrouverai-je l'amour de Polydora?

HERMÈS. — Je t'offre un sac vide. Tu y mettras ce que tu trouveras sur ta route.

PROTÉSILAS. — Tu ne veux pas me dire la vérité.

HERMÈS. — La vérité n'est pas la même pour un Protésilas qui veux mourir et pour un Protésilas qui veut vivre.

PROTÉSILAS. — Je veux vivre.

HERMÈS. — A n'importe quel prix ?

PROTÉSILAS. — Laisse-moi parler à Polydora.

HERMÈS. — Tu auras le temps quand tu auras choisi.

PROTÉSILAS. — Quelles épreuves vas-tu m'imposer ?

HERMÈS. — Une seule. Et elle est difficile. Avant tout, je dois être certain que la vie est pour toi le plus précieux des biens.

PROTÉSILAS. — Oui, oui, oui... Je te dis oui. Et pour qui ne serait-elle pas le plus précieux des biens ?

HERMÈS. — Nous allons le savoir.

(*A ce moment entre Aristoclès, suivi par Iphiclos, Tyrtée, Cléandre, Acaste, Erinna et Laodamie.*)

ARISTOCLÈS. — Hermès, je t'en supplie, montre-toi. Tout ce qu'on leur raconte ne sert plus à rien. Ils veulent te voir.

IPHICLOS. — Ils commencent à dire que nous avons menti.

TYRTÉE. — Ils m'accusent d'avoir tout inventé.

HERMÈS. — Ils me verront.

ACASTE. — Je me demande si cela suffira. En voyant Protésilas, ils ont cru que c'était sa statue qui marchait.

ERINNA. — Et là-dessus tu es reparti à toutes jambes, Protésilas. Ils ne comprennent plus.

CLÉANDRE. — Je leur ai expliqué que j'avais fait une statue couchée et qu'elle n'aurait pas pu courir.

ERINNA, *à Protésilas*. — Pourquoi t'es-tu sauvé ?

HERMÈS. — Ils me verront. Ils m'entendront. Ils me croiront.

PROTÉSILAS, *éclatant*. — Parle, Hermès, parle. Il s'agit de moi avant tout. Les autres peuvent attendre.

HERMÈS. — Ton sort dépendra d'eux.

PROTÉSILAS. — Alors je suis perdu. Il n'existe pas un homme sur toute la terre qui ferait un pas pour en sauver un autre.

ARISTOCLÈS. — N'injurie pas les Grecs ! Songe à tous ceux qui sont partis comme toi à des milliers de lieues pour nous sauver.

PROTÉSILAS. — Ils défendent leur patrie. C'est eux-mêmes.

TYRTÉE. — Veux-tu que je te cite cent exemples de dévouement, de bravoure et d'abnégation ?

IPHICLOS. — Je ne comprends pas ce qui te menace. Tu es au milieu de tes amis. Pourquoi t'inquiètes-tu ?

PROTÉSILAS. — Je n'ai pas tout dit sur la mort. Elle a le visage d'une femme. Elle pardonne toutes les fautes et elle nous garde. Il faut que je la rejoigne. (*Silence de mort.*) Il faut que je la rejoigne. Vous avez entendu ?

IPHICLOS. — Hermès ! Est-ce vrai ?

HERMÈS. — Quand les puissances de l'Erèbe se laissent fléchir, elles posent des conditions cruelles. Protésilas ne pouvait revenir que pour quelques heures. Il le savait.

IPHICLOS. — Et vous n'avez rien dit !

LAODAMIE. — Malheureuse Polydora !

PROTÉSILAS. — Ne plains pas ceux qui restent sur terre.

IPHICLOS. — On me reprend mon fils !

ACASTE. — Mais Hermès disait tout à l'heure que l'on pouvait te sauver. Tout n'est donc pas écrit.

IPHICLOS. — Parle, Hermès. Que te faut-il ? Mes chevaux ? Mes champs ? Mes esclaves ?

ARISTOCLÈS. — Nous élèverons un temple gigantesque et chaque année douze jeunes filles te seront consacrées.

CLÉANDRE. — Vingt statues d'Hermès jalonneront la route qui t'a mené jusqu'à nous.

TYRTÉE. — J'irai de ville en ville chanter ta gloire.

ACASTE. — Viens à Iolchos. Je t'ouvrirai mes coffres. Tu y puiseras à pleines mains.

ERINNA. — Il n'est rien que tu ne puisses obtenir.

LAODAMIE. — Sauve Protésilas, et ordonne.

HERMÈS, *à Protésilas*. — Tu vois que tu as des amis. Chacun d'eux est prêt à te venir en aide. Et il suffit d'un seul.

CLÉANDRE. — Que doit-il faire ?

IPHICLOS. — Désigne celui que tu voudras.

ARISTOCLÈS. — Tous les Phylacéens tiennent à conserver Protésilas.

ACASTE. — Tous les Grecs aussi.

TYRTÉE. — Que te faut-il, Hermès ?

HERMÈS. — Protésilas, es-tu prêt à demander toi-même le prix de ta rançon ?

PROTÉSILAS. — A quel prix me sauves-tu ? Dis-le enfin.

HERMÈS. — Tu le demanderas toi-même ?

PROTÉSILAS. — Oui.

HERMÈS. — Comprends bien ce que cela signifie : il ne faut pas qu'on t'offre. Il faut que tu demandes, que tu prennes tes responsabilités.

PROTÉSILAS. — Tu es le maître. Pose tes conditions.

HERMÈS. — Ce ne sont pas les miennes. Voici :

un être humain m'a été confié. Je dois ramener un être humain : Protésilas ou un autre. Que quelqu'un le remplace et il est sauvé.

PROTÉSILAS. — A ma place ! Mourir à ma place ! C'est cela, ton marché ?

HERMÈS. — Tu as une chance de vivre, si l'on t'aime assez pour te la donner.

PROTÉSILAS. — Tu hésitais à parler et tu avais raison.

HERMÈS. — Tu veux vivre à n'importe quel prix. Tu me l'as dit.

PROTÉSILAS. — Moi, peut-être. Mais qui paiera ce prix pour l'existence d'un autre. Ecoute : ils ne disent plus rien maintenant.

IPHICLOS. — Malheureux que je suis !

HERMÈS. — C'est à toi de parler le premier. Il faut que tu aies le courage de demander.

PROTÉSILAS. — Je ne crains pas assez la mort.

HERMÈS. — Alors partons. Mais tu n'es peut-être pas le seul à ne pas redouter la mort. Acaste prétendait même tout à l'heure qu'elle avait un certain attrait. Demande à Acaste.

ACASTE. — J'ai dit que la mort tentait les hommes. Pas tous ! Elle a, je crois, un réel attrait pour ceux qui sont torturés par l'idée des décisions à prendre. Ceux-là sont prêts à s'abandonner à tout ce qui les délivre de cette angoisse. A la limite la mort les attire comme l'abîme attire ceux qui ont le vertige. Elle tente en somme ceux qui ont peur d'agir.

PROTÉSILAS. — Je ne te demande rien, Acaste. Epargne-moi seulement tes discours.

ACASTE. — Tu as tort de mépriser la philosophie. Elle est utile dans l'adversité.

PROTÉSILAS. — Souviens-t'en à ton heure.

ERINNA. — De toutes façons, ce n'est pas à Iolchos que Protésilas doit s'adresser. Il y a assez d'habitants à Phylacé.

PROTÉSILAS. — Tu as raison, Erinna. Iolchos m'a déjà trop donné en me donnant Polydora.

IPHICLOS. — Malheureuse Phylacé ! Malheureux que nous sommes !

HERMÈS. — Tu n'as que des amis à Phylacé. Demande-leur. Demande à Aristoclès.

ARISTOCLÈS. — A moi ? Pourquoi à moi ?

HERMÈS. — Tu voulais savoir la vérité sur les Enfers. Pars et tu seras édifié.

ARISTOCLÈS. — Je le suis ! Je sais. Je suis certain. Je n'ai pas besoin de vérifier. Je crois sans réserve. Je suis prêtre. Et puis, même si je le voulais, je ne pourrais pas partir. Je n'ai pas le droit de quitter mon poste. Je suis le gardien des lois, des chants, des formules sacramentelles. Je suis seul à les connaître. A qui les confierais-je ? Je ne révélerai ces secrets que peu à peu, à celui qui me succédera plus tard, beaucoup plus tard. Si je disparaissais avant, ce serait l'effondrement de la religion, la cité sans dieux !

IPHICLOS. — Malheureuse cité ! Malheureuse famille !

PROTÉSILAS. — Je te le disais, Hermès : pour tous les hommes, la vie est le plus précieux des biens.

HERMÈS. — Ils affirment si souvent le contraire. Nous finissons par les croire. Du haut de l'Olympe un jour, j'ai entendu un poème dont nous avons tous été frappés. Je me souviens d'une strophe qui disait à peu près : « Ne pas naître est le sort qui surpasse les autres. Et celui qui de beaucoup s'en rapproche le plus est, dès qu'on a paru à la lumière, de retourner d'où l'on vient au plus vite. » N'est-ce pas toi qui as écrit ce beau chant, Tyrtée ?

TYRTÉE. — Moi, pas du tout ! Je n'ai écrit que des hymnes à la vie.

HERMÈS. — Rappelle-toi. Le chœur disait aussi : « Quand un homme est délivré par la mort des peines de l'existence, il faudrait le féliciter de son sort et lui faire cortège avec joie jusqu'à sa dernière demeure. »

TYRTÉE. — C'était dans une comédie. Je n'avais écrit cela que pour me moquer. C'était un poète ridicule.

HERMÈS. — Je croyais t'avoir reconnu.

TYRTÉE. — Je me suis mal fait comprendre.

PROTÉSILAS. — Je ne te demande rien, Tyrtée. Tu n'es pas de mes amis. Tu ne viens chez moi qu'en mon absence. Pour Polydora.

TYRTÉE. — Pour célébrer sa beauté.

PROTÉSILAS. — Tu pouvais la célébrer de loin, comme la guerre.

TYRTÉE. — Ce n'est pas moi qui ai écrit : « Il vaut mieux mourir plus tôt que plus tard. » Mais si même je l'avais écrit, je ne me sentirais pas lié par un poème. Ecrire est une chose et vivre en est une autre. (*Il sort.*)

IPHICLOS. — Malheureux que nous sommes !

PROTÉSILAS. — Un homme perdu n'a pas d'amis.

CLÉANDRE. — Pour être ton ami, il faut donc mourir pour toi ? Si je le faisais, je serais peut-être ton ami, mais si tu me le demandes, tu n'es sûrement pas le mien.

PROTÉSILAS. — Comment le serais-je ? Tu es aussi de ceux qui courtisaient Polydora.

CLÉANDRE. — Tu étais mort !

PROTÉSILAS. — Et tu souhaites que je le sois de nouveau !

CLÉANDRE. — Non. Je veux bien que tu vives. Mais pas à ma place. Et je veux avoir des amis pour goûter avec eux les joies de l'existence. Mais nullement pour la leur sacrifier. Parce que si chacun d'eux doit doubler les chances que j'ai de la perdre, je préfère n'avoir pas d'ami du tout. (*Il sort.*)

IPHICLOS. — Malheureuse demeure !...

ARISTOCLÈS. — Il ne faut pas désespérer de l'amitié, Protésilas. Je vais t'aider. Et de tout mon cœur. Je pars à la recherche de ceux qui t'aiment. Si les prêtres ont encore quelque prestige, j'en userai pour convaincre les hésitants. Et je te ramènerai l'homme que tu attends. (*Il sort.*)

LAODAMIE, *dans un grand élan.* — Tout le monde t'abandonne, Protésilas. Tous les hommes t'abandonnent. Mais tu vivras. Il faut que tu vives.

ACASTE, *intervenant.* — Laodamie, tiens-toi. Tu es vraiment trop intempestive ! Hier, tu te jetais aux genoux d'Iphiclos. Aujourd'hui à ceux de son fils. Les jeunes filles doivent avoir plus de retenue.

LAODAMIE. — Les hommes en ont trop.

PROTÉSILAS. — Laodamie, songe à toi d'abord. Suis les exemples qu'on te donne.

LAODAMIE. — On m'en a enseigné de plus nobles.

ACASTE. — Allons ! Dis adieu à Protésilas. Nous devons partir.

ERRINA. — La route est longue jusqu'à Iolchos.

LAODAMIE. — Celle qu'il doit prendre est plus longue encore.

ACASTE, *avec un optimisme souriant.* — Il ne partira pas. Hermès ne le voudra pas. Les dieux savent susciter les dévouements nécessaires. Le sacrifice qui te tente en tentera d'autres, à qui il conviendra mieux qu'à toi.

LAODAMIE. — Pourquoi pas moi ?

ERINNA, *la prenant par la main.* — Tu n'as pas une tête d'héroïne. Il faut te faire une raison. Adieu Protésilas.

LAODAMIE. — Adieu !

PROTÉSILAS. — Adieu, Laodamie.

(*Erinna entraîne Laodamie qui lui envoie un baiser.*)

Nous nous voyons pour la dernière fois.

ACASTE. — On croit toujours cela quand on se quitte.

PROTÉSILAS. — Et puis un jour, c'est vrai.

ACASTE. — Peut-être. Mais cela ne signifie pas qu'on ait quitté la terre. On est d'ailleurs.

PROTÉSILAS. — Ailleurs ! C'est un joli mot pour la mort.

ACASTE. — Question de mot, toujours. Il n'y a que cela. C'est pourquoi le sage ne s'émeut pas. (*Il sort.*)

PROTÉSILAS. — Mais il s'enfuit !

IPHICLOS. — Ne te laisse pas accabler, mon fils. Ton père est là, qui va te sauver.

PROTÉSILAS. — Toi !

IPHICLOS. — Cela t'étonne ? Me crois-tu capable de te regarder disparaître avec sérénité ? Je ne suis pas de ceux qui reculent devant les décisions.

PROTÉSILAS, *vivement.* — Non ! Je ne peux pas te demander cela.

IPHICLOS, *confus.* — Mais je...

PROTÉSILAS. — Non ! Pas à mon père ! A mon père, qui m'a engendré ! A mon père, qui est mon juge ! A mon père qui règne sur la Thessalie.

IPHICLOS, *même jeu.* — Mais je n'ai pas...

PROTÉSILAS. — Hermès, pourrais-je demander à mon père de descendre à ma place dans la tombe alors que la loi lui donne le droit de me tuer s'il le désire !

HERMÈS. — Si tu ne veux pas demander à ceux qui ne t'aiment pas et si tu ne peux pas demander à ceux qui t'aiment, à qui t'adresseras-tu ?

PROTÉSILAS. — Mon père m'a déjà donné la vie une fois.

HERMÈS. — Il ne t'a pas donné la sienne.

PROTÉSILAS. — Je ne veux pas.

IPHICLOS, *avec enthousiasme.* — Dans mes bras, mon fils ! Tu viens de me donner la plus grande joie de ma vie. (*Il l'embrasse.*)

HERMÈS. — Tu regretteras ta générosité, Protésilas.

IPHICLOS. — Ne l'écoute pas. Tu es le meilleur des fils.

HERMÈS, *à Iphiclos.* — Alors sacrifie-toi pour lui. Combien d'années te reste-t-il à vivre ?

IPHICLOS. — Il ne veut pas. Il ne veut pas que je le prive de son père !

HERMÈS. — Tu as passé ta vie sur un trône. Tu as joui de tous les biens dont un homme puisse jouir. N'es-tu pas las de l'existence ?

IPHICLOS. — Hélas ! Je n'en ai pas atteint le terme. Qui pourrait me dire les malheurs qui m'attendent ? Déjà tu veux m'arracher mon fils. Mon seul fils : un fils qui me respecte et qui m'aime comme j'aimais et respectais mon père.

HERMÈS. — Sa vie dépend de toi.

IPHICLOS. — Sa jeunesse déjà m'emplissait d'orgueil ! Il n'était pas seulement le premier par son rang. Il l'emportait sur tous les enfants par la beauté, par la force et par l'adresse. Il a toujours été le premier.

HERMÈS. — Qu'il te succède, alors ! Il en est digne.

IPHICLOS. — Hélas ! Tu as été le premier aussi à courir à l'ennemi. Je n'aurais par ta faute éprouvé qu'un chagrin : celui de te perdre. Mais tu es revenu pour me consoler.

HERMÈS. — Et tu vas le laisser repartir !

IPHICLOS. — Non ! Non ! Tu n'as qu'un père et c'est ton seul ami véritable.

PROTÉSILAS. — Comment pourrais-tu t'opposer au Destin ?

HERMÈS, *à Protésilas.* — Encourage-le plutôt à prendre ta place.

IPHICLOS. — Peux-tu lui conseiller une telle impiété ?

HERMÈS. — Tu l'as proposé tout à l'heure.

IPHICLOS. — Pas du tout !...

HERMÈS. — Tu ne voulais pas te sacrifier ?

IPHICLOS. — Je savais que Protésilas refuserait.

HERMÈS. — C'est pour cela que tu t'es offert ?

IPHICLOS. — Mais non ! Je n'ai rien dit de semblable !

HERMÈS. — Protésilas a compris comme moi.

IPHICLOS. — Il est allé au-devant d'une idée qui aurait pu me venir.

HERMÈS. — La noblesse de son refus pourrait t'inspirer un geste plus noble encore.

IPHICLOS. — Je ne suis pas ici pour parader, mais pour agir.

PROTÉSILAS. — Tu as dit que tu allais me sauver.

IPHICLOS. — Oui, mais vous ne me laissez pas le temps de vous expliquer comment.

HERMÈS. — Quelle est ton idée ?

IPHICLOS. — Hermès, choisis parmi mes esclaves celui que tu voudras. Je te le donne. Prends-en deux si c'est le prix d'un homme libre. Prends-en dix si c'est celui de Protésilas.

HERMÈS. — Non, Iphiclos. Pas un esclave.

IPHICLOS. — Est-ce qu'un esclave n'est pas un homme ?

HERMÈS. — Ce n'est pas un homme libre, par définition. Et tu m'en donnerais deux, dix, ou mille que tous ensemble n'en seraient pas plus libres.

IPHICLOS. — Est-ce que nous ne sommes pas tous égaux devant la mort ?

HERMÈS. — Après, peut-être. Juste après. Mais juste avant, je n'en ai pas l'impression. Puisque tu peux m'offrir la vie d'un autre. Et que personne ne peut m'offrir la tienne.

IPHICLOS. — On dirait que tu tiens à ce que ce soit moi.

HERMÈS. — Non. Je veux un homme qui se sacrifie volontairement. Ce n'est pas ton cas.

IPHICLOS. — Si j'ordonne à un de mes esclaves de se sacrifier volontairement, il le fera.

HERMÈS. — Si tu ordonnes, il obéit. Ce n'est pas ce qu'on appelle la liberté.

IPHICLOS. — Mais si. Ou, si tu préfères, je vais « demander ». Pas un ne me refuserait. Je voudrais bien les y voir.

PROTÉSILAS. — Ils ne refusent jamais rien parce qu'ils te craignent. Mais quelle est la menace qu'ils peuvent redouter plus que la mort que tu vas leur offrir ?

IPHICLOS. — Alors, toi aussi tu fais des objections ? Voudrais-tu par hasard me pousser, toi aussi, à me sacrifier moi-même ?

PROTÉSILAS. — Je veux qu'on me sauve. Si un esclave peut le faire, qu'il le fasse !

IPHICLOS. — Hermès, accepteras-tu un esclave, si cet esclave accepte lui-même de mourir ?

HERMÈS. — Demande à tes esclaves. Demande à tes sujets. Et s'ils refusent tous, demande à leur prince.

IPHICLOS. — Je n'aurai pas tant à chercher. (*Appelant.*) Naucrate !

(*Un temps. Naucrate paraît et reste sur le seuil. Visiblement il est inquiet.*)

Avance, Naucrate.

(*Naucrate avance sans enthousiasme.*)

Te souviens-tu, Naucrate, du jour où tu avais roulé devant moi dans la poussière ?

NAUCRATE. — Si je m'en souviens ! (*Montrant sa jambe.*) C'est là que ta lance m'avait frappé. Dès qu'il fait un peu chaud, ma douleur se réveille. Et je ne peux plus courir bien longtemps.

IPHICLOS. — Tu étais renversé sur le dos. Tu avais perdu ton casque et tu tendais vainement ton bouclier devant toi.

NAUCRATE. — Ta mémoire est meilleure que la mienne. Je ne me rappelle ni le casque ni le bouclier. Je ne vois plus que ton épée, qui me touchait là. (*Il montre sa gorge.*)

IPHICLOS. — Tu étais mon ennemi et je t'ai fait grâce. Est-ce vrai ?

NAUCRATE. — Je ne l'ai jamais nié. Tu es bon et généreux. Je le répète à qui veut l'entendre. Et même, quand on me démontre que tu es injuste, méchant ou brutal, je réponds toujours : il m'a tout de même rendu la vie.

IPHICLOS. — Bien. Moi aussi j'ai de l'affection pour toi. J'ai souvent remarqué du reste que ma sympathie allait tout naturellement dans les combats à l'homme que j'allais tuer.

NAUCRATE. — Il faut se méfier de ton amitié.

IPHICLOS. — Non. Elle est réelle, je te l'assure.

HERMÈS. — Iphiclos, le temps presse. Ne laisse pas si longtemps ton « amitié » suspendue.

IPHICLOS. — Laisse-le réfléchir, je t'en prie. Il faut qu'il se pénètre bien de tout ce qu'il me doit.

NAUCRATE. — Je te dois la vie. Et il n'y a rien qui vaille ce cadeau-là. Je le répète souvent.

IPHICLOS. — Te dis-tu quelquefois que tu n'as qu'un sursis ? Que la mort t'attend toujours ? Qu'une épée est toujours sur ta gorge ?

NAUCRATE. — Personne ne s'en rend compte mieux que moi. Si : toi, peut-être, Protésilas. Tu as été plus loin que moi encore. Tu peux apprécier l'existence.

PROTÉSILAS. — Si mon père te l'avait rendue pour une année seulement, tu l'aurais remercié aussi ?

NAUCRATE. — Moins. Beaucoup moins. Et je n'aurais pensé tous les jours qu'à ce jour que je perdais. Je serais arrivé à regretter de n'en avoir pas fini sur le coup.

PROTÉSILAS. — Tu as goûté pleinement chacune des journées que tu as vécues depuis.

NAUCRATE. — J'apprécie chaque jour, parce que ce n'est pas le dernier.

IPHICOS. — Qu'est-ce que tu en sais ?

NAUCRATE. — Rien. Toute la question est là : je n'en sais rien. On peut tout espérer quand le jour se lève. Même d'être libre le soir. Il y a des miracles. Hier encore, on en a vu un.

IPHICLOS. — Je fais appel à ta reconnaissance. Tu peux me rendre la vie que je t'ai donnée. Je t'ai sauvé. Sauve maintenant Protésilas.

NAUCRATE. — Protésilas ! Est-ce qu'il n'est pas déjà sauvé ?

PROTÉSILAS. — Le salut m'est offert à une condition, Naucrate. Il faut qu'un autre que moi descende chez les morts.

IPHICLOS. — Voilà ce qu'on attend de toi.

NAUCRATE. — Je vois !

PROTÉSILAS. — Je te demande, Naucrate, de prendre ma place.

NAUCRATE. — J'ai bien compris.

HERMÈS. — Acceptes-tu ?

NAUCRATE. — Il est nécessaire que j'accepte, n'est-ce pas ? On ne peut pas me tuer sans mon consentement ?

HERMÈS. — Tu ne remplaceras Protésilas que si tu meures librement.

IPHICLOS. — Tu es courageux, Naucrate. Je t'ai vu combattre. Le danger ne t'effraye pas.

NAUCRATE. — La mort ne m'a jamais tenté.

IPHICLOS. — Ta vie est misérable. Tu n'es rien. Tu es mal nourri. Je te bats. Je te traite comme une bête.

NAUCRATE. — Je te suis bien reconnaissant tout de même.

IPHICLOS. — Il y a des esclaves qui sont nés dans la servitude. Mais toi, tu sais ce que tu as perdu.

NAUCRATE. — Je sais aussi ce que je n'ai pas perdu.

IPHICLOS. — Tu ne maudis jamais ton sort ?

NAUCRATE. — Il pourrait être pire.

IPHICLOS. — Qui peut-on plaindre plus que toi ?

NAUCRATE. — Lui, par exemple. Sans cela tu ne voudrais pas que nous changions.

HERMÈS. — Bref, tu refuses.

IPHICLOS. — Refuse cette mort volontaire et tu ne tarderas pas à en connaître une autre.

NAUCRATE. — Une heure, c'est une heure. N'est-ce pas, Protésilas ?

PROTÉSILAS. — Tu n'as donc pas d'affection pour moi, Naucrate ?

NAUCRATE. — Je ne te déteste pas. Je veux bien que tu restes sur la terre. Seulement, si chacun devait mourir pour que les autres vivent, il n'y aurait plus grand monde dans le monde.

IPHICLOS. — Je l'étranglerai de mes mains.

NAUCRATE. — Tu me détestes parce que je n'aime pas assez ton fils. Si tu l'aimes tellement, prends sa place.

IPHICLOS. — On ne te demande pas ton avis.

HERMÈS. — Iphiclos, quel est le tien maintenant ?

IPHICLOS. — Je sais ce que veut Naucrate. Il veut avoir le temps de jouir de la liberté qu'il va gagner.

HERMÈS. — Est-ce vrai, Naucrate ?

NAUCRATE. — Il y a le temps. Et il y a les moyens. Iphiclos me donnera-t-il les moyens si Hermès me donne le temps ?

IPHICLOS. — Dis un chiffre et je te l'accorde.

NAUCRATE. — Tu me donneras ce que je te demanderai ?

IPHICLOS. — C'est promis. Combien veux-tu ?

NAUCRATE. — Je veux tout.

IPHICLOS. — Tout ?

NAUCRATE. — Tout : Tes trésors, ta demeure, tes champs, tes chevaux, tes chars, tout. C'est un mot qui dit bien ce qu'il veut dire.

IPHICLOS. — Eh bien ! non. Non, c'est un mot qui dit aussi ce qu'il veut dire.

NAUCRATE. — Il annonce la mort de ton fils.

PROTÉSILAS. — Ne te fâche pas, Naucrate. Mon père a été surpris, mais il réfléchit, lui aussi. Il te remettra ses biens pour toute la durée de ta vie.

IPHICLOS. — Je te l'accorde. Tu auras tout.

NAUCRATE. — Tu libéreras aussi tous tes esclaves.

IPHICLOS. — C'est impossible ! Insensé ! Ils en profiteraient pour s'enfuir ! Que ferais-je sans fortune, sans palais, sans esclave ! Je suis prince de Thessalie.

NAUCRATE. — Je ne te demande pas ton titre.

IPHICLOS. — Encore heureux ! Tu exigerais ensuite que je devienne ton esclave.

NAUCRATE. — Je n'y pensais pas. Mais l'idée est excellente. Voilà ce que je veux. Tu seras mon esclave.

IPHICLOS. — Jamais.

PROTÉSILAS. — Ne refuse pas si vite. Puisque je vivrai.

IPHICLOS. — Je libérerai tous mes esclaves, je te l'accorde.

NAUCRATE. — Et tu seras le mien ?

IPHICLOS. — Tu es un imposteur.

NAUCRATE. — Si tu m'insultes, c'est que tu te crois encore mon maître.

HERMÈS. — Décide-toi, Iphiclos. Prends la place de ton esclave si tu ne veux pas prendre celle de ton fils.

IPHICLOS. — Me lâchera-t-il un jour ?

PROTÉSILAS. — Tu sais bien qu'il mourra.

NAUCRATE. — Hélas ! J'allais l'oublier.

IPHICLOS. — Je serai ton esclave. C'est juré. Ne discutons plus. Je le suis déjà.

NAUCRATE. — Quand j'étais le tien, je me mettais à genoux pour t'implorer.

IPHICLOS, *tombant à genoux.* — Tiens. Je suis à tes pieds. Je t'ai tout donné.

NAUCRATE. — Pour sauver ta vie !

IPHICLOS. — Celle de mon fils !

HERMÈS. — Alors, Naucrate, acceptes-tu ?

IPHICLOS. — Naturellement, il accepte. Qu'est-ce qu'il pourrait souhaiter d'autre ?

HERMÈS. — Il faut le dire nettement, Naucrate.

PROTÉSILAS. — Naucrate, que te faut-il encore ?

NAUCRATE. — Rien.

IPHICLOS. — Enfin ?

NAUCRATE. — Non. Décidément, je refuse.

IPHICLOS, *se relevant.* — Qu'est-ce que tu dis ?

NAUCRATE. — Je ne veux pas mourir.

IPHICLOS. — Je te tuerai.

NAUCRATE. — C'est tout ce que tu peux contre moi, toi, prince de Thessalie, même si je te rends tous tes biens et tous tes esclaves.

IPHICLOS. — Je te ferai bâtonner. Tu seras enchaîné dans une prison puante, ne buvant que de l'eau croupie.

NAUCRATE. — Ce n'est pas l'enfer. N'est-ce pas, Protésilas ?

PROTÉSILAS. — Personne n'acceptera donc !

HERMÈS. — A la fin, quelqu'un acceptera, j'en suis convaincu.

IPHICLOS. — Ne me regarde pas en disant cela. Il y a d'autres esclaves.

PROTÉSILAS. — Ils refuseront tous.

NAUCRATE, *au moment de sortir.* — Ce n'est pas certain.

IPHICLOS. — Je ne veux plus t'entendre. Sors d'ici.

PROTÉSILAS. — Reste, Naucrate. Tu connais un esclave qui mourrait à ma place ?

NAUCRATE. — Peut-être.

IPHICLOS. — Son nom ?

NAUCRATE. — Je te le donnerai si tu jures devant Hermès que je ne serai ni tué, ni fouetté, ni emprisonné, ni condamné à l'eau croupie.

IPHICLOS. — J'enrage !

PROTÉSILAS. — Iphiclos te le jure.

NAUCRATE. — Devant Hermès ?

IPHICLOS. — J'en fais le serment. Qui est-ce ?

NAUCRATE. — Une vieille femme qui gémit sans cesse, qui maudit son sort, qui déteste l'existence, qui n'a plus d'espoir.

IPHICLOS. — Dis son nom et je te pardonne.

NAUCRATE. — Bryaxis.

PROTÉSILAS. — Appelle-la vite.

(*Naucrate sort.*)

IPHICLOS, *à Hermès.* — Tu accepteras une vieille femme ?

HERMÈS. — N'importe qui, je t'ai dit. Toi ou un autre. Je n'ai pas de préférence.

IPHICLOS, *à Protésilas.* — Parle à cette femme, implore-la, tu la toucheras plus sûrement que moi... Moi, je suis à bout. Malheureux que je suis !

(*Entre Bryaxis.*)

PROTÉSILAS. — Approche, Bryaxis.

BRYAXIS, *approchant.* — Tu connais mon nom ?

PROTÉSILAS. — Ne t'ai-je pas toujours vue dans cette demeure ?

BRYAXIS. — Hélas ! Il y a tant d'années qu'on m'y a conduite.

PROTÉSILAS. — Et tu étais jeune alors !

BRYAXIS. — Hélas ! Ne me rappelle pas ma jeunesse.

PROTÉSILAS. — Es-tu vraiment très malheureuse ?

BRYAXIS. — Les esclaves sont plus malheureux que les hommes libres ; les femmes sont plus malheureuses que les hommes ; les vieilles gens sont plus malheureux que les jeunes ; je suis vieille, je suis femme, je suis esclave : on ne peut pas être plus malheureux que moi.

IPHICLOS, *qui a pris espoir à chaque affirmation.* — Bien, cela !

PROTÉSILAS. — Réponds franchement à ma question. Bryaxis : est-il vrai que la vie te pèse ?

BRYAXIS. — Si la vie me pèse ? Hélas ! Pas un jour ne s'est écoulé sans que j'implore les dieux de m'ôter cette existence misérable.

IPHICLOS. — Quel plaisir tu me fais !

PROTÉSILAS. — Alors, tu veux mourir ?

BRYAXIS. — Hélas ! Tu veux me tuer maintenant ?

PROTÉSILAS. — Non, je ne veux pas te tuer. Mais tu me dis que tu passes ta vie à demander aux dieux qu'ils t'en privent. C'est que tu veux mourir.

BRYAXIS. — Alors on m'enlèverait encore cela ! Est-ce qu'on ne m'a pas déjà tout pris ? La vie est tout ce qui me reste.

IPHICLOS. — Mais, vieille idiote, puisqu'elle te pèse !

BRYAXIS. — Elle me pèse, oh oui ! Mais je n'ai qu'elle au monde.

PROTÉSILAS. — Tu affirmais que personne n'était plus malheureux que toi.

BRYAXIS. — Je parlais des vivants. Mais il paraît que c'est pis lorsqu'on est mort. Est-ce vrai, Protésilas ?

IPHICLOS. — Est-ce que tu peux te comparer à mon fils ? Tu es une vieille femme, tu es une esclave, tu es torturée par le souvenir de ta liberté et de ta jeunesse. Est-il un sort plus affreux pour une femme que de se rappeler qu'elle a été jeune, libre, belle peut-être ?

BRYAXIS. — Oh oui ! j'étais belle. Ma seule joie, vois-tu, c'est de m'en souvenir.

PROTÉSILAS. — Tu me demandais tout à l'heure de ne pas te parler de l'époque où tu étais heureuse.

BRYAXIS. — Oh oui ! cela vaut mieux. Dès qu'elle me revient à l'esprit, le présent me paraît plus pénible encore ?

IPHICLOS. — Et l'avenir ?

BRYAXIS. — Je n'ose pas y penser.

PROTÉSILAS. — Tu souffres donc le martyre !

BRYAXIS. — Hélas !

HERMÈS. — Demandes-tu aux dieux de t'enlever de ce monde ?

BRYAXIS. — Oui, mais je ne veux pas mourir.

PROTÉSILAS. — Alors, qu'est-ce que tu veux dire quand tu les pries de te délivrer de l'existence ?

BRYAXIS. — Est-ce que je n'ai pas le droit de prier? Est-ce que l'on va m'interdire aussi de prier ? Hélas ! A quoi me serviront les jours et les nuits ?

IPHICLOS. — Disparais ! Va-t'en ! Je ne veux plus te voir. Tu es stupide. Tu es affreuse. Tu es hors d'âge. Tu es la plus misérable des esclaves. Tu appelles la mort. Et tu veux vivre.

BRYAXIS, *se sauvant.* — Ne crie pas, Iphiclos, ne crie pas. Tue-moi plutôt...

IPHICLOS, *l'arrêtant.* — Qu'est-ce que tu dis ?

BRYAXIS. — Rien ! Je ne dis plus rien.

IPHICLOS. — Tu as dit : « Tue-moi plutôt. » (*Se retournant vers Hermès.*) Elle a dit : « Tue-moi plutôt. »

BRYAXIS. — Je n'ai pas dit cela. Tu as crié. Alors j'ai crié aussi. Mais ça ne compte pas.

IPHICLOS, *à Hermès.* — Elle a demandé à mourir. C'est ce que tu voulais.

HERMÈS. — Elle l'a peut-être demandé. Mais elle ne l'accepte pas.

IPHICLOS. — Elle a dit : « Tue-moi plutôt. »

BRYAXIS, *sortant.* — Non ! Non ! Je ne veux pas ! Laisse-moi ! Laisse-moi tranquille avec mon malheur. C'est toute ma vie. Laisse-le-moi. Oublie-moi. Tout le monde m'a oubliée !... Hélas ! Tout le monde m'a oubliée !... (*Elle est sortie.*)

PROTÉSILAS. — Devant qui devrai-je m'humilier encore ?

HERMÈS. — Ne renonce pas, Protésilas. Tu n'as pas le droit de laisser ton père seul.

PROTÉSILAS. — Il peut vivre sans moi !

IPHICLOS. — Ne dis pas cela. Quand j'ai appris qu'on t'avait tué, j'ai senti que la lance d'Hector m'avait arraché la moitié du corps. On meurt un peu avec tous ceux qu'on aime. Il faut que tu vives.

PROTÉSILAS. — Laisse-moi mourir.

HERMÈS. — Si tu meurs avant ton père, sais-tu ce qui se passera plus tard, quand il te rejoindra dans la tombe ?

IPHICLOS. — Hélas ! Je ne serai plus qu'une ombre errante, gémissant dans la nuit, privé d'honneur, privé des mets qui sont nécessaires aux morts comme aux vivants.

PROTÉSILAS. — Tu auras eu d'autres enfants d'ici là. Ils te feront de belles funérailles.

IPHICLOS. — Hélas ! D'où me viendrait une postérité nouvelle ?

PROTÉSILAS. — Hier encore tu voulais épouser Polydora. Tu l'as donc oublié ?

IPHICLOS. — Ne me le reproche pas, Protésilas. C'est la loi. Les princes doivent donner l'exemple et appliquer les lois sans discuter.

PROTÉSILAS. — Il n'y a pas que des lois écrites.

IPHICLOS. — Un souverain ne doit pas en admettre d'autres. Sinon on l'accuse de les inventer pour les besoins de sa cause.

HERMÈS. — En tout cas, aucune loi ne t'empêche de mourir pour ton fils. Qui pourrait t'en blâmer ?

IPHICLOS. — Mon fils lui-même. Tu l'as entendu. Et tous mes sujets avec lui. Il ne faut pas qu'on puisse me reprocher de ne penser qu'à ma famille.

PROTÉSILAS. — La loi te permet d'en créer une nouvelle, n'est-ce pas ?

IPHICLOS. — Ne me parle pas toujours de l'avenir. Il ne dépend pas de moi.

PROTÉSILAS. — Il dépend de Polydora.

IPHICLOS. — Ne parle pas tout le temps d'elle non plus. Est-ce que j'en parle, moi ?

PROTÉSILAS. — Tu l'épouseras demain, si personne ne te l'enlève d'ici là.

IPHICLOS. — Je ne t'abandonne pas.

PROTÉSILAS. — Cesse de feindre. Tu me serres dans tes bras et c'est elle que tu voudrais tenir.

IPHICLOS. — Ne recommence pas à blasphémer comme tu l'as fait pendant tout le festin. Tu injuriais ton épouse. Et maintenant tu t'en prends à ton père.

PROTÉSILAS. — Je veux haïr tout le monde.

IPHICLOS. — Place ton père au-dessus des autres.

PROTÉSILAS. — Tu ne les dépasses que par l'audace de ton imposture.

IPHICLOS. — C'est à moi que tu t'adresses ?

PROTÉSILAS. — A toi, oui ! A toi ! qui trahis ton devoir et que ton visage trahit, à toi que mon retour a consterné.

IPHICLOS. — Tu calomnies ton père !

PROTÉSILAS. — Un père que son fils encombre n'est plus un père.

IPHICLOS. — Et qu'est-ce qu'un fils pour un père dont il veut prendre la place ?

PROTÉSILAS. — Je vous gêne tous. Tout le monde souhaite ma mort.

IPHICLOS. — Et toi, tu tuerais tout le monde pour y échapper.

PROTÉSILAS. — Ne t'occupe plus de moi. Gouverne ton pays. Fais respecter les lois. Inventes-en même de nouvelles pour assouvir tes passions.

IPHICLOS. — Respecte mes cheveux blancs.

PROTÉSILAS. — Fais-les teindre pour plaire à Polydora.

IPHICLOS. — Il est encore ivre ! Il ne sait plus ce qu'il dit.

PROTÉSILAS. — Va-t'en !

IPHICLOS. — Hermès ! Il me chasse !

HERMÈS. — Il te chasse si tu te sauves. Mais cela te sauve de te sauver.

IPHICLOS. — Il m'a dit de partir. Il me chasse de ma demeure. Et c'est mon fils.

PROTÉSILAS. — Tu n'as plus de fils.

IPHICLOS, *sortant.* — Je n'ai plus de fils ! Malheureux que je suis ! Je n'ai plus de fils ! Je suis orphelin de mon fils !

PROTÉSILAS. — Hermès, emmène-moi maintenant. Tu m'as permis de mesurer l'égoïsme et l'indifférence des hommes. Merci. Je peux mourir.

HERMÈS. — Tu n'as pas demandé à Polydora.

PROTÉSILAS. — Epargne-moi cette dernière amertume.

HERMÈS. — Tu tenais à lui parler.

PROTÉSILAS. — Pas de cela.

HERMÈS. — Tu voulais une certitude. Tu peux l'avoir. Si elle ne t'aime vraiment plus, elle ne se sacrifiera pas pour toi. Si elle t'aime encore, elle le fera.

PROTÉSILAS. — Alors je préfère garder mon doute.

HERMÈS. — Que crains-tu le plus ? Qu'elle refuse ou qu'elle accepte ?

PROTÉSILAS. — Ne sois pas implacable, Hermès. Pourquoi veux-tu m'obliger à choisir ?

HERMÈS. — Parce que c'est la rançon de l'existence. Tu m'as dit que tu voulais vivre à tout prix. Tente ta dernière chance.

PROTÉSILAS. — Si Polydora refuse, tout s'effondre, et je perds à la fois ce que je pouvais attendre de la vie et ce qu'elle m'a déjà donné. Si Polydora accepte, elle m'échappe au moment où je la retrouve ; elle me rend l'amour et l'espérance, pour me les arracher aussitôt. Si elle refuse, je dois mourir ; si elle accepte, je ne peux plus vivre.

HERMÈS. — Il faut pourtant que tu choisisses.

PROTÉSILAS. — C'est d'elle que tout dépend.

HERMÈS. — Alors, demande-lui.

PROTÉSILAS. — Jamais !

POLYDORA, *entrant.* — Si, Protésilas, il le faut.

PROTÉSILAS. — Polydora, dis-moi d'abord que tu mentais tout à l'heure.

POLYDORA. — En voulant imaginer le pire, nous n'arrivons qu'à prévoir le mal. Nous le savons maintenant. Ce n'est pas la mort qui est hideuse, c'est la vie, la vie quotidienne. C'est elle, la vie infernale. Demande-moi de mourir, j'accepterai.

PROTÉSILAS. — Et moi, je n'accepte pas que tu prennes ma place et c'est le désespoir qui te guide, et non l'amour.

POLYDORA. — Je le veux d'autant plus que tu n'oses pas me le demander. Si tu as peur que je refuse, c'est que tu doutes de mon amour.

PROTÉSILAS. — Je ne doute plus. Je t'ai retrouvée. Retrouve-moi, toi aussi. Regarde-moi. Ecoute-moi. Reconnais la tendresse de ma voix. Avoue tout l'amour que te crie mon visage.

POLYDORA. — Tu m'as trop bien expliqué que les visages étaient trompeurs.

PROTÉSILAS. — Si tu ne crois ni mon visage, ni mes paroles, au moins tu me croiras si je meurs, si je te dédie ma mort comme une preuve irrécusable, si je laisse mon Destin s'accomplir.

POLYDORA. — Non. Parce qu'il est le Destin. Que prouve-t-il ? Que tu t'y abandonnes ! Que tu renonces à tout tenter ! Au contraire, si je te remplace, l'inflexible Destin a fléchi ! Vaincu par mon amour. Et c'est notre amour qui triomphe.

PROTÉSILAS. — Il triomphe déjà. Rien ne peut plus l'entamer. J'en suis tellement sûr que je quitterai cette terre consolé. J'oublierai tout le reste, tout ce qui n'est pas toi, tout ce qui n'est pas ton serment de ne pas m'oublier.

POLYDORA. — Qui tiendrait les serments que je te ferais aujourd'hui ? Si je surprends un jour dans mon miroir le regard d'une femme qu'une ride inquiète, cela signifiera que je commence à t'oublier. Si je me laisse farder, c'est que j'accepte de te perdre. Si je supporte que le regard d'un homme se pose sur moi, c'est que je vais avoir l'idée de te remplacer : après le regard, ce sera la voix ; après la voix, le baiser sur une main. J'accepterai le baiser après les paroles ; je t'en demanderai d'abord pardon dans mon cœur et je croirai entendre ton pardon ; je me justifierai en parlant de toi sans cesse à cet inconnu que je ne veux pas connaître. Qui sait si je ne le ferai pas par coquetterie ? Qui sait de quoi je serai capable quand je sentirai ma jeunesse prête à s'enfuir, quand je verrai les hommes regarder d'autres femmes plus que moi ? Qui sait si je ne t'en voudrai pas de m'avoir abandonnée ? Qui sait si je ne serai pas heureuse enfin de t'oublier ? Non ! Je ne veux pas mourir sans savoir que je meurs. Ce serait une mort plus horrible que la tienne de m'éteindre, de m'évanouir, de me perdre dans une Polydora nouvelle qui ne t'aimerait plus. Une Polydora qui peut-être épouserait un jour un Tyrtée, un Cléandre, Iphiclos lui-même. Et tu voudrais que je vive. Non ! On n'aime jamais assez pour affronter la vie.

PROTÉSILAS. — Toi, si. Tu l'affronteras. Et tu vaincras. Malgré tous les périls. Ne doute pas. Quand je courais à l'ennemi, je savais aussi à quel danger je m'exposais. Mais je courais tout de même. Quelquefois la mort épargne le guerrier.

POLYDORA. — L'amour n'est pas la guerre. On en revient toujours. Et je ne veux pas en revenir. Demande-moi de mourir.

PROTÉSILAS. — Je te demande de vivre.

POLYDORA. — Vis. Tu seras plus fort que moi.

PROTÉSILAS. — Vis. Tu seras plus fidèle.

POLYDORA. — Hermès, emporte-moi.

PROTÉSILAS. — Hermès, aie pitié de nous.

HERMÈS. — Je ne suis pas le dieu de la pitié. Je veux que tu choisisses ou que tu laisses Polydora choisir.

PROTÉSILAS. — Que ce soit elle ou moi, tout ce que l'un de nous décide nous écarte l'un de l'autre.

POLYDORA. — Ce que nous subissons en commun nous rapproche, au contraire, et nous unit.

HERMÈS. — Je n'interviendrai pas, mais hâtez-vous. Le temps que je paraisse devant la foule prosternée est le seul délai que je vous accorde. Cependant, écoutez-moi bien ; voici ma dernière faveur : à qui voudra quitter le monde des vivants je n'imposerai pas un long voyage ; quelques pas seulement :

jusqu'à ce lit de marbre. Il suffit de s'y étendre pour mourir ; hier la statue est devenue chair... Que la chair aujourd'hui devienne statue. Et maintenant, décidez. La mort est là. (*Il sort.*)

(*Polydora se tourne vers le lit. Protésilas se précipite entre le lit et elle.*)

PROTÉSILAS. — Non, Polydora. Jamais je ne te laisserai prendre ce chemin. Dis-moi fièrement adieu. (*Il la prend dans ses bras.*)

POLYDORA. — Il n'y a plus d'adieu pour nous. Personne ne m'arrachera de tes bras. Serre-moi bien contre toi. Conduis-moi, je t'accompagnerai jusqu'au seuil. Je franchirai en même temps que toi la dernière porte.

PROTÉSILAS. — Je ne veux pas ! Je ne veux pas que la vie te perde. La mort n'est pas faite pour toi.

POLYDORA. — Elle ne me repoussera pas. Elle est accueillante et Hermès nous a indiqué la voie, la seule voie. Etendons-nous sur cette tombe ouverte et la foudre nous unira.

PROTÉSILAS. — Une foudre glacée qui figerait nos deux sangs. Non ! Je sens battre ton cœur.

POLYDORA. — Ce n'est pas la mort qui l'effraie. C'est l'Amour qui s'impatiente. Ah ! Protésilas, n'hésite pas ou je penserai que je ne suis plus la Polydora de notre première nuit.

PROTÉSILAS. — C'est à moi que tu t'abandonnes. Ce n'est pas à la Mort.

POLYDORA. — Je vais t'appartenir. Tout le reste n'est rien.

PROTÉSILAS. — Tu voudras dire mon nom une dernière fois et tu ne pourras plus.

POLYDORA. — De tout mon corps et de toute mon âme, je l'appelle, cette félicité fugitive. Toujours on voudrait qu'elle s'éternise. Eh bien ! qu'elle s'éternise enfin ! C'est la dernière faveur des dieux.

PROTÉSILAS, *la repoussant.* — Une faveur qui nous tue ! Je n'en veux pas. Je n'obéis plus à des dieux qui prétendent nous aimer et qui le prouvent si mal. Je n'y crois plus.

POLYDORA. — Tais-toi.

PROTÉSILAS. — Je ne crois plus qu'en toi. J'y crois assez pour provoquer tous les dieux du Ciel et de l'Enfer. Une fois déjà j'ai vaincu la mort par la seule force de mon amour. Par la grâce du tien, je la vaincrai mille fois.

POLYDORA. — Elle est assez vaincue si elle est obligée de nous recevoir ensemble.

PROTÉSILAS. — Echappons-lui plutôt. Suis-moi. Mon char nous emportera loin de ce gouffre où le vertige finirait par nous précipiter. Partons à pied si tu préfères. Je connais la montagne et les sentiers qui cheminent obscurément dans l'odeur des résines. Au-delà des forêts, nous trouverons un refuge, au faîte de l'Olympe, parmi les dieux eux-mêmes.

POLYDORA. — Ta voix me sauverait du désespoir si j'étais désespérée. Mais je ne le suis pas. Je suis aussi fière qu'au départ d'Iolchos. Je suis sur ton char auprès de toi. Nous roulons vers notre Destin. Et je le regarde venir sans trembler. Je sais qu'on ne lui échappe pas.

PROTÉSILAS. — Sottise, que tu répètes parce qu'on te l'a enseignée, parce que tous les hommes l'ont dit avant toi ; parce qu'ils se résignent toujours, parce qu'ils s'avouent vaincus. Mais cela ne signifie rien. Je ne crois plus au Destin.

POLYDORA. — Alors pourquoi s'enfuir ?

PROTÉSILAS. — Restons si c'est pour faire front. Ecartons-nous de ce lit. S'il doit être un tombeau, qu'il soit celui de la Mort elle-même qui nous y guette. Je la ferai murer dans son piège. Elle n'en sortira pas. Je ferai murer toutes les issues. Je transformerai cette demeure en forteresse. Je la défendrai, comme les Troyens défendent leur ville contre tous les rois grecs. Que tous les dieux m'assaillent, je ne me rendrai pas.

POLYDORA. — Et jusqu'à quand combattras-tu ? Jusqu'à la mort !

PROTÉSILAS. — Tu ne crois pas en moi.

POLYDORA. — Je crois en notre amour. Je crois que la Mort ne peut rien contre lui. Je crois au contraire que si nous survivions, il ne survivrait pas. Je crois que le salut est à trois pas si nous savons choisir. Je crois que ce petit espace est le seul où nous puissions nous mouvoir librement. Je crois que nous n'avons que ce court instant pour être maîtres de notre sort. Je crois aux dieux qui nous donnent cette chance. Je crois au Destin qui nous unit pour toujours.

PROTÉSILAS. — Pour toujours ! Tu dis « pour toujours » et ce n'est qu'un instant. Il n'y a rien au-delà !

POLYDORA. — Au-delà de notre amour, il n'y a rien. Il est à lui seul tout l'au-delà.

PROTÉSILAS. — Tu n'y es pas allée. Moi, je connais la mort.

POLYDORA. — Tu n'as connu qu'une mort solitaire. C'est pour cela que tu es revenu.

PROTESILAS. — Si nous mourons ensemble, nous oublierons ensemble. Et nous disparaîtrons à jamais !

POLYDORA. — Je ne crois pas à cette mort-là. C'est la vie qui détruit la vie. La mort, c'est ce tombeau, c'est le marbre, c'est la statue, c'est tout ce qui est achevé, définitif, inattaquable.

PROTÉSILAS — Nous serons absents l'un de l'autre.

POLYDORA. — Je ne crois pas à ton absence. Je ne peux pas imaginer ce qu'elle signifie. Je te défie de croire à la mienne.

PROTÉSILAS. — Croire ! Croire ! Toujours ce mot. Croire, c'est se rendre !

POLYDORA. — C'est se donner... Viens !

PROTÉSILAS. — Nous nous dirons adieu malgré tout.

POLYDORA. — Si tu le veux. Mais songe à tous les mots que se disent les amants pour se prouver qu'ils ne sont plus seuls. Et les mots qui le disent les démentent puisqu'ils doivent les dire. Mais nous, nous qui allons nous dire adieu, ce mot qui sépare plus que tous les autres, nous le dirons pour nous unir.

PROTÉSILAS. — Adieu Polydora de cette dernière joie.

POLYDORA. — Adieu Protésilas de ce dernier adieu.

(*Ils se sont étendus sur le lit où la mort les fige.*)

HERMÈS, *paraissant.* — La porte s'est ouverte. Ils m'ont compris. Ils ont tout compris : « La vie nous blesse, la mort nous tue, l'amour nous sauve... » Ils ont découvert cela tout seuls. Ou presque. Je graverai ce message sur le socle de leur statue. Les passants le liront et ils remercieront les dieux. Il n'y a pourtant pas de quoi, parce qu'entre nous Zeus ne leur laisse pas le choix. Sans amour, la vie est inutile et l'amour la rend impossible. Alors ?

RIDEAU.

“ Polydora ”...

André Gillois qui introduisit la psychanalyse à la radio s'était fait apprécier au théâtre par des pièces d'un genre disons léger. *Baignoire B*, avant la guerre, *Frère Jacques* et *Les Petites Têtes* depuis (ces dernières œuvres ont été publiées dans *L'Avant-Scène* dans les numéros 84 et 117), relevaient davantage du théâtre de boulevard que de la Comédie-Française.

Avec *Polydora*, André Gillois a voulu prouver qu'il pouvait traiter des sujets plus sérieux, sans pour cela renoncer à sa fantaisie et à sa poésie naturelles. Aussi la Comédie-Française a-t-elle ouvert, tout naturellement, ses portes à cette comédie imprégnée d'atticisme, et les ombres de Shakespeare et Giraudoux, sans oublier Offenbach, ont, elles, été abondamment évoquées à son propos.

...et la critique

BERNARD LECACHE : Trois actes de grande classe

A la Comédie-Française, André Gillois nous offre une très bonne pièce, *Polydora*, qui console de bien d'autres. Trois actes de grande classe, écrits de main de maître, d'une charmante finesse de ton, truffés d'un sain humour, qui vous raviront si vous aimez le vrai théâtre.

(*Journal du Dimanche.*)

★

JEAN GANDREY-RETY : Une riche substance.

Il faut se borner à souligner que l'exécution de la pièce se recommande par des qualités qui me semblent l'emporter considérablement sur quelques défauts. Ceux-ci, chose frappante d'ailleurs, s'inscrivent presque tous comme la rançon directe desdites qualités. Exemple : il se passe des choses multiples et animées au premier acte. Bonne note. Mais comme on se familiarise malaisément d'entrée de jeu avec des personnages qui arrivent de si loin pour vous tomber sur le poil, il résulte de la richesse même de ce premier acte qu'on ne se l'assimile pas commodément. Il n'en est plus du tout de même au deuxième et au troisième. On est déjà en état de grâce pour en absorber la non moins riche substance.

(*Les Lettres Françaises.*)



EDMOND SEE : Une œuvre de valeur.

Il me semble que l'on n'a pas rendu suffisamment justice à la valeur, à l'importance d'une pièce comme *Polydora* qui mérite à mon sens d'occuper une place de choix dans l'œuvre dramatique de M. André Gillois. A la vérité, tout comme Giraudoux jadis avec son *Amphitryon* 38, l'auteur de *Polydora*, s'attaquant à un sujet puisé dans l'antiquité grecque, s'exposait à la méfiance, voire l'hostilité préalable de ceux qui ont tendance à voir dans des ouvrages de ce genre, tantôt comme de simples exercices littéraires ou scolaires, tantôt comme des transpositions d'opérettes célèbres (du genre *Belle Hélène*). Et l'on n'a pas manqué d'évoquer ceux-ci et celles-là à propos de *Polydora*. Ce qui est, selon moi, parfaitement injustifié ! Car il s'agit ici d'une pièce dénonçant, de la part de l'auteur, un constant souci d'affirmer sa personnalité ; de se montrer fidèle à lui-même, à ce qui (du point de vue idéologique aussi bien que dramatique) fut toujours l'objet de ses goûts, de ses préoccupations essentielles ; demeure le fondement même de son œuvre antérieure.

(*Paris-Normandie.*)



MORVAN LEBESQUE : Un grand sujet.

Je sais gré à M. Gillois d'avoir traité un grand sujet ; je lui reconnais d'emblée des dons dramatiques certains ; il sait placer une scène, la filer, il unit harmonieusement le rire et l'émotion ; il possède déjà l'art de donner à une admirable comédienne comme Mme Berthe Bovy un rôle secondaire où pourtant elle s'imposera et fera merveille.

(*Carrefour.*)



MARCELLE CAPRON : Nous sommes en Grèce.

J'ai essayé de vous donner une idée de la courbe de cette pièce, délicate dans ses sentiments, mi-comique mi-dramatique, où passe l'ombre parfois de Giraudoux et parfois celle d'Anouilh, mais qui reste originale avec ses variations sur la vie, l'amour, la mort ; une pièce où l'éloquence, la rhétorique, une certaine ruse aussi nous rappellent constamment que nous sommes en Grèce, une jolie fable que des remarques, des mots nourrissent de leur sagesse et assaisonnent de leur sel...

(*Combat.*)



JEAN-JACQUES GAUTIER : Triomphe de Berthe Bovy et de Jean Piat.

Les deux triomphateurs ont été Mme Berthe Bovy, en vieille esclave amère, pessimiste, et furieusement attachée à une vie qu'elle maudit. Mme Bovy a été d'une grande drôlerie et sa création si pittoresque a été saluée d'applaudissements aussi sincères que mérités. Enfin un comédien m'a ravi : Jean Piat. Il avait le meilleur rôle, c'est vrai, mais quelle élégance, quelle finesse, quelle distinction, quelle désinvolture légèrement ironique — juste assez — ne s'est-il pas affirmé sous le costume et les ailes de cet Hermès bleu Méditerranée !

(*Le Figaro.*)

" La Vie de Galilée ", *de BERTOLD BRECHT, par le Berliner Ensemble* (THEATRE DES NATIONS)

La saison proprement dramatique du Théâtre des Nations s'est ouverte avec les deux spectacles du Berliner Ensemble : *La Vie de Galilée* et *Mère Courage*. Ces deux œuvres, toutes deux de Bertold Brecht, faisaient partie de l'hommage rendu par le théâtre international au grand dramaturge allemand.

La Vie de Galilée, surtout, était impatiemment attendue par tous les amateurs de théâtre. On sait que Brecht écrivit cette grandiose fresque dramatique en 1938-1939, alors qu'il se trouvait au Danemark, en exil. La pièce fut jouée, pour la première fois, pendant la guerre, en Amérique, et c'est le magnifique acteur anglais, Charles Laughton qui en fut le créateur. Depuis son retour en Allemagne et la fondation, sous sa direction, du Berliner Ensemble, en 1949, Brecht avait attendu près de huit ans avant de donner *La Vie de Galilée* dans sa version originale. C'est en la mettant en scène, l'été dernier, qu'il fut atteint par le mal qui devait l'emporter.

Comme toutes les œuvres de Brecht, celle-ci renferme un message. Ce message, Galilée nous le livre à la fin de la pièce quand il fait l'analyse lucide de sa vie, quand il compare, avec le détachement que donne une mort prochaine, ses recherches de savant et ses défaillances d'homme. « Si des hommes de science, reconnaît-il, intimidés par d'égoïstes détenteurs de pouvoir, se contentent de vouloir accumuler du savoir pour le plaisir de savoir, la science ne sera plus qu'une triste chose infirme. Vos nouvelles machines ne serviraient qu'à de nouveaux tourments. J'ai livré mon savoir aux puissants pour qu'ils s'en servent, pour qu'ils ne s'en servent pas, pour qu'ils s'en servent mal, uniquement d'après ce qui convenait à leurs buts. J'ai trahi ma profession. Un homme qui a fait ce que j'ai fait ne peut plus être toléré dans les rangs des hommes de science. »

Si l'on rappelle que Brecht écrivit cette pièce alors que les journaux venaient d'annoncer la fission de l'atome d'uranium par les physiciens allemands, ce message prend une valeur de manifeste.

Pourtant, quelles que soient les préoccupations de l'auteur l'œuvre est là, solide, écrasante, immuable. Treize tableaux, brossés avec une maîtrise sûre, retracent littéralement la vie de Galilée depuis ses premières découvertes (alors qu'il n'était qu'un obscur professeur de mathématiques à l'université de Padoue), jusqu'au seuil de la mort que le savant, de renommée mondiale, attend dans la prison dorée, à laquelle l'ont contraint les rigueurs de l'Inquisition.

La tentation était forte de faire de Galilée un génie méconnu, un précurseur des temps modernes, une victime du fanatisme rétrograde. Brecht n'y a pas succombé. Au contraire, il s'est appliqué à nous montrer que ce grand savant sur le plan humain était un pauvre homme prêt à bien des bassesses et des lâchetés. Il nous montre Galilée s'attribuant, pour extorquer quelques écus à la République de Venise, une invention qui n'est pas de lui. Il nous le montre veule avec les puissants, sacrifiant à son confort personnel ses disciples et sa propre fille, cherchant dans le silence une quiétude de mauvais aloi, rétractant ses idées les plus chères par crainte de la douleur. Bref, il nous montre un Galilée à l'échelle humaine.

Sur le plan dramatique, *La Vie de Galilée* est remarquablement montée et distribuée. Certains tableaux, comme la scène grouillante et colorée du Carnaval de 1632, ou la scène où l'on voit le pape Urbain VIII revêtir lentement ses vêtements pontificaux tandis que le Cardinal Inquisiteur le presse de lui livrer le savant, sont d'une puissance d'évocation extraordinaire. Quant au personnage de Galilée, il est incarné avec une vérité impressionnante par Ernst Busch, en tête d'une homogène et innombrable distribution.

Cette performance qu'accomplit Ernst Busch dans Galilée, Hélène Weigel la réalise, également, dans *Mère Courage*. La pièce et l'interprète nous sont également connues, mais l'on ne pouvait concevoir un hommage solennel à Bertold Brecht sans l'une ni sans l'autre.

" Les Voyageurs égarés ", *de GUILLAUME HANOTEAU* (RENAISSANCE)

Guillaume Hanoteau s'était fait connaître, au théâtre, par des œuvres charmantes pleines d'humour, de fantaisie, voire même d'impertinence : *La Tour Eiffel qui tue* et *Quai de Conti*, relèvent de cette veine satirique et souriante. Est-ce le goût du canular qui a poussé Guillaume Hanoteau à écrire et, surtout, faire représenter *Les Voyageurs égarés* ?

Il est certain que s'il a cherché à égarer les spectateurs du Théâtre de la Renaissance il y a parfaitement réussi. Pièce d'atmosphère, intrigue policière, trucs mélodramatiques, bruits insolites, oiseaux empaillés et masques nègres, tout l'attirail des drames anglo-saxons est réuni dans cette étrange demeure aux murailles moisies, perdue au milieu des étangs de la Brenne. C'est là que l'élégant duc de Bréville, romancier à la mode, croyant fuir sa femme en compagnie d'une jeune admiratrice, va retrouver les authentiques et inquiétants personnages du roman qu'il vient de terminer. Comme ce roman lui a été dicté par sa femme, on finit par comprendre que celle-ci a machiné une diabolique vengeance pour punir l'infidèle. Tout cela dans une ambiance de pluie, de brouillard, de cris lugubres, sans parler d'un cadavre qui gît, oublié depuis dix ans, sous les lattes du plancher. Et le plat froid de la vengeance devient singulièrement humide...

Au fond, s'il ne s'agissait que de quelques minutes d'égarement, nous pardonnerions vite à l'auteur, mais la pièce traîne toute une soirée au rythme boiteux de la canne de Margot Lion, en dépit des efforts désespérés de Jacques Dumesnil pour nous faire peur et ceux, plus désinvoltes, de Bernard Dhéran et Annie Noël qui semblent ne pas comprendre grand-chose à ce qui leur arrive. Si je semble sévère pour Guillaume Hanoteau c'est que ma déception est plus grande. Il est méritoire pour un auteur qui s'est affirmé dans un certain genre d'en aborder un autre, totalement différent. Mais, ici, Guillaume Hanoteau s'est franchement égaré entre différents genres trop disparates. Et nous avec. Comme quoi il n'y a pas que la Tour Eiffel qui tue...

Pièce en quatre tableaux
de Alexandre Pouchkine

Adaptation française
de Michel Arnaud

L'INVITÉ DE PIERRE

PERSONNAGES

Don Juan
Leporello
Un moine
Don Carlos
Don Pedeo
Don Luis
Don José
La statue du Commandeur
Doña Iñez de Silva
Laura

★ Deux siècles (à quelques années près) entre le premier *Don Juan* connu, celui de Tirso de Molina, et le *Don Juan* de Pouchkine, qui est de 1830... Et, au cours de ces deux siècles, sans compter les traductions et les « imitations », une bonne trentaine de Don Juans : espagnols, italiens, français, anglais, hollandais, autrichiens, allemands...

★ *Le Trompeur de Séville* de Tirso de Molina ne peut être qu'espagnol ; le *Don Juan* de Molière est aussi profondément français que sont anglais celui de Byron ou de Shadwell. Et le *Don Juan* de Pouchkine ? Il est russe dans son universalité comme sont russes et universels les personnages de Dostoïevsky, qu'il annonce.

★ Pouchkine écrit probablement d'une seule traite son *Don Juan*. Il arrive tout de suite à une sorte de perfection dramatique et, néanmoins, il abandonne cette œuvre — dont il ne parla jamais à personne et qu'on ne connaîtra qu'après sa mort — et néglige de lui consacrer les quelques heures de travail qui en feraient, au lieu de l'ébauche d'un chef-d'œuvre, un chef-d'œuvre pur et simple.

★ Ce Don Juan joue l'amour et n'est jamais sincère. Pourtant, toujours se prenant au jeu, toujours aussi, il est sincère. Et, finalement, ce jeu qu'il sait dangereux, il le joue passionnément jusqu'à la mort. Et cette mort que lui-même appelle, elle vient sous les traits du Commandeur. Pour le punir ? Non point. Pour donner à la vie du héros son sens, pour en faire un long amour, un long amour multiple et vrai.

L'INVITÉ DE PIERRE

Premier Tableau

Un cloître attenant à un cimetière. A la tombée de la nuit.

Entrent Don Juan et Leporello, drapés dans de grands manteaux.

DON JUAN. — Ici, nous serons très bien pour attendre que la nuit soit tout à fait tombée.

LEPORELLO, *jetant un regard autour de lui.* — Mais, Monsieur, c'est un cimetière !

DON JUAN. — Bah ! que veux-tu que nous fassent quelques morts et, si j'en juge par les monuments que j'entrevois, des morts de qualité ?... Allons, cesse de trembler, capon !

LEPORELLO, *résigné.* — Bien, Monsieur.

DON JUAN. — Et si le voisinage de cette paisible nécropole t'inquiète, pense seulement que là-bas, par-delà ces tombes, c'est Madrid. Madrid, Leporello ! Madrid, enfin !

LEPORELLO, *sans enthousiasme.* — Eh oui, Monsieur, Madrid !

DON JUAN. — Madrid ! Bientôt, tout à l'heure, je parcourrai de nouveau ces rues familières, j'en sentirai de nouveau sous mes pieds les durs petits pavés !

LEPORELLO, *enchaînant vivement.* — Et l'on vous reconnaîtra, et...

DON JUAN. — Qui veux-tu qui me reconnaisse si je dissimule avec mon manteau ce visage trop connu ? Personne !

LEPORELLO. — Personne ! Oui, personne ! Personne ne saura reconnaître l'allure, la démarche de Don Juan, et son regard ! Il y a tant de regards comme le sien !... (*Implorant.*) Mais, voyons, Monsieur, n'importe qui vous reconnaîtra ! Le premier alguazil venu, une gitane, un musicien en goguette, ou l'un de vos dignes confrères, un beau cavalier bien insolent qui aura comme vous le manteau sur le visage et l'épée sous le manteau.

DON JUAN. — Eh bien, quand même on me reconnaîtrait, serait-ce un tel malheur ? Pourvu que le roi lui-même ne me rencontre pas, je ne crains personne dans Madrid.

LEPORELLO. — Oui mais, demain, vous pouvez en être sûr, le roi aura appris que Don Juan, de son propre chef, est revenu d'exil. Et alors, qu'adviendra-t-il de vous ?

DON JUAN. — La belle histoire : le roi m'exilera de nouveau. Quoi ! Il m'aime tendrement et je ne suis pas un criminel d'Etat à qui il faut trancher la tête. Et n'oublie pas que si le roi m'a fait partir de Madrid, c'était moins pour me punir que pour me soustraire à la vengeance de la famille du Commandeur.

LEPORELLO. — Ah ! je ne vous le fais pas dire ! Vous voyez bien qu'il eût mieux valu rester tranquille et ne pas revenir ici ! Ou bien croyez-vous que le mort n'a plus de vengeurs ?

DON JUAN. — Le Commandeur est vengé, Leporello, cent fois, mille fois vengé par l'ennui où je viens de vivre ! Comment suis-je encore de ce monde ? Je me le demande !... Ah ! quand je pense à ces gens, à ce pays !... Et leur ciel : éternellement de brouillards et de fumées. Et leurs femmes ! Mais la plus humble paysanne d'Andalousie a plus de charmes que la plus éclatante beauté de là-bas !

LEPORELLO. — Vous n'avez pas toujours dit ça, Monsieur !

DON JUAN. — Peut-être... Oui, je dois l'avouer, au début, le bleu de leurs yeux, la blancheur de leur peau, leur pruderie m'ont séduit... et surtout ce qu'elles avaient de nouveau pour moi ! Mais, grâce au ciel, j'ai vite compris que c'était péché que de les aimer. Ce ne sont pas des femmes, ce ne sont que des poupées de cire, sans âme, sans vie... Tandis que nos femmes... Mais, dis-moi, il me semble que cet endroit nous est familier. Tu ne le reconnais pas ?

LEPORELLO. — Si fait ! Comment ai-je pu ne pas reconnaître sur-le-champ le monastère de San-Antoni Que de fois nous y sommes venus ! Et moi, tenant les chevaux par la bride, je restais des heures là-bas, dans ce bosquet, à me morfondre, cependant que vous, vous passiez joyeusement votre temps !

DON JUAN, *pensif.* — Pauvre Anna. Il y a si longtemps déjà qu'elle n'est plus !... Comme je l'ai aimée !

LEPORELLO, *copiant Don Juan.* — Oui, pauvre Anna ! Elle avait les yeux noirs... Oh ! si je me souviens ! (*A Don Juan.*) Vous lui avez fait la cour trois mois. Trois longs mois avant que le diable ne vienne à votre secours.

DON JUAN. — Ce fut par une nuit de juillet... Anna ! Son regard mélancolique, ses lèvres pâles avaient pour moi un charme étrange... Toi, je me le rappelle, tu ne la trouvais pas belle, tu ne comprenais pas comment moi... Et, de fait, elle n'était pas vraiment belle... Ses yeux, ses yeux seuls... Jamais, depuis lors, je n'ai rencontré un tel regard ! Et sa voix douce et faible comme celle d'une malade... Elle avait pour mari une affreuse brute... Pauvre Anna !

LEPORELLO. — Oh ! quoi, d'autres lui ont succédé !

DON JUAN, *avec un petit haussement d'épaules.* — C'est vrai.

LEPORELLO. — Et si Dieu nous prête vie, il y en aura d'autres encore !

DON JUAN. — Eh oui !

LEPORELLO. — Et, tout à l'heure, dans Madrid, à la poursuite de qui allons-nous nous lancer ? D'une nouvelle ou d'une ancienne aventure ?

DON JUAN. — J'ai besoin de retrouver mon Madrid : j'irai chez Laura.

LEPORELLO. — Bravo !

DON JUAN. — Et s'il y a déjà quelqu'un chez lle, je le prierai de sortir au plus vite... par la enêtre.

LEPORELLO. — Bravissimo ! Nous voici redevenus oyeux ! Ah ! mon maître, que vous avez raison et u'il me plaît de voir que le souvenir de vos amours éfuntes ne vous attriste pas longtemps. (*A mi-voix* :) Iolà ! Voici quelqu'un !

UN MOINE, *entrant*. — Hé ! qui est là ? Etes-vous es gens de Dona Inez ?

LEPORELLO. — Non, nous sommes nous-mêmes des aaîtres et nous nous promenons par ici.

DON JUAN. — Vous attendez quelqu'un ?

LE MOINE. — Dona Inez de Silva... Elle vient se ecueillir sur la tombe de son mari.

DON JUAN. — Dona Inez de Silva ? L'épouse du ommandeur de Silva ?

LE MOINE. — Elle-même.

DON JUAN. — Le Commandeur de Silva... C'est ien celui qui a été tué en duel... je ne sais plus ar qui ?

LE MOINE. — Il a été assassiné par le débauché, ar le libertin, par l'impie Don Juan.

LEPORELLO. — Oh ! oh ! entendez-vous cela ! a renommée de Don Juan a pénétré jusque dans e paisible monastère et les ermites eux-mêmes lui hantent des louanges.

LE MOINE. — Sans doute connaissez-vous ce Don uan ?

LEPORELLO. — Un peu... Où est-il à présent ?

LE MOINE. — Fort loin de Madrid : en exil.

LEPORELLO. — Grâces en soient rendues au ciel ! e plus loin sera le mieux ! Il faudrait mettre tous es libertins dans le même sac et les jeter à la mer !

DON JUAN. — As-tu fini de radoter ?

LEPORELLO, *à mi-voix*. — Laissez : je vous sers !

DON JUAN, *haussant les épaules et s'adressant au oine*. — Ainsi, c'est dans votre cimetière qu'est nterré le Commandeur ?

LE MOINE. — Oui. Son épouse lui a fait ériger n monument. Elle y vient tous les jours pleurer t prier pour le repos de l'âme du défunt.

DON JUAN. — Quelle étrange veuve ! Le Commaneur était jaloux et il la tenait sous clef. Personne e nous n'a jamais pu la voir. Comment est-elle ? aide ?

LE MOINE. — Pour nous qui avons renoncé au nonde, la beauté féminine n'existe pas. Mais le nensonge est un péché, et même un saint ne saurait ésavouer la beauté de Dona Inez.

DON JUAN. — J'aimerais beaucoup pouvoir lui arler...

LE MOINE. — Jamais Dona Inez n'adresse la parole un homme !

DON JUAN. — J'ai connu le Commandeur jadis...

LE MOINE. — Peu importe.

DON JUAN. — Mais, à vous, mon Père, ne parle-elle jamais ?

LE MOINE. — Moi, c'est autre chose : je ne suis lus dans le siècle... Mais, la voici !

DONA INEZ, *derrière la grille*. — Ouvrez-moi, mon ère.

LE MOINE. — A l'instant, senora. (*Il ouvre la rille.*) Je vous attendais.

(*Dona Inez et le Moine sortent.*)

LEPORELLO. — Eh bien, comment la trouvez-vous ?

DON JUAN. — Ce voile épais la protégeait trop bien : c'est à peine si j'ai pu entrevoir un pied d'une exquise petitesse.

LEPORELLO. — Mais cela vous suffit, n'est-ce pas ? Déjà, votre imagination plus prompte que la main d'un peintre vous a dessiné le reste. Peu vous chaut par où vous commencez, que ce soit par les sourcils ou par les pieds !

DON JUAN. — Leropello, je veux faire la connaissance de cette femme !...

LEPORELLO, *à part*. — Le voilà bien ! Il a tué le mari et maintenant, l'impudent, il veut contempler de près les larmes de la veuve !

DON JUAN. — Mais la nuit est tombée, Leporello. N'attendons pas que la lune ait changé les ténèbres en clair-obscur. Allons chez Laura.

(*Il sort.*)

LEPORELLO, *à part*. — Un grand d'Espagne, mon maître, attend la nuit, tel un voleur, et craint la lune. Dieu, la maudite existence ! Faudra-t-il que je le serve encore longtemps ? Vraiment, je suis à bout... Mais Don Juan est libéral !

DON JUAN, *en coulisses*. — Leporello !

LEPORELLO, *sortant*. — Me voici, Monsieur, me voici !

Deuxième Tableau

La chambre de Laura. Un lit, quelques fauteuils, un balcon.

Laura entre, suivie de quelques amis. En dernier, l'air sombre, Don Carlos.
Des rafraichissements sont servis sur une console.

LAURA. — Installez-vous. Servez-vous. Amusez-vous... (*Elle se jette dans un fauteuil.*) Ah ! je suis morte !

PEDRO. — Et ce n'est pas étonnant. Je te jure, Laura, que jamais encore tu n'as joué comme ce soir ! Quel brio ! Quel sentiment !

JOSÉ. — Tu as été bouleversante !

LUIS. — Divine ! Humaine.

LAURA. . Oui, ce soir, chaque réplique me portait. Je ne jouais plus un rôle, j'étais comme inspirée ! Les mots me venaient comme si mon cœur me les eût dictés et non ma mémoire !

PEDRO. — C'était ton cœur qui parlait, Laura ! Et, maintenant encore, l'émotion s'attarde en toi comme un chant de rossignol dans une nuit d'été. Il faut éterniser cette minute. Chante, Laura, chante-nous quelque chose !

JOSÉ. — Oui, Laura !

LAURA. — Vous êtes impitoyables !... Allons, donnez-moi ma guitare ! (*Elle chante.*)

« Mon Dieu, comme la nuit est brève !
L'instant viendra, et ton amour,
Le soir poindra, et puis le jour...
Cette fleur qu'un rayon caresse ,
Soleil enfui, cernée par l'ombre,
Se tait et dans l'oubli retombe.
Le passé n'a pas de promesses...
Passent les jours, passent les ans.
Le soir poindra, et puis le jour...
Mon Dieu, comme la nuit est brève... »

(*Elle se tait.*)

TOUS. — Bravo ! Bravo ! Merveilleux ! Admirable !

Pedro. — Merci, Laura, tu nous a charmé le cœur ! Merci. Parmi toutes les jouissances de la vie, la musique le cède seulement à l'amour, et encore l'amour est-il une mélodie. Vois, Carlos lui-même, Carlos le taciturne et le bougon, semble touché.

Carlos. — Oui, Laura, cette mélodie était ravissante. Mais de qui sont les paroles que tu as chantées ?

Laura. — Elles sont de Don Juan.

Carlos, *sursautant.* — Quoi ? De Don Juan ?

Laura. — Oui, de Don Juan, mon fidèle ami et mon volage amant : c'est lui qui les composa un jour pour moi.

Carlos. — Ton Don Juan est un être impie et méprisable, et toi, tu es une sotte !

Laura. — As-tu perdu l'esprit, Carlos ? Un mot de plus contre Don Juan et, tout Grand d'Espagne que tu sois, je te fais égorger par mes gens !

Carlos, *se levant.* — Eh bien ! appelle-les !

Pedro. — Allons, Laura, calme-toi... Et toi aussi, Carlos ! Elle a oublié...

Laura, *vivement.* — Quoi ? Que Juan a tué le frère de Carlos dans un duel honorable ? Non, je ne l'ai point oublié et je regrette seulement que ce ne soit pas Carlos qui ait été l'adversaire de Juan.

Carlos. — Laura, je suis un imbécile... Je te demande pardon de m'être mis en colère.

Laura. — Ha ! ha ! tu l'avoues toi-même : tu es un imbécile... Allons, tiens, faisons la paix. (*Elle lui tend la main.*)

Carlos, *lui baisant la main.* — J'ai eu tort, Laura : encore une fois, pardonne-moi. Mais, tu le sais, je ne puis entendre ce nom et demeurer de sang-froid.

Laura. — Est-ce ma faute si le nom de Don Juan me revient à chaque instant sur les lèvres !

Luis. — Allons, Laura, pour nous prouver que tu n'es plus fâchée, chante encore !

Laura. — Non, il se fait tard et je suis fatiguée... Laissez-moi, mes amis.

José. — Tes désirs même les plus cruels sont pour nous des ordres... Au revoir, Laura.

(*Ils sortent.*)

Tous. — Au revoir.

Laura. — Au revoir... (*Elle retient Carlos.*) Non, Carlos : toi, tu restes !

Carlos. — Tu m'as vraiment pardonné ?

Laura. — Ta fureur m'a plu. Quand tu t'es mis en colère, tu m'as rappelé Don Juan.

Carlos. — Don Juan, encore !... L'heureux mortel ! Comme tu l'as aimé !

Laura. — Oui, Carlos.

Carlos. — Et tu l'aimes toujours ?

Laura. — Maintenant ? Non, je ne l'aime plus ! Il m'est impossible d'aimer deux hommes à la fois et, ce soir, c'est toi que j'aime.

Carlos. — Dis-moi, Laura, quel âge as-tu ?

Laura. — Dix-huit ans.

Carlos. — Comme tu es jeune ! Et tu le seras cinq ou six ans encore ! Cinq ou six ans encore, les hommes se presseront en foule autour de toi, te caressant, te cajolant, et te faisant des cadeaux... Cinq ou six ans encore, ils t'amuseront avec des sérénades nocturnes et, à cause de toi, s'entretueront la nuit aux carrefours ! Mais quand le temps aura passé, que tes yeux s'enfonceront dans leurs orbites, que les rides noirciront tes paupières, que des cheveux gris souilleront la pureté de tes tresses et que l'on t'appellera du nom de vieille, alors, que sera ta vie ?

Laura. — Alors ?... Mais pourquoi penser à ces choses ? Est-ce là ton idée d'un madrigal ? Aujourd'hui, je suis belle, aujourd'hui est aujourd'hui : Ne songeons pas à demain ? (*Elle l'entraîne vers le balcon.*) Vois comme le ciel est calme ! L'air tiède est immobile, la nuit embaume le citron et le laurier, la lune brille paisible et, dans les rues, les couples errent lentement. Et, loin de nous, loin dans le Nord, à Paris ou à Londres, le ciel est peut-être couvert de nuages et un vent furieux plaque sur les visages transis une pluie de glace. Mais que nous importent les hivers : ici, c'est l'été !... Allons, Carlos, souris. Je l'exige !

Carlos. — Adorable démon !

(*On frappe.*)

Don Juan, *derrière la porte.* — Laura !

Laura. — Cette voix... (*Elle s'avance vers la porte.*) Qui est là ?

Don Juan. — Ouvre, Laura.

Laura, *se précipitant vers la porte.* — Dieu ! Est-ce possible ? (*Elle ouvre la porte.*)

Don Juan, *entrant.* — Bonsoir !

Laura. — Juan ! (*Elle lui saute au cou.*)

Juan. — Laura, mon amie chérie !

Laura, *vivement.* — Je ne suis pas seule.

Juan. — Qui est avec toi ?

Carlos, *s'avançant.* — Moi ! Don Carlos !

Don Juan. — Voici une rencontre inattendue !... Demain, Carlos, je serai à tes ordres !

Carlos, *portant la main à son épée.* — Demain ? Non : sur l'heure ! (*Il dégaine.*)

Laura. — Don Carlos ! Arrêtez ! Vous n'êtes pas dans la rue, vous êtes chez moi ! Veuillez sortir !

Carlos, *écartant Laura.* — Eh bien, j'attends ! N'as-tu pas d'épée ?

Don Juan. — Puisque tu n'as pas de patience... (*Il rejette son manteau et dégaine.*) Allons !

(*Ils se battent.*)

Laura. — Oh ! Juan ! (*Elle se jette sur le lit et se cache la tête dans les mains.*)

(*Don Carlos tombe. Don Juan s'approche de Laura.*)

Don Juan. — Ne tremble plus, Laura. C'est fini.

Laura. — Quoi ? Il est mort ?

Don Juan. — Je le crains.

Laura. — Voilà qui est merveilleux ! Tué dans ma chambre ! Que vais-je faire maintenant ? Mauvais sujet, démon ! Où cacher ce cadavre ?

Don Juan. — Peut-être est-il encore un peu vivant ? (*Il regarde le corps.*)

Laura, *venant près de Don Juan.* — Ah oui ! vivant ! Regarde, maudit, tu l'as touché droit au cœur ! Et ce n'est pas par accident !... Oh ! que faire ?

Don Juan. — C'est lui-même qui l'a voulu.

Laura. — Vraiment ? Comme toujours, n'est-ce pas, la faute n'est pas tienne ! Ah ! Juan, Juan !... Enfin, ce qui est fait est fait... Mais, d'où me tombes-tu ? Depuis quand es-tu à Madrid ?

Don Juan. — Je viens d'arriver... Secrètement, car je n'ai pas encore ma grâce.

Laura. — Et tu t'es souvenu aussitôt de ta Laura ?

Don Juan. — Oui.

LAURA. — Non. Je ne le crois pas. Tu passais par hasard et tu as reconnu ma maison.

DON JUAN. — Non, ma Laura. Tu pourras du reste le demander à Leporello. Si je suis rentré à Madrid, c'est pour t'y retrouver. (*Il l'enlace et veut l'embrasser.*)

LAURA, *s'abandonnant.* — Juan ! (*Se ressaisissant.*) Non. Devant ce mort!... Monstre, monstre, qu'allons-nous en faire ?

DON JUAN, *jetant son manteau sur le cadavre.* — Pour l'instant, l'oublier... (*Revenant à elle.*) Avant l'aube, je l'emporterai sous mon manteau et je l'abandonnerai au coin de quelque carrefour.

LAURA. — Oui. Mais prends bien garde que l'on ne te voie pas !... Ah ! je me félicite que tu ne sois pas arrivé plus tôt ! Tes amis sortent tout juste d'ici. Tu as bien failli les rencontrer.

DON JUAN. — Laura, y a-t-il longtemps que tu aimais Carlos ?

LAURA. — L'aimer, lui ? Tu rêves !

DON JUAN. — Comme tu mens joliment !... Mais, dis-moi, combien de fois m'as-tu trompé pendant mon absence ?

LAURA. — Et toi, mauvais sujet ?

DON JUAN. — Moi ?... Laura, l'heure est trop précieuse. Ne la gaspillons pas.

(*Il l'entraîne vers le lit.*)

Troisième Tableau

Le mausolée du Commandeur. Au crépuscule.

Don Juan, vêtu d'une robe de moine, semble attendre. Entre Leporello

LEPORELLO. — Eh bien, Monsieur, songeriez-vous au salut de votre âme que je vous retrouve ici sous le froc d'un dévot ermite ?

DON JUAN. — Vite, quelles nouvelles m'apportes-tu ?

LEPORELLO. — On recherche toujours le meurtrier de Don Carlos, Monsieur, et le bruit court qu'il se nomme Don Juan. Ah ! Monsieur, fuyons pendant qu'il en est encore temps...

DON JUAN. — Ici, je ne risque rien : qui penserait à venir m'y chercher ?

LEPORELLO. — Il me semble pourtant que vous vous ennuieriez moins hors d'Espagne que dans une cellule de moine !

DON JUAN. — Et qui te dit que je m'ennuie ?

LEPORELLO. — Quoi ? Une nouvelle intrigue ?

DON JUAN. — Cette charmante veuve que nous avons aperçue ici-même le soir de notre arrivée.

LEPORELLO. — La veuve du Commandeur ?

DON JUAN. — Je la vois chaque jour et il me semble qu'elle m'a remarqué... Jusqu'à présent, nous en sommes seulement aux saluts, mais aujourd'hui, je crois bien que nous allons nous parler. Et, entre nous, ce n'est pas trop tôt !

LEPORELLO. — Je suis curieux de savoir ce que vous lui direz ?

DON JUAN. — Bah ! je lui dirai ce qui me viendra à l'esprit... sans préparation... Comme on improvise une chanson d'amour...

LEPORELLO. — Et vous ne craignez pas ...?

DON JUAN. — Quoi donc ?

LEPORELLO, *baissant la voix.* — Que ça lui déplaise, à lui ? (*Il indique discrètement la statue du Commandeur.*)

DON JUAN. — Si ça lui déplaît, il faudra bien qu'il en prenne son parti !

LEPORELLO, *regardant franchement la statue.* — Je ne me le rappelais pas aussi grand.

DON JUAN. — Et tu as raison. C'est un géant qu'ils ont représenté ici. Lui, il était petit et malingre : en se haussant sur la pointe des pieds, il n'aurait même pas pu atteindre le bout du nez de sa statue. Lorsqu'il est venu s'embrocher sur mon épée, on eût dit une sauterelle traversée d'une épingle... Mais, vite, éloigne-toi : la voici !

(*Leporello sort et Don Juan s'agenouille.*)

DONA INEZ, *entrant, à part.* — Il est de nouveau là. (*Elle s'approche. Quand elle est près de lui, Don Juan se lève et la salue silencieusement.*) Mon Père, je vous ai distrait dans vos méditations. Pardonnez-moi.

DON JUAN. — C'est à moi d'implorer votre pardon, senora ! Sans doute ma présence vous empêche-t-elle de donner libre cours à votre douleur ?

DONA INEZ. — Mon Père, ma douleur est en moi et n'a pas besoin de s'extérioriser...

DON JUAN. — Je peux me retirer si je vous importune ?

DONA INEZ. — Non, mon Père, et je voudrais même vous demander d'unir vos prières aux miennes.

DON JUAN. — Moi, Dona Inez, moi, prier avec vous ! Oh ! je ne mérite pas un tel honneur. Jamais je n'oserais répéter de mes lèvres impures les saintes paroles issues de votre âme angélique. C'est de loin seulement que je puis vous contempler avec vénération quand, vous inclinant lentement sur ce marbre hostile, vous y laissez flotter la tiède vague de votre chevelure. Et il me semble alors que c'est un ange qui vient de descendre et qui se penche sur cette tombe. Et, dans mon cœur bouleversé, je ne trouve plus de prières, et, muettement je m'émerveille et me dis : Bienheureux celui dont la froide statue de marbre est réchauffée par cette haleine céleste, apaisée par les pleurs de l'amour !

DONA INEZ. — Mon Père, quel étrange discours !

DON JUAN, *implorant.* — Senora !...

DONA INEZ. — Est-ce bien à moi que vous tenez ce langage ? Avez-vous donc oublié... ?

DON JUAN, *très vivement.* — Quoi ? Que je ne suis pas digne du saint vêtement que je porte ? Qu'en ce lieu ma voix criminelle ne doit pas retentir aussi haut ?

DONA INEZ, *interdite.* — Il m'a semblé... Je n'ai pas bien compris...

DON JUAN. — Oui, oui, je le vois : vous avez tout deviné, tout !

DONA INEZ. — Qu'ai-je donc deviné ?

DON JUAN. — C'est vrai, je ne suis pas moine !... A vos pieds, j'implore votre pardon !

DONA INEZ, *affolée.* — Oh ! Dieu ! relevez-vous, relevez-vous !

DON JUAN, *toujours à genoux.* — Pardon, pardon !

DONA INEZ. — Qui... qui êtes-vous donc ?

DON JUAN. — Un malheureux, la victime d'une passion désespérée !

DONA INEZ. — Oh ! mon Dieu ! Et ici ! Devant ce tombeau... Relevez-vous, je vous l'ordonne ! (*Elle esquisse un mouvement de fuite.*)

DON JUAN, *se relevant vivement et lui barrant discrètement la route.* — Un instant, Dona Inez, un instant ! Ecoutez-moi un seul instant et je disparaîtrai.

DONA INEZ. — Quelqu'un peut venir.

Don Juan. — Il ne viendra personne : la grille est fermée. Nous sommes seuls !

Dona Inez, *hautaine.* — Eh bien, parlez. Que voulez-vous ?

Don Juan. — La mort, Dona Inez, la mort ! Je voudrais mourir à cette minute même, mourir à vos pieds, et que mes misérables cendres soient ensevelies en ce lieu, non, certes, à côté de celles qui vous sont si chères, mais quelque part par là, près de la porte, près du seuil, pour que, de votre pied léger vous l'effleuriez quand vous viendrez ici...

Dona Inez. — Vous avez perdu l'esprit ?

Don Juan. — Désirer la mort, Dona Inez, est-ce là un signe de démence ? Si j'étais fou, je souhaiterais demeurer au nombre des vivants, j'aurais l'espoir d'émouvoir un jour votre cœur d'un tendre amour ; si j'étais fou, je passerais des nuits entières sous votre balcon, troublant votre sommeil de mes sérénades. Si j'étais fou, je ne me serais pas caché : bien au contraire, j'aurais partout tâché d'être remarqué par vous ; si j'étais fou, je ne languirais pas en silence...

Dona Inez. — Est-ce là ce que vous appelez votre silence ?

Don Juan. — Le hasard, Dona Inez, le hasard seul vient de desceller mes lèvres. Sinon, vous n'auriez jamais connu mon secret !

Dona Inez, *après un temps bref.* — Et il y a longtemps que...

Don Juan, *très vivement.* — Que je vous aime, Dona Inez ? Le sais-je ?... Mais c'est depuis que je vous aime que je connais le prix de cette vie éphémère, c'est depuis que je vous aime que j'ai compris ce que signifie le mot bonheur !

Dona Inez, *brusquement.* — Allez-vous-en ! Vous êtes un homme dangereux !

Don Juan. — Dangereux ? En quoi ?

Dona Inez, *d'une voix étouffée.* — J'ai peur de vous écouter.

Don Juan. — Je me tairai donc. Seulement, ne chassez pas celui dont votre vue est l'unique soulagement. Je ne me nourris pas d'espérances téméraires. je ne demande, je n'exige rien, mais, si je suis condamné à vivre, je dois vous voir, il le faut.

Dona Inez. — Partez ! partez ! Ce n'est pas ici le lieu pour de tels discours !

Don Juan. — Partir ? Je ne puis !

Dona Inez. — Je vous en prie !

Don Juan. — Est-ce ma mort que vous voulez ?... Je vous vénère tant. Que pourriez-vous craindre de moi ?

Dona Inez. — Ecoutez, si vous me jurez sur le Christ de me garder toujours une semblable vénération, je vous recevrai chez moi.

Don Juan, *très vivement.* — Ce soir ?

Dona Inez. — Non... Demain... Venez demain. Mais à la nuit tombée... Depuis que je suis veuve, je ne vois personne.

Don Juan. — Dona Inez, ange ! Que Dieu vous soit clément comme vous l'avez été aujourd'hui à un malheureux martyr !

Dona Inez. — Maintenant, partez !

Don Juan. — Encore un instant !

Dona Inez. — Non. D'ailleurs, c'est moi qui vais m'en aller. Ce soir, je n'ai pas le cœur à prier : vous m'avez distraite par des propos mondains, par des paroles comme mon oreille n'en a plus entendu depuis longtemps, bien longtemps... Adieu... Demain, je vous recevrai !

Don Juan. — Je n'ose encore y croire, je n'ose encore m'abandonner à mon bonheur. Demain, je vous verrai... et non pas ici, et non pas furtivement ?

Dona Inez. — Oui, demain... Comment vous nommez-vous ?

Don Juan. — Diego de Calavedo.

Dona Inez. — Adieu, Don Diego... Non, ne me suivez pas !

Don Juan. — Adieu, Dona Inez !

(*Dona Inez s'éloigne et sort.*)

Leporello ! Leporello !

(*Au bout d'un instant, Leporello paraît. Don Juan le prend par les bras et le fait tourner gaiement.*)

Leporello, mon cher Leporello ! Je suis heureux... Demain ! Demain soir !... Ah ! mon Leporello !... Demain !... Je suis heureux comme un enfant. (*Il le lâche.*)

Leporello. — Vous lui avez parlé ?

Don Juan. — Oui, Leporello, oui !

Leporello. — Sans doute vous a-t-elle dit deux mots aimables ou vous a-t-elle demandé votre bénédiction ?

Don Juan. — Non, Leporello, non ! Elle m'a accordé un rendez-vous ! Tu entends : un rendez-vous !

Leporello. — Est-il possible ? Oh ! veuves, vous êtes toutes les mêmes !

Don Juan. — Je suis heureux ! Je voudrais chanter, je voudrais embrasser le monde entier !

Leporello. — Et le Commandeur, que va-t-il dire de ça ?

Don Juan. — Tu te figures peut-être qu'il va se fâcher ? Que non ! C'est un homme sensé, et puis la mort a dû calmer son humeur jalouse !

Leporello. — Non pas, regardez sa statue !

Don Juan. — Qu'a-t-elle ?

Leporello. — On dirait qu'elle vous lorgne d'un air courroucé !

Don Juan. — Ah oui ? Eh bien ! va donc la prier de venir chez moi... Non : pas chez moi. Demande-lui plutôt de venir demain soir chez Dona Inez.

Leporello. — Prier une statue de venir en visite ! Pourquoi ?

Don Juan. — Certes point pour lui faire la conversation... Allez, prie-le de ma part de se rendre demain soir à minuit chez Dona Inez... Il montera la garde à la porte.

Leporello. — Quelle idée de plaisanter de la sorte, et avec une statue encore !

Don Juan. — Va donc.

Leporello. — Mais...

Don Juan. — Va, te dis-je.

Leporello, *s'approchant de la statue et se découvrant.* — Belle et glorieuse statue, mon maître, Don Juan, vous prie humblement de venir... (*Revenant vivement vers Don Juan.*) Non, vraiment, je ne puis ! J'ai peur !

Don Juan, *avec un geste menaçant.* — Poltron, je vais te donner lieu d'avoir peur !

Leporello, *s'éloignant prestement.* — Bien, bien... (*A la statue.*) Mon maître, Don Juan, vous prie de venir demain soir chez votre épouse et de vous mettre en faction à la porte... (*Leporello se précipite vers Don Juan.*)

Don Juan. — Qu'y a-t-il ?

Laporello. — Ho, ho ! Je vais mourir !

Don Juan. — Quoi ? Que t'est-il arrivé ?

Leporello, *secouant la tête.* — La statue... Ho !... la statue !

Don Juan, *l'empoignant rudement par le bras.* — Qu'as-tu à branler le chef comme un âne ?

LEPORELLO. — Non, non... Moi, je ne branle pas le chef : c'est elle !

DON JUAN. — Qu'est-ce que tu me racontes là ?

LEPORELLO. — La statue... La statue... Monsieur, la statue a fait oui de la tête !

DON JUAN, *le repoussant brusquement.* — Coquin ! La peur te ferait découvrir des ailes à une grenouille !

LEPORELLO. — Ah ! Monsieur, allez-y donc voir vous-même !

DON JUAN, *haussant les épaules, jette un regard méprisant à Leporello et se dirige avec assurance vers la statue.* — Commandeur, moi, Don Juan, je te prie de venir chez ta veuve où je serai demain soir à minuit et de t'y poster en sentinelle devant la porte. Viendras-tu ?

(*La statue fait oui de la tête.*)

LEPORELLO, *qui est resté à distance respectueuse.* — Oh ! voyez, Monsieur, elle bouge la tête. (*Il prend la fuite.*) Elle a bougé la tête ! Elle a bougé la tête ! (*Il disparaît.*)

DON JUAN, *à la statue, avec une sorte de défi.* — Eh bien, à demain soir !

Quatrième Tableau

La chambre de Dona Inez.

Dona Inez et Don Juan assis dans des fauteuils sont en train de causer.

DONA INEZ. — Je vous ai reçu, Don Diego, mais je crains que vous ne trouviez ma conversation fort peu divertissante ! Je suis veuve et jamais je n'oublie le deuil qui m'a frappée. Et si je tente un sourire, toujours des larmes viennent s'y mêler... Mais vous, pourquoi êtes-vous tellement silencieux ?

DON JUAN. — En silence, et combien profondément, je savoure d'être seul avec l'adorable Dona Inez. Ici, et non pas auprès du mausolée de l'heureux défunt... Ah ! qu'il est doux de vous voir assise devant moi et non plus agenouillée devant votre époux de marbre.

DONA INEZ. — Don Diego, seriez-vous donc jaloux ? Pourquoi toujours évoquer cette image qui m'est comme un remords ?

DON JUAN. — Oui, je devrais l'oublier, je ne devrais pas sans cesse vous la rappeler... Oui, sans doute est-ce que j'en suis jaloux ! Et pourtant, je n'en ai pas le droit. Vous l'aviez choisi cet époux ! N'est-ce pas, vous l'aviez choisi ?

DONA INEZ. — Non, Don Diego, ma mère me commanda de donner ma main à Don Alvarez de Silva. Nous étions pauvres et Don Alvarez était riche !

DON JUAN. — Riche ! L'était-il assez pour payer le prix d'un tel trésor ?... Ah ! si je vous eusse connue auparavant, avec quel transport, j'aurais donné mon rang, mes richesses, ma vie, tout, pour un seul regard de vous ! J'aurais été votre esclave, j'aurais été le maître du monde, j'aurais... Hélas ! le destin en a voulu différemment. Et vous l'avez aimé, lui, et vous l'aimez jusque dans la tombe !

DONA INEZ. — Si vous saviez combien il m'aimait !

DON JUAN. — Si vous saviez combien je vous aime ! Ah ! Dona Inez... (*Il a un geste vers elle.*)

DONA INEZ. — Taisez-vous, je vous en prie ! Je commets un péché en vous écoutant... Ah ! Don Alvarez, s'il était devenu veuf, n'eût certes pas reçu dans sa maison une femme éprise de lui...

DON JUAN. — Ne me martyrisez pas le cœur, Dona Inez, avec l'éternel souvenir de votre époux. Qu'il vous suffise de me supplicier en m'interdisant l'espoir... Bien que je mérite peut-être un destin pire encore !

DONA INEZ. — Pourquoi donc ? Il m'est certes impossible de vous aimer, mais, vous, n'est-ce pas, n'êtes lié à personne par des liens sacrés ?

DON JUAN. — Non, je suis libre... Mais je mérite la mort.

DONA INEZ. — Pourquoi ?... Vous... vous m'avez prise en affection : le Très-Haut, ni moi ne pouvons vous en tenir rigueur !

DON JUAN. — Vous !... Oh ! Ciel !

DONA INEZ. — Seriez-vous coupable envers moi ?... Mais de quoi, mon Dieu ? Parlez.

DON JUAN. — Non, jamais !

DONA INEZ. — Vous en avez trop dit pour vous taire maintenant... (*Presque souriante.*) Diego, quel crime affreux avez-vous commis que je puisse vous reprocher ?

DON JUAN. — Non ! Pour rien au monde, je ne pourrais vous le dire !

DONA INEZ. — Diego, il le faut... Je vous en prie ! Je l'exige !

DON JUAN. — Non, non !

DONA INEZ. — Et tout à l'heure vous protestiez que vous rêviez d'être mon esclave ! Parlez, Diego, je vous l'ordonne !

DON JUAN. — Vous allez me haïr !

DONA INEZ. — Non. Je vous pardonne d'avance. Mais je veux savoir !

DON JUAN. — Ne souhaitez pas connaître un secret terrible et sanglant !

DONA INEZ. — Terrible et sanglant ?... Je comprends de moins en moins... Comment, de quelle manière auriez-vous pu m'offenser aussi gravement? Comment pourriez-vous être mon ennemi, à moi qui n'en ai qu'un seul : l'assassin de mon mari !

DON JUAN, *à part.* — Le dénouement approche ! (*Haut.*) Dites-moi, cet assassin, ce Don Juan, le connaissez-vous ?

DONA INEZ. — Non, je ne l'ai jamais vu.

DON JUAN. — Du fond de votre cœur vous le haïssez ?

DONA INEZ. — Mon devoir est de le haïr !... Mais vous vous efforcez d'éluder de me répondre. Don Diego, j'exige...

DON JUAN. — Rencontrant Don Juan, que feriez-vous ?

DONA INEZ. — J'enfoncerais un poignard dans le cœur de ce scélérat.

DON JUAN. — Où est ton poignard, Dona Inez ? Voici ma poitrine !

DONA INEZ. — Que dites-vous, Diego ?

DON JUAN. — Non, pas Diego : Juan !

DONA INEZ. — Oh ! Dieu !... Non, c'est impossible. Je ne puis croire...

DON JUAN. — Je suis Don Juan.

DONA INEZ. — Non ! !Ce n'est pas vrai !

DON JUAN. — J'ai tué ton époux... et je n'en ai pas de remords.

DONA INEZ. — Que dit-il ? Non, non, ce n'est pas possible !

DON JUAN. — Je suis Don Juan et je t'aime !

DONA INEZ, *s'affaissant.* — Où suis-je ? Où suis-je ? je me sens mal, je...

DON JUAN. — Qu'as-tu ? Qu'as-tu ? Reviens à toi, parle-moi !... Je suis Diego, ton esclave... Je suis à tes pieds !

DONA INEZ. — Laissez-moi ! Laissez-moi ! (*Faiblement*) Laisse-moi, toi, mon ennemi, toi qui m'as pris tout ce que, dans ma vie, j'ai...

DON JUAN. — Pardon ! Je suis prêt à tout pour racheter mon crime ! Je suis à tes pieds, j'attends tes

ordres... Ordonne et je mourrai ! Ordonne et je vivrai pour toi seule !

DONA INEZ, *l'air égaré. Pour elle-même.* — Don Juan !

DON JUAN. — Oui... Et, n'est-ce pas, ce Don Juan, on vous l'a décrit comme un bandit, comme un monstre ?... Oh ! Dona Inez, la rumeur publique n'a peut-être pas tout à fait tort. Beaucoup de crimes pèsent lourdement sur ma conscience, mais depuis l'instant où je vous ai vue, tout est changé : il me semble que je suis devenu un autre. Oui, Dona Inez, depuis que je vous aime, je me suis pris à aimer aussi la vertu et, pour la première fois, humblement, devant elle, je fléchis un genou tremblant.

DONA INEZ, *un peu reprise.* — Oui, Don Juan, on m'a aussi parlé de votre éloquence. Vous êtes un impie, un corrupteur ! Combien de femmes avez-vous fait périr ? Combien ?

DON JUAN. — Jusqu'aujourd'hui, je n'avais jamais aimé.

DONA INEZ. — Et il faudrait que, moi, je crusse que Don Juan aime pour la première fois, qu'en moi il ne cherche pas seulement une nouvelle victime !

DON JUAN. — Oui, oui, soyez sévère, soyez implacable. Mais, si j'avais voulu vous tromper, vous aurais-je avoué, vous aurais-je dit ce nom que vous ne pouvez même pas entendre ? Ou croyez-vous que ce soit là une ultime perfidie, une ultime ruse ? Je vous aime, Dona Inez. Je vous aime vraiment.

DONA INEZ. — Partez, partez ! Il faut que vous partiez !

DON JUAN, *de très près.* — Je t'aime !

DONA INEZ. — Comment avez-vous pu venir dans cette maison ? Si l'on vous reconnaît, votre mort est inévitable.

DON JUAN. — Qu'importe la mort ! Pour un seul mot de votre bouche, je donnerais ma vie sans murmurer.

DONA INEZ. — Il faut que vous partiez d'ici ! Vite... Mais, comment, comment ?... Une telle imprudence !...

DON JUAN. — Vous vous inquiétez du sort du pauvre Juan ! (*Il lui baise les mains.*) Ah ! Inez, il n'y a donc pas de haine dans ton âme angélique !

DONA INEZ. — Ah ! si seulement je pouvais te haïr ! (*Les douze coups de minuit commencent à sonner lentement.*) Il faut, il faut nous séparer.

DON JUAN. — Je vous obéis. Mais quand nous reverrons-nous ?

DONA INEZ, *éperdue.* — Je ne sais... Un jour !

DON JUAN, *pressant.* — Demain ?

DONA INEZ, *faiblement.* — Non, non.

DON JUAN. — Ici ?

DONA INEZ. — Oh ! pourquoi suis-je aussi faible ?

DON JUAN, *l'étreignant.* — Inez, mon amour !

DONA INEZ. — Aie pitié de moi !

DON JUAN. — Un baiser, rien qu'un baiser !

DONA INEZ. — Pars, je t'en supplie !

DON JUAN. — Un seul baiser de tes lèvres !... Inez !

DONA INEZ, *éperdue.* — Mais tu partiras ! Tu me le jures ?... Il ne faut pas qu'on te tue ! (*Elle s'abandonne. Le douzième coup de minuit sonne et, en même temps, on frappe à la porte. Dona Inez se dégage.*) Qui vient là ?... Oh ! cache-toi, Juan !

DON JUAN. — Trop tard ! (*Car la porte s'ouvre lentement.*) Ne crains rien, mon amour : j'ai mon épée.

(*Le Commandeur entre et Don Juan le voit aussitôt.*)

Dieu !

(*Dona Inez pousse un hurlement et s'écroule.*)

LE COMMANDEUR. — J'ai répondu à ton invitation, Don Juan...

DON JUAN, *se penchant sur Inez.* — Inez !

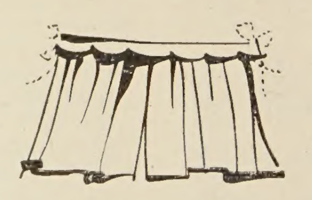
LE COMMANDEUR, *en s'approchant lentement.* — Laisse-la, Don Juan, laisse cette femme : tout est fini pour elle... Tu trembles, Don Juan ?

DON JUAN. — Moi ? Non. Je t'ai invité et je suis bien aise de te voir !

LE COMMANDEUR. — Alors, donne-moi la main !

DON JUAN. — La voici !... Oh ! elle est terrible, l'étreinte de ta main de pierre !... Lâche-moi ! Lâche-moi ! Lâche ma main !... Où m'emmènes-tu ? Non, non ! Je meurs ! Je suis perdu... L'enfer !... Oh ! Inez !

(*Un coup de tonnerre et ils disparaissent.*)



ABONNEMENT ANNUEL

(23 numéros, 50 pièces.) **France et Union Française** (couverture cartonnée) : **2.600 fr. Etranger : 3.200 fr. français** réglables par chèque libellé dans la monnaie nationale

L'AVANT SCENE - FEMINA THEATRE

75, rue Saint-Lazare, PARIS (IXe) - Tél. TRI. 86-82

C. C. P. PARIS 7353-00

BELGIQUE, GRAND-DUCHE ET CONGO BELGE
M. H. VAN SCHENDEL,
5, rue Brialmont, Bruxelles
Un an : 390 fr. B
C.C.P. 2364-99

SUISSE
Roger HAEFELI,
11, avenue Jolimont, Genève
Un an : 35 fr. C. C. P. 1.6390

MAROC
LE MEUR,
7, cours Lyautey, Rabat
C. C. P. Maroc 374-32 Rabat

Tout changement d'adresse doit être accompagné d'une somme de quarante-cinq francs en timbres et d'une bande d'expédition

Le Directeur-Gérant : Jacques CHARRIER

SPECTACLES DE PARIS

QUELQUES SCÈNES DE " POLYDORA "

(Photos Bernand.)



ACASTE : Le législateur n'a pas prévu que les femmes aimeraient leurs maris. Il aurait même été sage en le leur interdisant. (Acte I).



IPHICLOS : Est-ce que tu me donneras ta femme si je te la demande ? (Acte I.)



HERMÈS : La liberté de se plaindre est la seule dont les hommes soient vraiment épris (Acte II.)



BRYAXIS : Laisse-moi mon malheur. C'es tout ce qui me reste. (Acte III).

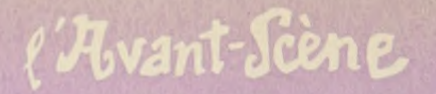
Le Berliner Ensemble a ouvert la saison du Théâtre des Nations, Sarah-Bernhardt, par un hommage à son fondateur Bertold Brecht. ERNST BUSCH, en compagnie sur notre photo d'ANGELIKA HURWICZ, incarne un saisissant Galilée dans *La Vie de Galilée.*

(Ph. Gerda Goedhart.)



BERNARD DHÉRAN et ANNIE NOËL sont *Les Voyageurs égarés*, par Guillaume Hanoteau, sur la scène de la Renaissance. JACQUES DUMESNIL (à gauche) est un hôte inquiétant à souhait qui profite avec une diabolique perversité de leur égarement...





N° 150

femina-théâtre

Directeur général : Robert CHANDEAU

Sommaire

●

POLYDORA
de André Gillois

●

L'INVITÉ DE PIERRE
quatre tableaux
d'Alexandre Pouchkine
adaptation de Michel Arnaud

●

LA QUINZAINE DRAMATIQUE
par André Camp

ON A PU LIRE DANS LES DERNIERS NUMEROS :

L'EQUIPAGE AU COMPLET,
Robert Mallet .

LE PAIN BLANC,
Claude Spaak.

CELLES QU'ON PREND DANS SES BRAS,
Henry de Montherlant.

LES MISERABLES,
Victor Hugo - Paul Achard.

L'ARBRE,
Jean Dutourd.

VIRGINIE,
Michel André.

HEDDA GABLER,
Henrik Ibsen - Prozor.

L'OR ET LA PAILLE,
Barillet - Grédy.

MISERE ET NOBLESSE,
Scarpetta - Fabbri.

DON CARLOS,
Schiller - Charras.

LE MIROIR,
Armand Salacrou.
de l'Académie Goncourt.

ADORABLE JULIA,
Marc-Gilbert Sauvajon.

LE MAL COURT,
Audiberti.

Dans notre prochain numéro :
HIBERNATUS,
de Jean Bernard-Luc

L'Avant Scène - Fémina Théâtre, 75, rue Saint-Lazare, Paris-9e - Tri. 86-82

Prix : France, 150 fr. ● Etranger, 180 fr.